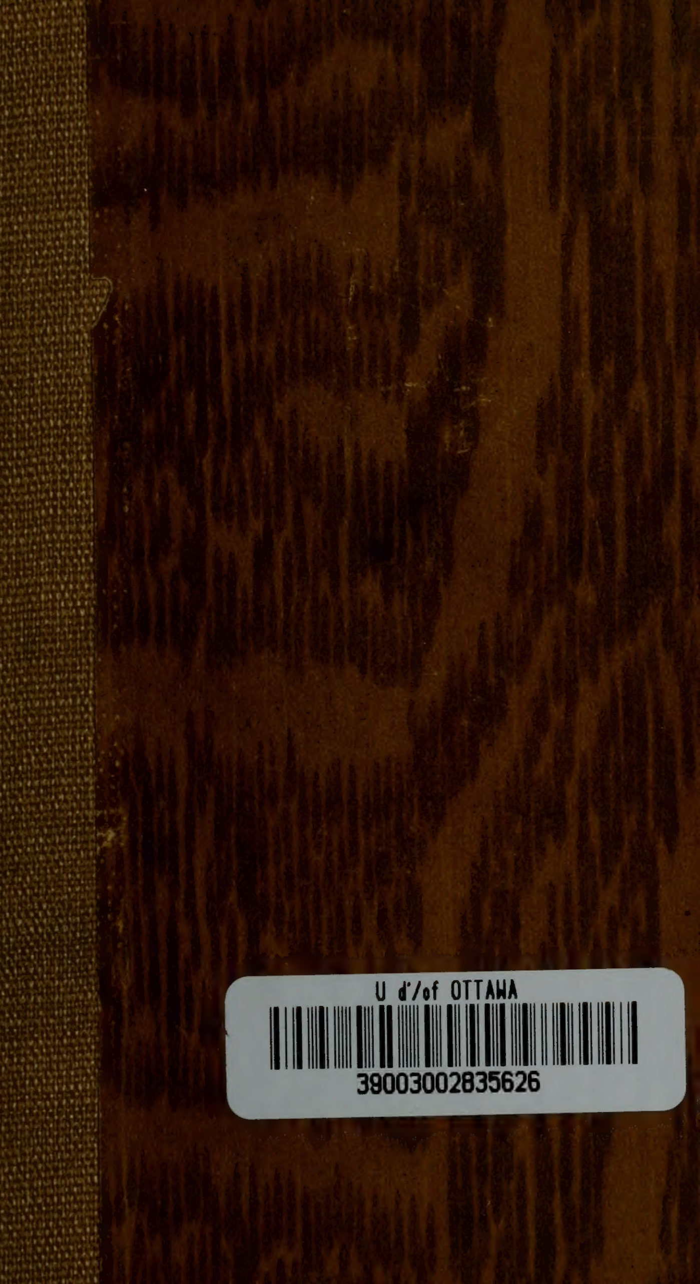
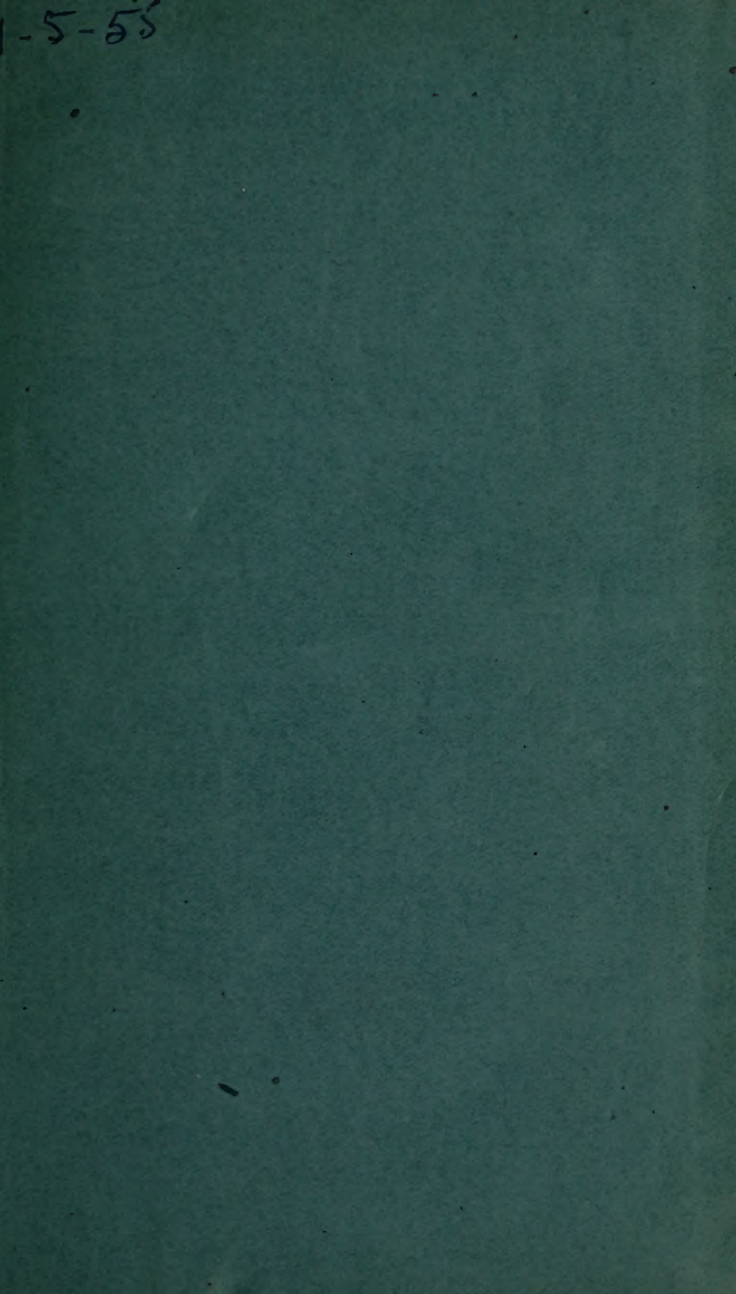
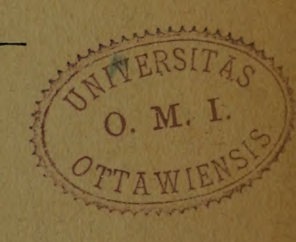

U d'/of OTTAWA
39003002835626


1-5-55

L'AME DE FRANCE

EDOUARD MONTIER

L'AME
DE
FRANCE



BLOUD & GAY
ÉDITEURS

PARIS
3, Rue Garancière

BARCELONE
Calle del Bruch, 35

1919

DÉDICACE

A

GEORGES LANFRY

Sergent-major d'artillerie lourde.

C'est à toi, mon cher et grand artilleur, que j'écris pour te parler de la France que tu aimes si intensément.

Certes, il n'est pas besoin d'avoir des raisons pour aimer; un cœur généreux ne recherche point ce qui l'entraîne à l'amour; il est même fier d'aimer sans raison; il prend son vol dans le sillage de l'amour qui passe, comme l'oiseau entraîné dans un rayon; l'instinct lui suffirait à se convaincre, si, par hasard, il s'arrêtait à réfléchir un moment.

L'amour de la Patrie n'est pas d'autre nature: il enflamme, il subjugue, il emporte, et la France a eu ce prestige vainqueur sur toi que ton cœur viril et aimant n'a pas connu un instant d'hésita-

tion devant l'occasion qui s'offrait de te donner à elle tout entier. C'était la France; et c'est pour la France que tu es parti, comme le guerrier antique.

Un tel amour est si beau que, tout de même, il mérite de se contempler et de se ravir en son objet. Quelquefois on peut craindre de déflorer son amour en y touchant de trop près; quelquefois il arrive, qu'à l'analyser, on le tue.

Nous aimons tant à aimer, que parfois nous nous donnons à ce qui ne le mérite pas, et si nous cessons un jour d'être aveuglés tout-à-fait, il faut que nous tenions fermés plus ou moins volontairement les yeux pour ne pas voir s'évanouir notre amour en voyant de trop près son objet. Nous demeurons dans l'extase, dans la douce illusion que la première apparition a provoquée en nous, et l'être qui, tout d'abord, nous avait charmé, ne se maintient plus dans notre cœur, en son attitude première, que par un effort de fidélité à notre première émotion. Il ne faut point appuyer sur les amours des hommes, il ne faut même pas effleurer d'un baiser trop chaud l'effigie de l'amour en nous. Hélas! si souvent, le visage avait des attraits empruntés ou tout au moins périssables et passagers, et à vouloir trop incliner les amants humains à la contemplation de ce qu'ils aiment, on risque parfois de les en désabuser.

Mais quand il s'agit de l'amour de la Patrie; et quand cette Patrie est la France, il n'y a point à craindre que la contemplation amène le désenchantement.

On peut rechercher sans hésitation pourquoi on l'aime si éperdument qu'on lui donne, comme toi, sans regret, le meilleur de son sang. Plus on la considère et plus on se trouvera de raisons de l'aimer

Parlons d'elle, puisqu'aussi bien tu lui as donné ton cœur viril et brûlant, puisque tu lui as consacré toutes les énergies de ton être puissant, tout le robuste amour de ta poitrine, toute la chaleur de ton sang ; puisque c'est vers elle qu'a tendu le baiser frémissant de tes lèvres assoiffées d'amour. Parlons d'elle comme d'une personne vivante aussi, puisqu'aussi bien nous sentons qu'elle vit.

Car si ton cœur mâle et bouillant a aussi intensément vibré à son appel, n'est-ce pas parce qu'elle a pour toi quelques-uns des attraits d'une personne réelle.

Eh oui, tu le devines et tu le sens au frémissement de ton âme et même de ta chair, la France est un être vivant. un être féminin, et parce qu'elle se révèle essentiellement féminine, tu l'aimes comme tu aimerais une femme, et c'est aussi comme d'une femme aimée que je veux t'en parler.

Ainsi je bercerai la solitude de ton cœur, ainsi je remplirai, dans une certaine mesure, le vide de ton âme. Ainsi je pourrai alléger tes labeurs militaires et charmer les loisirs plus pesants encore de certains repos.

Rouen, de chez les Philippins,
Pâques 1918.

E. M.

L'AME DE FRANCE

I

LA FRANCE EST FÉMININE

SOMMAIRE. — Aspect des diverses patries. — La féminité de la patrie française. — La France, mère, vierge, reine. — Les incarnations féminines de la France, Clothilde, Bathilde, Jehanne Darc. — Les dames de France. — La féminité du Français.

La France que tu aimes est en effet la Patrie féminine entre toutes.

Tu as remarqué, j'en suis sûr, la forme même de ce mot Patrie ; mot bissexuel, pour ainsi dire, qui commence par une syllabe masculine, indiquant l'autorité paternelle et qui s'atténue sans discordance, en une syllabe toute fondante de féminité si douce à prononcer. Patrie.

La Patrie, en effet, est la personne morale qui doit résumer pour nous les deux êtres, père et mère, de l'union de qui nous sommes sortis. La Patrie résume en elle

les droits du père et les séductions de la mère. Elle agit sur ses fils par la multiplicité des moyens dont disposent dans une famille le père et la mère.

Or, dans la famille même, c'est tantôt l'autorité paternelle qui domine, imprime le mouvement et donne aux enfants leur mentalité générale. C'est aussi tantôt l'influence maternelle, non moins puissante, mais moins affirmative qui se fait sentir aux enfants et qui les marque pour la vie d'une certaine forme de sensibilité et de volonté. L'équilibre est presque toujours rompu en faveur de l'un ou de l'autre et c'est ce qui donne la physionomie à chaque foyer, plus viril ou plus féminin.

Toute Patrie est formée de ce double élément masculin et féminin qui doit en faire un être complet. Mais aucune patrie ne garde en elle-même un équilibre absolu de ses éléments.

Elle apparaît tantôt plus virile, tantôt plus féminine; elle est rude, autoritaire, ou séduisante et suggestive, selon que les éléments qui se combinent en elle ont été dosés plus ou moins également par Celui qui en créant les Patries les a voulues vivantes pour qu'elles fussent aimées et servies.

La France n'a pas été autrement constituée par l'Ordonnateur souverain des entités invisibles comme des tangibles réalités. La France a l'autorité et la séduction. Mais on peut affirmer, tu l'as senti toi-même, et tu l'apprécieras encore plus en analysant tes sentiments, on peut affirmer que la France est surtout séduction, parce qu'elle est d'essence surtout féminine.

Considère-la au regard des autres patries dont nous pouvons, par ailleurs, admirer quelques-unes. La France est la patrie féminine entre toutes. Les autres, ou bien n'ont a peu près rien de féminin, ou ce qu'elles en ont n'en est pas le plus parfait.

Je ne te parle pas de la patrie germanique ; on sait trop ce quelle a en violente opposition avec le charme féminin; virago peut-être, mégère dévoratrice à plaisir de ses propres enfants, enchanteresse diabolique comme l'antique Médée, experte en l'art des philtres malsains, difforme en son aspect extérieur, dure et même insensible d'entrailles, farouche et folle d'orgueil, hautainement impérieuse et n'asseyant son trône que sur les ruines et les cadavres mêmes de ses fils.

Aime qui lui ressemble une telle patrie, déformation de tout idéal même guerrier, caricature de l'être féminin, monstruosité physique et morale, bossuée et distendue en repoussoir comme pour faire mieux apprécier, par les contrastes, le charme des autres patries.

Mais il est d'autres patries nobles et grandes qui n'atteindront jamais elles-mêmes, malgré de réelles qualités, aux grâces de la féminité de France.

Albion, bien qu'elle soit blonde, et qu'elle ne manque pas d'allure, n'est point une patrie féminine.

Elle est noble, elle est fière, elle est courageuse et ferme en son dessein. Elle ne manque ni de décision pour entreprendre ni de ténacité pour réaliser; elle se plaît au rôle d'impératrice des mers, et comme l'antique Thétis, elle règne sur les vagues: mais elle n'a rien des nymphes caressantes d'autrefois. C'est une patrie surtout virile ; elle porte sur le visage un masque d'impassibilité : elle s'en fait un titre de gloire et un titre au respect. Elle peut être sûre en ses affections, mais elle y paraît froide, tant tout en elle est mesuré, tant les enthousiasmes mêmes gardent la correction des attitudes. Son geste commande raisonnablement ; jamais il ne pousse aux équipées imprudentes, mais jamais, non plus, il ne semble envelopper d'amour ceux qu'il invite à mourir. Cette patrie est stoïque comme Sparte; elle

ne s'attendrit ni ne se passionne. Elle discute et donc elle admet dans une certaine mesure que l'on discute aussi avec elle, qu'on délibère, qu'on cherche avec elle les moyens d'économiser ses labeurs et son sang. On traite avec elle comme avec un homme; on s'associe avec elle pour les affaires nationales; on la laisse avec une poignée de main vigoureuse; on ne se pâme point dans l'ivresse patriotique sous son baiser suprême, et l'on s'en va en sifflant. Patrie que fortifie les volontés et qui porte aux actes d'héroïsme; mais patrie qui, toute blonde qu'elle soit, est trop musclée et trop rigide, à laquelle manque la souplesse enlaçante par quoi l'être féminin est vainqueur de tout, même de la raison.

D'autres patries sont féminines aussi. Mais elles se sont, pour ainsi dire, fixées en un seul des aspects de la femme et les sentiments qu'elles semblent surtout imposer sont en accord avec cet aspect.

On disait: la Sainte Russie. Dans la longue robe aux plis lourds, surchargée de broderies et de pierreries pesantes, la tête enserrée dans la tiare monumentale qui l'auréole en l'isolant, dérobant aux yeux ses formes, distante de ses propres adorateurs et toujours environnée des cierges de la dévotion prostrée, la Russie ressemblait à ses icônes sacrées.

Le moujik la contemple dans une extase muette; il a les yeux fixés sur ses yeux fixes: il cherche à pénétrer sa pensée, à savoir ce qu'elle désire de lui, fût-ce le crime. Celle-ci, sans jamais déranger un pli de l'ancestral manteau, répond comme par des oracles lointains qu'on ne discute pas, certes, mais auxquels on ne saurait vraiment vibrer. C'est que l'Icône d'ordinaire immobile est capable de soubresauts terribles et qu'une âme mystérieuse, encore instinctive, s'agite au tréfonds d'elle-même.

Patrie souvent tragique et qui volontiers, prend aux yeux de l'univers, l'attitude formidable des Elisabeth et des Catherine II. Patrie terrifiante par le double sceptre qu'elle tient, de la force militaire et de la force religieuse soudées longtemps, par la mainmise écrasante sur la pensée populaire.

L'Espagne avec ses mantilles, ses éventails, sa jupe courte et ses tambourins, est la patrie du plaisir, et dit-on, de l'amour. Mais, précisément, elle n'a de la femme que ce qui peut entraîner un instant, parce que cela passe. C'est une corrida qui veut du sang et qui peut tuer par plaisir ; c'est la femme qui donne le coup de foudre ou mieux le coup de fouet pour faire donner le coup de tête. C'est Carmen avec ses œillades, mais aussi avec ses caprices et ses infidélités, femme maîtresse un jour, et le lendemain délaissée, qui ne remplit point longtemps le cœur et ne satisfait jamais l'esprit, séductrice puissante, certes, et momentanément irrésistible. Pour elle, l'Espagnol saute sur l'obstacle comme le picador sur le taureau furieux ; pour elle, il peut sans doute mourir avec le sourire aux lèvres et soulever ainsi l'applaudissement des arênes; mais une telle patrie est une femme, une sorte de femme, capiteuse et ensorcelante, dont le charme magique est fait de manèges souvent malsains ; et cette femme s'agite trop ; elle a le teint trop vif, la passion trop à fleur de peau, elle rit et pleure trop fort, elle cause trop haut. Ce pourrait être, pour qui ne réfléchirait point, la femme d'un soir de surprise, ce n'est point la femme de toujours, la vraie femme. Il lui manque ce je ne sais quoi de virginal qui, dans la femme idéale, survit même à la virginité.

L'Italie a les tons un peu moins chauds peut-être ; une sveltesse plus grande qui fait la passion plus haute ; elle a moins de guitares, bien qu'elle aime aussi les sé-

rénades sous les balcons. Sa latinité plus persistante sauve en elle quelque chose de cette splendeur des vierges romaines qui tout en aimant savaient envoyer leurs époux au combat ; mais si l'Espagne, prématurément mûrie, semble ignorer les charmes discrets de l'adolescence féminine, l'Italie aurait trop de siècles à remonter en arrière pour retrouver toute son ancestralité imposante. Cette Patrie, si ancienne de nom, est redevenue trop jeune. Ce n'est point encore une femme : ce n'est qu'une fillette rieuse, aimable, certes, et séduisante ; qui pourrait le nier ? N'est-elle pas, comme toute entière, dans l'attitude penchée de la tour de Pise qui s'incline, blanche, au passage du voyageur, en un geste irrésistible d'accueil, en cette révérence de très jeune fille qui aurait une robe à volants d'albâtre ? Italie ! criaient déjà ravis, les Troyens du pieux Enée quand ils en apercevaient les rivages bas, à l'horizon : Italie !

C'était pour eux la terre promise, et il est compréhensible qu'on l'aime avec l'émotion du premier amour. Mais l'Italie garde quand même quelque chose de si juvénile qu'elle ne saurait se faire maternelle à ceux qui l'aiment, et quel homme ne cherche pas encore un peu sa mère dans la femme aimée ? Italie ! petite femme sans doute, mais qui n'a point assez souffert pour suffire tout à fait aux besoins du cœur de l'homme.

La Suisse est la fiancée douce, sentimentale et honnête, blonde ou brune suivant qu'elle touche à l'Allemagne ou à l'Italie, paisible en son amour comme en ses travaux et comme dans sa vie ; rêveuse devant ses montagnes et ses lacs, si habituée à la liberté qu'on ne croirait point qu'elle est libre.

Ceux qui l'aiment l'aiment aussi sans émotion violente et sans coup au cœur. Ils l'ont conquise avec une opiniâtreté glorieuse, mais il y a de cela longtemps et

demeurés fidèles les uns aux autres depuis, ils semblent, chacun, avoir oublié les aventures du passé.

La Patrie suisse, maîtresse d'elle-même autant que des autres, vit dans la placidité ; elle fait tout, ponctuelle et gracieuse, modèle de mesure et de sagesse, petite personne méthodique et dont les sentiments eux-mêmes ne se permettent aucune folle envolée ; fiancée aimante, mais qui ne se passionne pas, qui sourit à l'arrivée sans arrêter son travail, essuie à peine une larme au départ et qui sait se dévouer sans exiger des caresses qu'elle même ne prodigue point : tempérament paisible et repos du cœur. Est-ce assez pour faire une patrie féminine?

Si non, la Belgique, plus paisible encore ne saurait réaliser le type feminin dans lequel s'incarne pour nous la patrie idéale. Rubens en a fait des portraits trop poussés en chair et l'attitude un peu lourde persiste qu'il lui a donnée dans les Kermesses d'antan. Patrie robuste et rieuse, trop robuste et rieuse trop aussi peut-être : pratique aux jours de travail, attachée aux meilleurs usages, même si elle n'en saisit pas tout l'esprit ; joviale aux jours de loisir, oserait-on dire qu'elle manque un peu de cette grâce exquise qu'on souhaite aux femmes. Cette grâce ne remplace point la vertu profonde, et il serait regrettable qu'elle parvint à la faire oublier, et pourtant, grâce si nécessaire et si embellissante, que, sans elle, un Français pourrait demeurer insensible aux plus solides qualités, et Dieu sait si la patrie belge, en ces dernières années, s'est montrée admirable de force, d'endurance et de fidélité. Mais il est des patries qui savent si bellement pleurer !

Et si nous franchissons les Océans, quelle patrie pouvons-nous trouver qui réalise dans toute sa beauté le type féminin ?

L'Amérique est incontestablement souveraine. Elle est

jeune encore, mais elle a brûlé les étapes et il semble qu'elle ait déjà comme une longue histoire. Avec la couronne d'étoiles et drapée succintement dans ce pavillon rayé de si vives couleurs, elle apparait vigoureuse, sans nervosité comme sans rudesse, en un merveilleux équilibre de ses facultés. Foncièrement pratique et partant capable des gestes les plus désinterressés. On peut aimer une patrie, qui, dans la plénitude de sa force, appuyée sur une longue patience et consciente d'avoir fait tout son devoir, a su dire, au moment qu'elle avait choisi, les mots qui devaient porter le mieux et se révéler si humaine et si décidée à la fois.

L'Amérique n'est-elle pas la femme moderne chez laquelle l'esprit n'est plus la dupe du seul cœur, qui arrive à se suffire à elle-même, en qui la science s'accorde avec l'enthousiasme? Oui, sans doute et n'est-ce pas pour cela que, souveraine, objet de l'admiration de ses fils, l'Amérique n'a pas non plus tout de la femme?

Certes, une longue chevelure est inutile : un petit chapeau de cuir rend d'éminents services et chausser le brodequin n'est pas sans avantage : cela donne même une certaine désinvolture qui ne déplaît point et qui a du mordant. Mais pourquoi une femme parait-elle moins femme ainsi, si même, de prime abord, elle a paru ainsi plus intéressante? C'est que sans doute, toi et moi, nous sommes de France. Chacune de ces patries révèle, en l'hypertrophiant, un trait du caractère féminin. La France est femme tout à fait, et c'est pourquoi nous l'aimons d'un sentiment aussi plus total. C'est pourquoi, presqu'à ton insu, tu te sens porté d'instinct vers elle par l'attraction mystérieuse que la femme exerce sur l'homme.

La France a un aspect tout à fait féminin. Elle n'a pas la force écrasante, elle n'a pas la voix lourde, elle n'a pas la démarche importante ; elle glisse sans presque

appuyer. Elle est élégante, svelte, aisée, gracieuse, souriante. Elle a aussi de la femme le tempéramment nerveux, s'abattant vite sans doute, prostrée tout à coup dans la douleur, mais si vite redressée et debout. Emotive, les larmes lui montent du cœur aux yeux, au spectacle ou au récit de la moindre douleur; ingénieuse, sinon à tout prévoir, au moins à tout réparer; se laissant surprendre en plein rêve, dans l'insouciance de l'heure qui vient et de l'orage qui monte, mais bien vite réappliquée au labeur et improvisant toute chose avec une dextérité qui étonne l'univers et dont la souplesse pourrait constituer le seul danger.

Et cette femme qu'est la France réunit par un mystérieux privilège des charmes et des qualités qui semblent naturellement s'exclure.

La France est mère : qui ne le sent pas? quelle patrie est plus maternelle aux siens? quelle patrie aussi donne plus intimement aux siens cette impression qu'elle leur est maternelle et leur inspire plus de sentiments filiaux? Elle est tellement mére aux yeux de ses fils que ceux-ci ne voient plus si elle pourrait avoir quelques défauts; d'autres sans doute le disent, mais nous ne le croyons pas, et c'est bien par ce prestige inébranlable qu'elle apparait, qu'elle se révèle et qu'elle marche, mère, au milieu de ses enfants.

Mais cette mère, si mère qu'elle soit, si profondément qu'elle se révèle telle, n'est pas mère comme peuvent l'être en une certaine mesure, les autres patries.

France, elle est mère française; elle garde donc une jeunesse éternelle; sa fécondité ne se perpétue pas, ne se multiplie pas aux dépens de sa grâce, de sa beauté, de sa sveltesse, on pourait même dire, de son ingénuité; elle est mère, mais si jeune mère, qu'elle apparaît comme la sœur aînée de ceux qu'elle a mis au monde. C'est

bien le type de la mère, en France. Rien de la matrone romaine, rien de l'évasement et de la déformation de certaines mères auxquelles la nature fait payer si cher leur gloire.

La France est mère et il semble qu'elle soit encore vierge, tant elle garde de pudeur aimable en son attitude de naïveté et de candeur jusque dans la connaissance des plus intimes mystères de la maternité, tant elle conserve en sa fleur toute la poésie de l'amour dont elle vient de cueillir les fruits; tant les réalités les plus douloureuses s'enveloppent pour elle de douceur, tant persiste en elle le goût de la pureté et tant la chasteté s'enguirlande autour de son cœur du volubilis des caresses et du parfum des lis.

Et c'est aussi par cette féminité très fine qu'elle est reine et qu'elle domine. La grâce est le secret de son prestige; elle impose sans s'imposer, elle impose sans appuyer. On la respecte comme on respecte certaines créatures privilégiées, sans crainte, sans gêne et sans ennui. Elle allume l'amour en éteignant la luxure. Elle ne commande point : on devine ses désirs et on les accomplit; elle porte aux sacrifices et on lui est reconnaissant des sacrifices mêmes qu'on lui fait, autant et peut-être plus que des bienfaits qu'on en reçoit.

C'est bien ainsi que tu as sacrifié à la France ta jeunesse, ta liberté, ton sang, ta vie; c'est bien ainsi que tu l'aimes n'est-ce pas? Etait-ce un être imaginaire ou de raison que j'évoquais et qui s'incarnait tout-à-l'heure devant toi, mon cher artilleur? Etait-ce une statue froide, une pâle allégorie, un concept de l'esprit que tu considérais avec moi? Non: c'était une réalité, sensible à ton cœur, sinon à tes yeux, et même, pourquoi pas à tes yeux: car la France s'est, pourrait-on dire, incarnée elle aussi en des êtres vivants, de chair et d'os, comme toi

et moi. Et les êtres qui l'ont le mieux incarnée, qui en ont le mieux révélé la beauté, l'esprit, le cœur, les ressources intellectuelles, le charme, en un mot, ce sont des êtres féminins.

Regarde la France : qui est-ce, la France ?

C'est Geneviève, la bergerette de Nanterre, toute mignonne et toute courageuse, apparaissant au seuil de notre histoire, vierge suave et seule devant la horde des Huns ! Déjà !

C'est Clothilde, la pieuse princesse, convertissant son époux barbare et idolâtre, moins sans doute par le raisonnement de l'esprit que par les raisons que sait trouver le cœur. Clothilde, si pieuse, si aimante, mais déjà si françaisement fière, qu'elle préféra la mort des princes, ses petits-fils à ce qu'elle estimait leur deshonneur : J'aime mieux les voir morts que tondus !

C'est Bathilde, la fille venue, il est vrai, des fiords de Norvège, mais esclave des leudes des rois mérovingiens, humble en son modeste service, mais de cette humilité si intelligente des servantes françaises, et qui aperçue, aimée, respectée du second Clovis, son roi, passa de la métairie au palais, échangea, surprise peut-être, mais nullement embarrassée, le balai contre le sceptre et se trouva reine avec autant d'aisance qu'elle avait été domestique.

C'est Blanche de Castille, laissant vite, si elle l'eut jamais, la fatuité castillane pour la seule dignité française, ne gardant de chevaleresque que ce qui ne compromet pas l'intérêt du pays, aimant et corrigeant son fils, le futur Saint-Louis, avec le même souci de remplir ses devoirs de chrétienne que ses prérogatives de mère.

C'est l'adorable Marguerite de Provence, la femme de Saint-Louis, si scrupuleuse sur la fidélité conjugale

qu'elle aurait eu le courage de laisser pendre un pauvre ménestrel pour des vers trop admiratifs qu'il lui avait adressés.

C'est — le nom est sur tes lèvres, comme son souvenir est dans ton cœur — c'est Jehanne Darc, la Pucelle.

Elle s'est appelée ainsi elle-même, arborant sa virginité comme un étendard, sans forfanterie et sans respect humain. Qui donc fut plus qu'elle fille de France? mais, par là même, qui donc à jamais mieux révélé la France. Pieuse d'abord, docile aux voix des Saints, assez individualiste pour ne pas laisser sa personnalité se perdre dans la volonté plus ou moins bien éclairée de sa famille; mais déjà assez sociale pour sacrifier son intérêt, son repos, sa vie à l'utilité commune, au service de la Patrie, partant gaiement à l'aventure pour la plus incroyable des épopées, marchant drapeau en main vers son gentil Roi, emportant d'assaut les villes et faisant se confesser les soldats et quels noms sonores elle a attachés pour jamais au sien: Patay-la-Victoire, Orléans-la-Délivrée, Reims, la Triomphale. Et quand les jours, mauvais pour elle, mais rédempteurs pour la patrie, se furent levés dans les brumes de notre Rouen, quelle persistance d'esprit français dans ses réponses adroites, courageuses et vertes à des juges qui n'étaient plus français. Quel mélange, caractéristique de la race, de personnalité très décidée et de soumission fidèle, dans cette simple fille qui distingue avec tant de dextérité entre l'Eglise et certains qui prétendent parler en son nom.

Jehanne d'Arc, c'est à elle tout naturellement que l'on pense quand on veut se figurer la France ; personne sans doute ne l'a mieux incarnée avec toutes ses ressources heureuses, avec ses intuitions qui déroutent toute prévision, avec ses élans qui renversent tous les obstacles, avec sa souplesse qui se joue au milieu des complications

les plus serrées, avec ses ripostes cinglantes et sa bonne humeur devant le danger, avec ses attendrissements sur toutes les tristesses ; tristesse physique : le sang du soldat qui coule ; tristesse morale ; le péché du soldat qui arrête la victoire, et en dépit de toutes les apparences, la foi; une foi invincible en sa mission, en la destinée de la Patrie, en ses voix qui viennent d'en haut : ce cri vers Dieu, en appel du jugement des hommes : Jésus ! Maria !

Mais celle-la, c'est l'incomparable, c'est l'unique ; c'est celle qui fait vraîment de la France une Patrie comme il n'en est pas de semblable.

Il est d'autres incarnations de la France, moins hautes, moins parfaites, mais non moins réelles : des femmes encore. Ces femmes ne sont pas des héroïnes véritables ; elles ont même risqué de jouer un rôle fâcheux. Nées ailleurs, elles l'auraient joué ; car elles auraient lourdement appuyé sans savoir se ressaisir. Mais la grâce de France qui survivait en elles et le bon sens de France qui n'a jamais perdu ses droits les ont sauvées comme malgré elles et ne leur ont laissé de défauts que juste assez pour fixer encore un trait féminin de la patrie : l'esprit d'aventure et la délicatesse du langage ; tu as reconnu les Frondeuses dont beaucoup furent follement braves et les Précieuses qui n'ont pas toutes été ridicules.

Car c'est bien encore la France qui se bat pour de beaux yeux, qui se sent récompensée par un sourire, qui risque tout pour la beauté du geste et qui trouve avec Cyrano de Bergerac que :

C'est encore plus beau lorsque c'est inutile.

Certes, il y eut des femmes françaises plus intéressantes que Madame de Longueville, soulevant la Normandie

pour venger son mari, que Madame de Monbazon entrainant le brave Turenne dans le sillage de sa beauté, que Mademoiselle de Montpensier donnant au peuple cet exemple, qu'il ne perdit point, qu'ou pouvait tirer contre le roi le canon de la Bastille. Mais pourtant on ne peut pas dire que ces femmes ne furent point des incarnations de France à une certaine heure de crise romanesque.

Elles étaient françaises aussi, ces habituées, dont on s'est trop moqué, de l'Hotel de Rambouillet, les Sévigné, et les Lafayette qui pensaient que l'argot gascon peut être avantageusement remplacé par le pur français, qu'il y a un charme et un profit réel à développer le cœur humain en de subtiles analyses. Ne leur devrions-nous que Racine, nous pourrions dire qu'elles ont contribué à constituer le génie le plus révélateur qui soit de la psychologie de France.

Les femmes ont montré comme la France sait prier, règner, racheter, se battre, parler ; elles ont montré aussi comment la France peut savoir mourir en beauté.

On peut différer d'opinion sur les conceptions que la Noblesse française se faisait de la patrie et du droit de la nation, au moment de la grande Révolution ; on ne peut nier que les aristocrates et surtout que les grandes dames qui avaient porté paniers à fleurs et possédé tabouret à la Cour aient su mourir comme seulement en France on peut savoir mourir.

Elles avaient un idéal, et une foi ; elles y sont demeurées fidèles ; elles n'ont point sauvé des privilèges matériels, ce qui n'est point un mal ; mais elles ont sauvé, la grâce de France et sa fierté, jusque sous le couperet, ce qui est un bien.

Et je pourrais continuer encore; évoquer comme en des Propylées nationales, tout le cortège des femmes qui

par leurs vertus ou par leur beauté ont incarné la France à une époque de son histoire ; je pourrais ainsi t'envelopper toi-même, au seuil de ces causeries, d'une féminité intense, d'un arome tout ensemble discret et pénétrant ; car vraiment c'est sous des physionomies de femmes, c'est à des gestes féminins, c'est à la grâce de ce sexe qui se méconnait trop souvent soi-même, que nous pouvons surtout reconnaître la Patrie que nous aimons. Elle parle en effet, elle sourit, elle agit en femme, et chez elle la féminité domine tellement qu'elle caractérise en quelque sorte jusqu'à ses fils les plus mâles.

Oui, entre un homme qui est français et un homme qui ne l'est pas, il y a une différence sensible, entre le soldat français et le soldat le plus allié qu'on puisse supposer et par suite le plus sympathique, il y a une nuance à laquelle on reconnait le français et cette nuance est de teinte féminine !

Le Français est un homme féminisé ; je ne dis pas efféminé : ce n'est pas la même chose. S'efféminer, c'est perdre les qualités d'homme et c'est une déchéance ; tu n'en voudrais pas pour toi, si fier de ton sexe et de ta vigueur.

Se féminiser, c'est donner à ses qualités d'homme l'atténuation qui les assouplit, les embellit, les rend à la fois mieux utilisables et plus charmantes ; c'est donc un accroissement de valeur, et à ton insu peut-être, toi-même, sous le rapport, si mâle que tu sois, tu es souverainement Français parce que dans ta virilité, il y a des féminités.

Il y en a sur ton visage, dont l'énergie se tempère du sourire des yeux, du mouvement de la bouche, d'une certaine finesse des traits.

Tu as beau être un travailleur, avoir peiné toute ta jeunesse, avoir connu des journées rudes et ignoré tous

les raffinements de l'éducation qu'on donne à quelques privilégiés, tu n'en es pour cela qu'une preuve de plus, que d'instinct, le Français le plus viril tient encore de la femme, même au physique.

Il y en a dans ton âme qui sait s'attendrir, qui sait rêver, qui sait prier, qui a mille délicatesses que ne soupçonne point l'homme tout seul, en lequel il ne s'est pas fondu quelque chose de plus fin que son essence propre.

Tu goûtes la poésie, tu goûtes les spectacles de la nature, tu goûtes le silence même, avec un certain sens féminin. Ce sens est d'ailleurs fortifié de tout ce que ta nature d'homme a de puissant, de personnel, mais n'importe. Tous les hommes ne sentent point comme sentent les Français.

Délicatesse au physique et au moral ; spontanéité du cœur, élégance du geste, trouvailles inattendues, ardeur des sentiments, dons féminins que tout cela. Français, tu les possèdes harmonisés avec ce qui constitue ta beauté et ce qui peut faire ta fierté d'homme. N'en rougis point ; ne t'en défends point. Bénis-en Dieu et sois-en reconnaissant à la France : C'est la France qui t'a fait, et la France est femme, ô mon cher artilleur !

II

LA FRANCE EST VIVANTE

Sommaire. — Les Patries vivantes, leurs formes de vie. — La vie de France, harmonie, spontanéité, initiative, action. — L'organisme et le tempérament de France, ses éléments, de Clovis à la Révolution.

Il est, dans l'antiquité surtout, de belles et glorieuses patries, leur histoire se projette vers nous, du lointain des âges; cette histoire nous les fait ainsi paraître plus parfaites et nous porte à les admirer sans une arrière pensée de critique.

Nous saluons avec piété Jérusalem, la patrie sainte; nous acclamons avec respect, Rome, la patrie puissante; nous sourions avec amour à Athènes, la patrie aimable; nous sentons que chacune de ces patries, si distinctes entre elles, a mis en nous quelque chose qui s'y est fondu avec ce que le sol de la Gaule avait déjà de suc spécial et que nous sommes un peu les fils harmonisés de ces patries.

Mais ces patries lointaines, belles comme des statues sans défaut, parfaites à nos yeux prévenus ont aussi la froideur et l'immobilité des statues; elles sont figées

en leur attitude grandiose, pieuse ou sereine. Elles peuvent nous en imposer par leur grandeur ou par leur beauté; mais en réalité elles ne nous émeuvent pas; elles n'éveillent point en nous un tressaillement de vie; elles ne nous prennent point au cœur parce qu'elle ne sont pas vivantes.

S'il est vrai que l'art ait su donner à la Vénus de Cnide une telle apparence de vie que, trompés par cette apparence, ses adorateurs pouvaient se surprendre auprès d'elle à des gestes d'amants, il est bien vrai aussi que les malheureux n'étaient pas longtemps à reconnaître leur illusion. De même ces antiques patries sont pour nous des patries d'art et de pensée; c'est beaucoup : mais ce ne sont point des patries de cœur. Il nous faut sortir de nous-mêmes pour nous y complaire, et les émotions qu'elles nous donnent sont un peu celles que nous nous donnons nous-mêmes à propos d'elles.

Et, autour de nous, actuellement, et contemporaines de notre patrie, il peut y avoir des patries qui vivent, mais la vie dont elles vivent n'est point tout à fait celle qu'il nous plairait de vivre, si nous avions à choisir.

Que voudrions-nous être, si nous n'étions pas Français? Sans aucun doute, Français.

Car si l'Angleterre est vivante, et intensément, ce n'est pas sans une certaine raideur de gestes, sans une gaucherie ou une solennité qui peut bien peu à peu s'atténuer, mais qui imprime à la vie du pays, je ne sais quel caractère de froideur et d'impassibilité, exclusif de l'expansion et du rayonnement de la vie telle que nous voulons la vivre pour l'estimer digne d'être vécue.

Je ne parle pas de la lourdeur allemande, de cette vie pesante de choucroute, boursouflée de bière et embrunie de la fumée des pipes, vie sans espièglerie et

sans esprit. Mais que d'autres patries, d'apparence vivante, très vivante même et qui n'ont que l'extérieur de la vie.

Certes l'Espagne ne dort pas ; elle danse sans cesse ; mais c'est de l'agitation stérile, du tourbillonnement sur place qui éblouit un instant et qui bien vite étourdit. On ne vit pas que par les pieds; trémoussement n'est pas activité. L'Italie jouit passivement de la beauté de ses aspects. Vois ses habitants assis au long des palais de Venise aux reflets roses et verts; vois-les étendus aux contours assouplis du golfe de Naples. Ils ont tout pour vivre et ils dorment ; c'est à peine si de temps à autre le tonnerre du Capitole fait retentir en eux un écho du passé : les noms sonores de leurs antiques cités se sont atténués et comme déformés. Ces descendants des Romains pesants sont d'une nervosité excessive. Quand ils se disputent pour une misérable bicoque, ils croient volontiers qu'ils renouvellent les grandioses conflits d'autrefois, mais ils vicient de l'odeur des nauséabondes fritures les trop fines senteurs des orangers divins.

Quant à la Suisse, elle mène la vie tranquille, utile sans aucun doute, mais un peu inglorieuse, de la neutralité. Elle s'est dénommée, avec une certaine fierté, l'île de la Paix au milieu de la guerre universelle. Mais tout de même une Patrie qui n'a rien à craindre, à laquelle tout le monde convient de ne point toucher et qui n'a qu'à être spectatrice du mouvement, des colères et des douleurs d'autrui ne saurait être une Patrie à la vie très active. De toutes ces patries que nous aimons pourtant à saluer, les unes n'ont guère que les apparences de la vie, les autres, quoique au fond elles aient la vie en elles, vivent trop comme ne vivant pas. Pour vivre tranquilles, elles ont aliéné ce qui fait le charme

parfois tourmenté, mais réel et révulsif de la vie : l'activité extérieure. C'était le reproche que le poète antique faisait à certains, d'abandonner pour mieux vivre toutes les raisons de vivre :

Et propter vitam vivendi perdere causas.

Notre patrie, à nous, est vivante ; elle vit comme nous ; elle s'est développée avec nos pères en vivant leur vie ; elle la perpétue avec nous en vivant notre vie. Elle vit en commun avec nous et c'est pourquoi nous la sentons plus vivante que les autres patries. Elle ne nous impose pas en effet, une vie qui lui serait seulement propre, mais qui ne nous pénétrerait pas. Elle n'a point de traditions figées auxquelles plus rien ne corresponde dans la réalité ; elle n'a gardé volontiers rien de suranné, elle se renouvelle sans cesse.

Sa vie est harmonisée, pondérée ; ni elle n'écrase de son poids, ni elle n'éclabousse de ses exubérances ; elle circule et s'insinue sans suffoquer personne. C'est une vie vraiment humaine, divinement dosée et qui vivifie à son tour.

Le propre de la vie, c'est le mouvement. *Vita in motu*, mais le mouvement normal, régulier, gradué, orienté vers un but, un mouvement qui s'étend dans tous les sens, qui rayonne et porte aux extrémités la force centralisée au cœur où tout revient comme tout en est parti. Mouvance continue, mais non capricieuse. Genèse perpétuelle plutôt, sans monotonie, sans brutalité, sans exclusivisme, organisme conscient, multiple en ses moyens, qui rejette sans effort ce qui lui serait nocif et s'approprie sans voracité ce qui lui convient, latente, très puissante, mais qui ne demeure point souterraine, comme honteuse de ses créations, et qui au

contraire, fière d'elle-même, se manifeste sous mille formes au dehors, travaillant à ciel ouvert, sous l'œil de Dieu même.

La France se meut ainsi sans cesse comme la mer aux fluctuations innombrables qui ne semblent contradictoires qu'à ceux qui ne les voient que du rivage bas, mais qui pour l'observateur aérien concourent toutes à orienter la masse dans une même direction.

Et cette mouvance a la spontanéité, la vie de la France n'est pas la vie inconsciente de ces vagues qui font leur office sans le savoir, la France se meut en vertu de son propre vouloir tout autant qu'en vertu de ses forces intimes et obscures. La France est une personne, elle sait ce qu'elle fait, elle se donne à elle-même ses raisons d'agir; elle se sent libre. La France, si elle n'a point la vie spontanée, vit sa vie avec spontanéité. Consciente de ses moyens, elle est aussi consciente de son rôle. Elle se sait une mission comme elle se sent une force. Elle oriente elle-même ce mouvement et cette activité qui font qu'elle existe; c'est en ce sens qu'on peut dire qu'elle est maîtresse de ses destinées.

La France vivante a la spontanéité de la pensée; ce n'est pas d'ailleurs, c'est en elle-même qu'elle trouve l'idéal qui l'anime; elle ne songe pas à se modeler sur les autres nations parce qu'en réalité elle a reçu la première les dons divins et qu'elle a été choisie pour en être la dispensatrice dans le monde moderne. Car si Jérusalem a prié le vrai Dieu avant elle, si avant elle, la Grèce a connu les beaux arts et si Rome a connu les lois, les conceptions de la prière, des arts et de la justice qu'avaient ces grandes patries de l'antiquité ne lui ont point suffi; et ce qu'il y avait dans ces conceptions, de bien, de beau et de vrai aurait péri avec l'ancien monde, si la France, recevant la première

le flambeau du Christianisme, n'avait épuré, en collaboration avec le Christ ,même toutes ces grandes idées pour les rénover en les complétant. La France a fait ce travail immense dans le domaine intellectuel ; elle s'est assimilé avec une aisance infatigable les nouvelles idées.

L'Eglise en gardait le dépôt sacré, mais pour en propager les lumières et les bienfaits elle appelait, à l'aide, la France, la France, Fille aînée de l'Eglise. C'était la France, entrant dès sa naissance, au baptême, dans les plans de Dieu sur le monde et on sait assez avec quelle facilité et de quelle allure elle a mené la conquête.

Sans plus recevoir d'initiative d'autre part, elle a donné le mouvement intellectuel au monde. Par elle, la vie a germé de la mort. Où sont vraiment les sources de sa pensée? Les autres pays peuvent dire d'où ils ont tiré leur mentalité, et s'ils sont justes, la plupart diront qu'ils l'ont tirée de l'âme de France.

Ils l'ont tirée de la France de Clovis, au moment même où croulait l'Empire Romain; ils l'ont tirée de la France de Charlemagne au moment même où se reconstituait l'Empire d'Occident. Ils l'ont tirée de la France de Saint-Louis quand tout l'univers savant avait les yeux fixés sur la docte Université de Paris, au temps où naissait la Sorbonne. Ils l'ont tirée de la France de François Ier, quand, en échange des Michel-Ange et des Raphaël de la Renaissance artistique italienne, notre patrie donnait au monde la pléiade de la Renaissance littéraire de chez nous. Ils l'ont tirée de la France de Louis XIV, quand le Roi se confondait avec le soleil aux yeux éblouis des princes et des peuples. Ils l'ont reçue de la France de la Révolution quand, le trône lui semblant inutile pour elle, la Patrie qui avait libéré l'Amérique, éveilla chez toutes les nations un immense désir de liberté.

Mais la France vivante n'est pas seulement un cerveau qui se complaît dans les spéculations, qui se mire aux mille facettes de la pensée et s'irise au prisme changeant du dillettantisme.

La France qui a la spontanéité de la pensée, ne s'arrête point à la pensée, elle a, de plus et en suite, la spontanéité du geste. Qui dira jamais ses initiatives, non plus seulement intellectuelles, mais politiques et sociales. C'est elle qui réalise la première, ce que, la première, elle a pensé. Eprise de vérité, elle se fait catholique la première. Eprise de sécurité, elle bâtit la première le château fort de la Féodalité momentanément nécessaire. Eprise de stabilité, elle assied et fortifie le trône des rois qui sont eux aussi « de France » et qui la comprennent comme elle les comprend. Eprise de gloire désintéressée, elle fait les Croisades, folles aux yeux du monde, et les chevauchées inutiles des guerres d'Italie ; elle auréole Louis XIV des trophées de Nimègue ; elle veut même que Louis XV ait son Fontenoy ; elle plante ses drapeaux du peuple après les drapeaux du roi au cœur de toutes les Capitales. Elle rayonne de l'Escurial au Kremlin. Dans sa folie de gloire elle touche même imprudemment à Rome. Eprise de liberté, elle démolit la Bastille à Paris ; elle donne au pavillon américain ses plus belles étoiles ; elle ressuscite à Navarin la geste de Marathon et de Salamine. Comme Annibal, mais sans aller comme lui à Capoue, maintefois elle se précipite de l'Alpe neigeux sur l'Italie enchaînée qu'elle ramène à l'existence politique. Elle aide le lion de Flandre à briser ses entraves. Elle répond, non par les armes toujours, mais au moins par des vœux si émus, à l'appel de tous les opprimés, qu'elle gagne la reconnaissance de ceux-là même qu'elle ne peut secourir.

Interroge la Pologne, l'Irlande et la Syrie : les pau-

vres meurtries aiment la France comme si la France les avait réellement libérées.

Voilà après les spontanéités de la pensée, les spontanéités des gestes de la France, et les gestes de France tout le Moyen-Age l'a dit et naguère un Pape le répétait encore : les gestes de France sont les gestes mêmes de Dieu.

Et cette pensée et ces gestes de la France, fruit de son activité et d'une spontanéité si personnelle, avec quel enthousiasme ils vivent et se multiplient !

La France est vivante : elle a l'enthousiasme et la joie de vivre. Celui-là ne la représente pas bien qui, tel Châteaubriand, « bâille sa vie et porte son cœur en écharpe. »

La France : elle est heureuse de vivre parce qu'elle sait le prix et la beauté de la vie : elle ne se borne pas au devoir ; elle ne se courbe pas péniblement au labeur ; elle ne se traîne pas, lassée, vers le but. C'est d'un élan joyeux, avec aisance et sérénité, qu'elle se porte en avant vers tout ce qui luit, la vérité, l'amour et la bonté.

On dit de celui qui fait allègrement sa tâche, si pénible qu'elle soit : il en vit, c'est sa vie ! La France vit, elle aussi, de son propre enthousiasme pour la beauté. Ce n'est pas la froide raison qui la détermine ; ce n'est pas le calcul qui l'incline ni l'intérêt qui la guide. Ce n'est pas qu'elle ait pesé longuement ce qui lui reviendra de la pensée qu'elle sème ni de l'acte qu'elle pose.

Cela est-il vrai ? Cela est-il beau ? Cela est-il bon ? Il suffit. Le front de la France s'éclaire, son regard se fait humide, sa lèvre frémit, son cœur se gonfle, son doigt se tend, ses ailes s'ouvrent, son être tout entier tressaille et elle part. Elle monte en chantant comme l'alouette ; que ce soit au long de la côte abrupte des réalisations pratiques, que ce soit dans le plein azur des spécula-

tions philosophiques, c'est du même esprit qu'elle va. L'enthousiasme, dont les Néo-Platoniciens faisaient une sorte d'extase au cours de laquelle l'homme se perdrait dans la divinité même, est le propre des résolutions et des actions de la vie de France.

Reprends ton histoire : ce n'est pas par longues méditations, par un effort pénible, qu'elle avance à travers le monde ; c'est par « ces vives et impétueuses saillies » auxquelles Bossuet reconnaissait le génie du Prince de Condé, à Rocroy.

C'est la spontanéité et l'enthousiasme qui font crier à Clovis, sur le point de succomber, à Tolbiac : « Dieu de Clothilde ! si tu me donnes la victoire, je n'aurai pas d'autre Dieu que toi seul ! »

C'est l'enthousiasme qui fait crier à la France des Croisades l'inattendu et irrésistible cri de « Dieu le veut ! » c'est l'enthousiasme qui fait sauter à l'eau Saint Louis en vue de Damiette.

C'est l'enthousiasme, exagéré certes, mais toujours révélateur des instincts de France, qui jette en avant les guerriers, à Crécy, à Poitiers, pour leur perte, mais à Fornoue, à Marignan, à Steinkerque, à Arcole et même à Reischoffen, pour leur gloire.

C'est l'enthousiasme qui lance les poètes de la Pléiade à la conquête et même au pillage de l'antiquité littéraire et les ramène chargés, un peu indiscrètement, des dépouilles de Delphes et de Rome.

C'est l'enthousiasme, désespéré, de Villars qui sauve la patrie à Denain ; c'est lui qui pousse, au chant de la Marseillaise le soldat de l'An II, sans fusil et sans souliers, à la rencontre, puis à la poursuite éperdue de l'Europe coalisée.

C'est l'enthousiasme devant la science qui fait pleurer d'attendrissement trois cent mille Parisiens, pour une

montgolfière à air chaud qui s'enlève pour la première fois dans les airs, comme c'est l'enthousiasme littéraire qui du jour au lendemain fait Lamartine immortel pour un « Lac » sans nom qu'il a chanté en pleurant.

Jamais la France ne sent ni ne fait rien à moitié; elle se donne tout entière à ce qu'elle pense et à ce qu'elle aime; elle peut se tromper elle-même; elle n'a jamais trompé les autres; elle est toujours sincère et c'est ce qui l'innocente de ses propres erreurs; car, vivante et sainement vivante, elle répare elle-même ses pertes; elle cicatrise ses plaies, elle se refait à même sa substance et bientôt rien ne parait plus de ses chûtes ou de ses blessures.

Organisme vivant et vivante pensée, rien en elle ne se perd, tout se transforme. Les progrès, malgré certaines apparences et certaines coupures fâcheuses, ne sont qu'une tradition qui se prolonge. Certains qui sont ingrats envers le passé de la France peuvent bien vouloir débaptiser de leur ancien nom ces qualités ancestrales: le nom seul est changé; mais sous de nouvelles appellations, les anciennes réalités demeurent.

C'est que la France, née d'une pensée divine, persiste en son essence première, tout en paraissant se transformer.

Comme dans un organisme véritable tout chez elle circule et se transforme autour du cœur. Géographiquement, historiquement, littérairement, le cœur de la France, c'est l'île de France. C'est dans ce cirque de collines, dans ces boucles de la Seine, autour de cette île fangeuse de Lutèce, que la France est née. C'est autour de cette île, comme par alluvions successives, que les provinces circonvoisines se sont agglomérées pour développer la noix originelle. Sous la rafale des tempêtes et des révolutions, les terres nouvelles ont pu être

un instant arrachées ou dissociées du centre ; on a pu croire au sectionnement et à l'éparpillement des membres. Après Clovis, après Charlemagne morts, tout fut à refaire. Les Capétiens qui étaient « de France » ont repris à pied d'œuvre le monument deux foix écroulé ; ils l'ont pierre à pierre, c'est-à-dire, province par province, reconstitué. Ce ne fut point pour une possession paisible. On sait ce que la guerre de Cent Ans fut sur le point de faire de la France ; mais Jehanne d'Arc avait le sens français autant que le sens catholique; malgré Charles VII elle avait voulu Reims; malgré Charles VII elle voulut Paris ; et si, vivante, elle ne put convaincre le roi, elle le convainquit, morte, et Paris, cœur de la France, recommença à rayonner sur celle-ci, et, cette fois, pour toujours.

Littérairement, le cœur de la France, c'est encore Paris. La centralisation s'est faite non pas par force comme en certains pays où la capitale a été imposée et supportée. Paris s'est imposé à la France par le prestige et par l'amour. Berlin et Pétrograd n'ont pas l'admiration émue de l'Allemagne et de la Russie. Rome est pour l'Italie une satisfaction d'orgueil. Washington est pour l'Amérique, un symbole. La France aime Paris autant qu'elle en est fière, autant qu'elle en a aussi besoin pour avoir la plénitude de vie.

C'est que la France, si elle n'a pas jalousé Paris, ne s'est pas non plus laissé absorber par Paris, pas plus qu'elle ne s'est laissé absorber par les divers éléments qui ont contribué à la constituer. La France, pour le sang, est tout à la fois celtique et romaine, germanique et normande. Toutes les invasions du v[e] siècle ont passé sur cette terre que nous aimons et cette terre, imbibée de sangs si différents, fécondée de tant de vies, n'est ni celte, ni romaine, ni germanique, ni normande ; elle est

Française; elle s'appelle France. Jamais mot n'a exprimé plus fièrement un vouloir de n'être enchaîné à aucune ancestralité étrangère.

On peut dire que la France du Nord n'est pas en tout semblable à la France du Midi. Qui oserait soutenir qu'il y a deux Frances! Non; la vérité, c'est que la France, comme tout être vivant, charrie en son sang des éléments variés. La France s'est enrichie, au cours des âges, de tout ce qui lui était bon, sans se laisser absorber elle-même. Elle s'est assimilé victorieusement tout ce qui tentait de la dominer. Il y a du romain en elle; mais elle n'est pas romaine, pas plus qu'elle n'est normande malgré Rollon, ou germanique, malgré Charlemagne.

Son tempérament s'est fait d'éléments variés que sa force intérieure a, pour ainsi dire, dosés d'instinct, au mieux de son intérêt et de sa beauté. Ce tempérament ne s'est pas fait en un jour, comme aussi bien l'homme ne naît pas tout formé; un travail d'assimilation, une œuvre de tassement, une élaboration invisible, mais sûre, s'est opérée pendant l'adolescence de la France: période celtique, période romaine, période germanique, pour aboutir et s'épanouir en la période définitive qui persistera, et donnera à la France son caractère distinctif, la période classique avec le tempérament classique, à partir du XVII[e] siècle et, souhaitons-le, pour toujours.

C'est en effet que le tempérament formé et représentatif de la France, à cette époque, apparaît dans un merveilleux équilibre, comme une harmonisation de souplesse et de vigueur, d'idéal et de raison. L'unité territoriale est faite, ou du moins elle est assurée de se faire, la politique de la France se fixe: généreuse d'instinct, revenue des folies de jeunesse, elle veut ses fron-

tière naturelles, être partout où fut la Gaule ancestrale, avec la paix chez elle et le respect des autres.

L'unité de pensée a été mal réalisée par Louis XIV, mais l'idée est juste qui croit que cette unité est indispensable à la prospérité du pays.

L'unité artistique, l'idéal artistique et littéraire, est non pas fixé, ce qui voudrait dire qu'il meurt, mais il est orienté et il a pris une physionomie vivante et sereine qui survivra à l'époque qui l'a vu naître.

La France, encore pauvre de langage et un peu gauche de pensée, mais vive de saillie, gaie d'esprit, sans renoncer à ses qualités celtiques a pris à la Grèce et à Rome ce qui pouvait encore embellir et fortifier ses qualités natives. La Grèce avait une imagination riante, trop riante, un esprit personnel et particulariste, ami de l'exceptionnel; Rome avait une raison sévère, un peu dure, mais aussi le sens de la mesure, le goût du général, ce qu'elle appelait elle-même *humanitas*. Loin de s'isoler du reste du monde, elle tendait à conquérir le monde, trouvant partout et en tout des points de contact, affirmant aussi sa foi en l'unité de la famille humaine.

La France s'éprendra d'abord avec ivresse de la riche et chatoyante imagination hellénique : mais bientôt elle la teintera des nuances plus délicates que donne à sa pensée la tendresse d'un ciel tamisé de brumes légères.

Chevaleresque et enthousiasme, elle subira le prestige de la gravité romaine : elle admirera ce peuple travailleur et intelligent, méthodiqne et tenace ; mais elle adoucira ce que sa pensée a gardé de rude jusque dans l'épanouissement de sa gloire.

Amie de l'humanité, mais chétienne, la France ira dans cet amour, plus loin et plus profondément que Rome. Pour elle non plus rien d'humain ne sera étran-

ger, mais cette charité du genre humain qu'elle trouve proclamée par les philosophes latins, elle la comprendra d'autant mieux et la pratiquera d'autant plus qu'elle a appris sur les genoux de l'Eglise à la confondre avec la charité de Dieu, Père du genre humain.

Et ainsi, atténuant l'allégresse hellénique et attendrissant la majesté romaine, sans éliminer ses éléments gaulois, la France se faisait peu à peu ce tempérament exquis d'élégance urbaine et de sobriété rustique que les anciens avaient pu définir, mais qu'ils n'avaient pas su réaliser.

C'est donc bien ainsi que la France, organisme vivant, est, malgré ses transformations, demeurée identique à elle-même ; le fond de son caractère n'a pas changé ; pas plus que son tempérament. Sous la diversité des mots, la même pensée se révèle.

Il y a en France des provinces, des patois, des usages, mais il n'y a qu'une France. La différence est superficielle parce qu'aussi bien la vie n'est qu'une succession de phénomènes, le sujet demeure identique qui les éprouve et sans qui les phénomènes ne seraient pas.

Et cette vie se développe de plus en plus forte, de plus en plus consciente aussi, par conséquent de plus en plus vivante.

De plus en plus forte au point de vue territorial : l'Ile de France s'est élargie et dans l'Ile de France, Paris, cœur du cœur de la Patrie, s'est épanoui de siècle en siècle, on pourrait dire aujourd'hui de jour en jour. De plus en plus forte au point de vue matériel. Le progrès est perpétuel, il se devance lui-même chez nous, on pourrait dire qu'il se plaît à y faire du luxe, la France sème les découvertes, quelquefois pour la seule beauté du geste : elle laisse les autres peuples les industrialiser. Si une telle désinvolture n'est

pas sans danger, on peut dire aussi qu'elle n'est pas sans grandeur.

Cette vie de la France a semblé tout d'abord concentrée au noyau générateur, en la personne de Chef, du Roi.

Le roi vivait, pensait et agissait pour tous ; les autres servaient, mais en même temps ils profitaient. Le roi transmettait la vie dont il semblait le seul dépositaire et même la source. Peu à peu certains points de France réagirent au mouvement venu du centre : des îlots de vie se formèrent qui tendirent même un instant à se détacher du centre, à rompre les liens, à vivre de leurs propres forces. Ce fut la période aristocratique et féodale. Il semblait même à ce moment que le centre se mourait, qu'il s'atrophiait comme la fleur qui a jeté son pollen aux quatre vents ; mais en même temps que certains éléments de vie tendaient à rompre l'unité de l'organisme, certains autres, comme les Communes, prenaient vie à leur tour, en union avec le roi générateur, elles établissaient ainsi une nouvelle circulation du centre à la périphérie, du roi au peuple.

C'était encore la monarchie politique, c'était déjà un essai de démocratie sociale.

Puis les années, les siècles s'écoulèrent et la vie s'infiltra, jaillit, se répandit de toutes parts. Ce fut un bouillonnement qui bientôt recouvrît la surface entère. Il n'y eut plus un roi : il y eut un peuple-roi. C'était la démocratie, c'est-à-dire la nation prenant tout entière conscience de son existence, de ses droits, on voudrait pouvoir dire prenant aussi conscience de tous ses devoirs qui sont les mêmes que ceux du roi autrefois.

La conscience nationale, centralisée pour ainsi dire dans un seul, a rayonné de plus en plus, comme dans un organisme sain, la vie rayonne de plus en plus dans le

corps tout entier ; une circulation plus intense s'est établie entre les divers membres de la patrie, entre Paris et les Provinces, non pour se combattre, mais pour s'entr'aider.

Donc la France est plus vivante que jamais, les terribles saignées qu'elle a subies en pleine chair ne l'ont même pas anémiée. Comme elle n'a rien voulu briser, elle ne s'est pas brisée non plus. Sa souplesse est le secret de sa résistance. Sa vie aussi a des ressorts cachés qui lui permettent de s'infléchir et de se redresser avec aisance et sans rien rompre en soi.

La France vivante est aussi... vive ; certaines patries ont la vie stagnante : la France est vive dans la vie : cette vivacité est adroite, mesurée et douée d'un tact parfait. On dit des doigts de fée, la France a ces doigts-là.

Enfin la France vivante est vigoureuse.

Trop de vivacité peut aboutir à la ténuité. Il y a de petites personnes très vives, mais si frêles qu'il semblerait qu'elles vont se briser au moindre mouvement ; elles ne se brisent pas toujours, mais elles se consument.

La France, si vive, est de tempérament vigoureux dans sa vitalité. Elle mène avec délicatesse ses affaires, mais aussi avec énergie. Elle n'écrase point, mais elle imprime bien le mouvement qu'elle veut imprimer à la pensée ou à l'action qui lui plaît. Elle vit non en fièvre, mais en santé. C'est pourquoi sa manière a la vigueur avec la vivacité, c'est pourquoi la France, féminine, est vraiment et on pourrait presque dire virilement vivante.

III

LA FRANCE EST BELLE

SOMMAIRE. — La Beauté de France, beauté physique, le ciel et le paysage de France, la nature modérée. — La beauté morale, variété des inspirations et des initiatives. — Sagesse et enthousiasme. — Ce que la France a reçu : ce qu'elle a su acquérir. — L'Août de 1914.

Cette personnalité toute féminine et si vivante de la France pourrait n'avoir pour soi que la force et l'utilité de la vie. Que d'êtres vivent qui n'ont point d'autre attrait que leur vie. La vie est par elle-même merveille si incompréhensible qu'elle séduit sans autre ornement et qu'elle porte en soi-même ses droits à l'attention et au respect. Les êtres les moins séduisants, du fait qu'ils vivent, doivent nous être sacrés; même venus d'une source impure ils ne sauraient être supprimés sans crime. La vie seulement a droit contre la vie et au seul cas de légitime défense. Que d'êtres difformes, physiquement ou moralement, couvrent la surface de la terre et auxquels il n'est permis à personne d'attenter, à moins qu'ils ne soient un danger certain pour la vie universelle.

Mais quand la vie, sacrée par elle-même, se revêt en-

core de grâce, quand elle s'épanouit d'une âme sereine sur un front lumineux, quand elle se traduit dans les traits harmonieux du visage, dans les éclairs de la pensée, dans les élans du cœur, quand la créature vivante s'accommode en beauté physique et morale, cette beauté donne à la vie qu'elle revêt ainsi tout son rayonnement et comme elle en répand au dehors la séduction, elle lui attire irrésistiblement l'amour.

Or la France vivante est belle.

Elle est belle physiquement : on peut le dire, car la France a sa figure. Dieu a tracé sa physionomie avec un art admirable et en même temps comme avec un soin tout particulier.

Sur une mappemonde, parmi toutes les figures des nations, elle apparaît belle de proportions, sa configuration est harmonieuse, sans protubérances déplaisantes, sans rétrécissements étranglés ; elle respire la santé.

Elle offre son front aux brises du large et tout son profil s'éclaire au reflet des Océans ; une atmosphère légère semble l'envelopper. Elle s'épaule aux forêts de l'Est qu'elle ondule de sa propre chevelure de sapins ; d'un talon elle se fixe aux Alpes ; de l'autre aux Pyrénées, comme sur deux piédestaux de granit. Les veines lui courent à fleur de peau, au tracé de ses fleuves ; sa poitrine se gonfle au massif de ses collines. Son âme bat dans les pulsations du grand Paris, organe de vie et de pensée tout ensemble, cœur et cerveau de la Patrie.

Rien n'est beau comme le ciel de France. Qui donc lui préférerait les ciels d'Italie ou de l'Orient ! Celui-là, certes, pourrait se vanter de trouver la lumière, mais il marquerait qu'il manque du sens des nuances et qu'il ignore les séductions de la délicatesse. Le ciel de France est d'une beauté plus rare et plus fine, plus complexe et

plus psychologique, pourrait-on dire. Le ciel de France est lui aussi d'essence française et de française beauté.

Il est bleu comme tous les beaux ciels; mais ce bleu n'est pas dur et cru comme l'azur implacable de certains ciels si vantés. Le bleu de France est lumineux et transparent; il est pâle et humide, comme un bel œil humain qui sait s'attendrir et se voiler par instants. Ce bleu ne pèse point: il flatte pour ainsi dire, il s'évapore et se fondant lui-même en brume légère, il enveloppe et adoucit toute chose comme d'une atmosphère irréelle et céleste. Le bleu de France est vraiment le bleu du ciel.

Le ciel de France est donc lumineux et discret; il ne projette point ses rayons sans égard pour les yeux attristés: il sait, il devine qu'une certaine pénombre convient et plaît aux douleurs humaines; il y compatit et se drape, à certains jours, comme d'une gaze de mélancolie. Il se met à l'unisson des cœurs. Certes il a ses colères et ses tempêtes, ses matins moroses et ses soirs orageux, mais ce ne sont là que des jeux passagers de sa physionomie. Son expression vraie est sereine sans impassibilité; il ne s'agit point de la sérénité des choses éteintes ou mortes, de la froide beauté des natures de marbre ou des astres; c'est la sérénité dans la vie. Quelque chose, par conséquent, d'infiniment compatissant, de sympathique et de tendre.

Ciel de France, bel iris du regard de Dieu, reflet d'une âme heureuse et douce, expression de la Patrie!

Et sous ce ciel de France si beau, rien n'est beau comme la terre de France. Terre féconde et maternelle entre toutes, mais que sa fécondité intarissable n'a point défraîchie de sa première jeunesse; terre laborieuse qui ne semble point sentir et qui ne trahit point de fatigue; terre diverse et variée à l'égal des besoins de ses enfants.

Ce sont les houillères du Nord, les houblonnières des Vosges, les blés de Normandie, les raisins d'or, rouges et blancs, de la Champagne et de la Bourgogne, les prés verts de la Limagne, les mûriers du Dauphiné, les citronniers gris de la Provence, les pins élancés des Landes ; chaque coin du sol se prête à une culture appropriée. Les dunes ont été plantées, les montagnes ont vu les maisons grimper à leurs flancs autrefois stériles : car les montagnes de France, sont, elles aussi maternelles; les plaines de France se couvrent du tapis bariolé des cultures les plus variées d'aspect et de couleur. Les ondulations semblables aux ondes mêmes des Océans, se teintent et se moirent comme au reflet des nuages, du safran des colzas, de l'or des blés, des flavescences des seigles, de la grisaille des avoines, de l'incarnat des trèfles et de cette adorable pâleur du lin, bleuté comme une écharpe de vierge, avant de blondir comme une chevelure d'ange, culture entre toutes, française, ténue, insaisissable, qui fait des campagnes un lac plus limpide aux yeux qu'un lac de Suisse et les enveloppe de je ne sais quelle flagrance de parfums que l'on dirait humains.

Terre de France, modelée au doigt même de Dieu, en chapelets de mamelons qu'on dirait de velours, ronde de collines, courant aux sinuosités des rivières : fuites attirantes des vallées s'enfonçant sous les saules comme la Galatée de Virgile, pour taquiner le voyageur et ne se dissimulant que pour se mieux faire découvrir ;orientations nonchalantes des fleuves attardés aux trop charmants aspects de leurs rives. Seine sommeillante, Loire intermittente, Garonne bavarde, Rhône seul violent, pour que soient figurés, en la seule France, tous les caprices des eaux. Aspects heureux des montagnes de France, solennels sans être terribles, séduisants jus-

qu'en leur gravité, souriants à travers les précipices, arborant l'eidelweiss au penchant des glaciers et semant des apparitions virginales aux anfractuosités des roches trop sinistres.

Rivages artistement découpés des mers, terribles ailleurs, verte mer Océane, Méditerranée au sombre azur, mais qui semblent adoucir leurs fureurs à la vue de nos falaises de neige et de golfes ouverts en confiance : vagues capricieuses qui viennent exhaler leurs soupirs harmonieux sur le galet arrondi ou le sable fin des plages de chez nous !

C'est de tous ces traits particuliers, pittoresques, et pour ainsi dire personnels, que s'est faite la physionomie de la France, la beauté physique de la Patrie.

Et ce qui frappe dans cette beauté extérieure de la Patrie, qui est le paysage de France, c'est avant tout la modération, cet idéal des artistes de l'antiquité. Paysages homériques, paysages virgiliens, paysages surtout de chez nous.

La nature, parfois si extravagante dans ses créations, d'une exubérance excessive, d'une imagination folle, d'une puissance ailleurs trop énorme, s'est montrée partout chez nous de bon goût. Elle aussi, en France, a travaillé à la Française, avec un sens de la délicatesse, du rien de trop, qui lui a permis de réaliser ici tous les genres sans en exagérer aucun, en allant jusqu'aux limites qui donnent à chaque aspect sa plénitude de caractère et de beauté, sans jamais dépasser ces limites pour tomber dans le bizarre et l'inattendu. Les paysages de Fance sont des œuvres d'un art modéré et mesuré, d'un art classique, pourrait-on dire, mais dont la modération et la mesure n'excluent point la liberté et la fantaisie.

La France a ses forêts et ses montagnes romantiques

comme des poëmes de Chateaubriand et de Victor Hugo, puisque aussi bien c'est chez elle que Hugo et Chateaubriand ont trouvé les meilleurs tons de leur palette multicolore; mais le paysage de France si pittoresque, si varié, si expressif, si inattendu même quelquefois, qu'on s'étonne d'être allé chercher en Suisse et en Italie ce qu'on avait dans les Vosges, en Auvergne et en Bretagne, le paysage de France est avant tout reposant. Cela tient aux proportions du cadre, à l'atténuation des couleurs, à la souplesse des lignes, aux jeux toujours discrets d'une lumière qui n'est jamais trop crue, ni d'une ombre qui n'est jamais opaque. Proportions et harmonie dans l'aspect général, dans la tonalité et dans le dessin, transparence d'une vie, expression quasi humaine des choses, âme des objets inanimés que Lamartine a su découvrir ou du moins exprimer le premier et qui passe à travers les réalités tangibles, tel est le secret de l'emprise du paysage de France qui résume en soi pour ainsi dire et quelque part qu'on le saisisse les charmes variés de l'ensemble même; paysages où la plaine ne saurait être continue et monotone, où la montagne s'éclaire de fleurs, où de la mer on aperçoit les côtes, où le ciel s'ouvre assez pour donner les perspectives de l'infini, mais n'a point cependant de ces espaces trop déserts dont la solitude épouvantait Pascal. Paysages de France où l'âme se sent toujours en compagnie de quelqu'un, microscome où revit la Patrie toute entière, comme en une seule goutte de pluie tout l'infini du ciel.

Et la conséquence de cette modération du paysage de France, de cette beauté physique de la France, c'est que la richesse s'y étale sans lourdeur. Sa fécondité n'a rien de choquant : tout y étant parfait y paraît naturel. La France n'a pas à truquer avec elle-même pour plaire à

ses visiteurs. Elle n'a point à ménager des points de vue sensationnels, elle ne songe point à « lancer » ses panoramas, elle ne fait point d'habiles mises au point. De quelque côté qu'on l'envisage, elle peut se présenter sans risquer de déplaire, elle n'a point à se coller ici « un grain de beauté, » ni à dissimuler ici une verrue.

Comme la vierge romaine Junie qui séduisit Néron, elle s'offre même aux moins artistes, « belle sans ornements, dans le simple appareil... »

Rien de recherché, rien d'ajouté, rien de factice. De la tête aux pieds, la France est belle de visage et de corps. Un artiste admirable, maître de soi, sans procédés l'a façonnée, et pour toujours, dès l'origine des siècles. Toutes les trouvailles de son génie divin sont venues se fondre harmonieusement dans l'ensemble : elles ont fait corps avec la France, si bien qu'on ne saurait plus les en abstraire pour les considérer et les admirer à part.

Où la France commencerait-elle donc à être moins belle ? où son teint d'un éclat moins vaporeux, sa chair d'un grain moins fin, son sang d'un coloris moins vermeil ?

Passons par tous les chemins de France, traversons toutes ses forêts, longeons ses fleuves, ses cours d'eau, ses rivières, ses ruisseaux, ses ruisselets et ses sources ; dévalons du sommet de ses montagnes aux creux de ses vallées ; arrêtons nous aux moindres de ses anses maritimes, cueillons l'une quelqu'une de ses fleurs ; goûtons à tel que nous voudrons de ses fruits. Où donc la Beauté est-elle absente de France ?

Et ce n'est là qu'un des aspects, l'aspect extérieur de la Patrie. La France si belle en son corps par les dehors et par les manifestations matérielles de son activité a surtout une âme qui vit intensément. Cette âme transparaît et s'épanouit dans les choses d'apparence inanimées ;

nous la voyons, nous la sentons: un esprit anime cette masse: il la façonne et lui donne son aménité. *Mens agitat molem.*

Comme dans la vieille Cantilène de Sainte Eulalie, ce premier fragment du français éclosant un peu gauche encore, mais déjà vigoureux, du latin maternel, on pourrait appliquer à la France les deux jolis vers:

Bona pucella fuit... Francia
Bel avait cor, bellior anima!

Transparence du ciel, transparence de l'âme; modération des aspects, modération des idées, variété des productions, variété des initiatives; comme dans un être humain, le corps et l'âme de la France se combinent, se fortifient, s'harmonisent en réagissant sans cesse l'un sur l'autre, en se modelant pour ainsi dire l'un sur l'autre: un corps sain faisant l'âme paisible, une âme sereine mettant au corps son propre reflet. L'âme de la France est belle comme son corps et, quoique dans une sphère plus noble, du même genre de beauté. La beauté physique de la France avait l'attirance et la séduction, c'est à attirer et à séduire aussi que réussit merveilleusement la beauté de l'âme de France.

Cette beauté souveraine est éminemment et irrésistiblement sympathique.

C'est qu'en effet, cette beauté, comme la beauté physique du pays, est elle-même mesurée et harmonieuse.

Les qualités n'y sont point poussées à l'excès, jusqu'à l'exclusion totale du défaut correspondant, ce qui rendrait cette beauté moins humaine, moins réelle, mais un peu factice et compassée. D'autre part aucun défaut de France n'est si accentué qu'il puisse détruire l'éclat de la qualité qu'il semblerait devoir exclure.

Dans l'âme de la France, comme sur le visage de Fénelon — si français — les contraires mêmes ne se heurtent point. De ce qui, chez d'autres, constituerait des disparates criards, une mixture idéale, une combinaison, une fusion telle fait que la joie s'y tempère de gravité, que la gravité s'y rassérène de joie, que la piété y voisine avec le rire et le bon goût avec la fantaisie.

Lamartine a dit qu'un paysage est un état d'âme. Le mot était vrai pour lui ; il ne l'est pas moins pour la France ; rarement visage a mieux révélé son âme, comme rarement physionomie a été mieux pénétrée de l'intime rayon d'une pensée.

La beauté physique de France est une beauté parlante : son ciel est humide comme une âme sensible, son soleil est caressant comme une pensée d'amour ; ses montagnes riantes comme un sacrifice spontanément accepté, ses vallées sont fleuries comme la France sait fleurir les plus humbes besognes des plus obscurs de ses enfants, ses fleuves sont tranquilles en leur cours comme elle est elle-même tranquille sur l'orientation de ses destinées. Les mers sont profondes comme certaines de ses théories, mais elle arrive toujours à en mesurer la profondeur, n'aimant point l'aventure inconsidérée et stérile.

Car la beauté morale de la France est d'abord en sa sagesse, résultat de la modération de son sens inné des proportions qui sait unir l'esthétique à la morale et la grâce à l'utilité.

La beauté est un rayon d'en haut. Elle a sa raison d'être et sa justification en elle-même. Dieu est la beauté souveraine et tout ce qui est beau participe de la beauté divine, tout ce qui est vraiment beau ne saurait être mauvais en soi et c'est en ce sens qu'on peut dire que le beau et le bien peuvent arriver à se comprendre l'un l'autre. Car la beauté a des lois qui ne dépendent point du ca-

price des hommes ni de leur perversité, mais qui ont été fondées de toute éternité. Définir la beauté, Cicéron l'a dit, est moins facile que la trahir et même que de la bien sentir. Les philosophes s'y sont exercés, très peu y sont parvenus. Mais Platon semble s'en être approché quand il a proclamé : « Le beau, c'est la splendeur du vrai, » et Aristote ne lui a point contredit en disant : « Le beau, c'est la splendeur de l'ordre. »

Car ce qui est dans l'ordre est bien et d'autre part le bien et l'ordre ne sont pas à eux seuls constitutifs de la beauté. Il faut que s'ajoute à cet ordre qui peut n'être que l'ordinaire, à ce bien qui peut n'avoir aucun reflet, un éclat spécial qui le mette en sa pleine valeur, qui le fasse attirant, presque lumineux et par suite plus facilement aperçu, mieux compris et mieux aimé.

Cet éclat qui n'est pas à lui seul la beauté, mais sans lequel pourtant la beauté elle-même n'est pas complète, c'est la splendeur, c'est la lumière, et c'est par son degré de lumière que la beauté se hiérarchise et que Joubert, le si délicat philosophe, si français parce que si féminin, a pu graduer avec vérité toutes les gammes du beau. « Il n'y a de beau que Dieu, et après Dieu, ce qu'il y a de plus beau, c'est l'âme, et après l'âme, c'est la pensée, et après la pensée, c'est la parole. Or donc, plus une âme est semblable à Dieu, plus une pensée est semblable à une âme, plus une parole est semblable à une pensée, plus tout cela est beau ! »

Ce qu'il faut pour que se réalise la beauté, Saint-Thomas d'Aquin, après Platon et Aristote nous l'a dit : c'est l'intégrité, c'est la proportion, c'est la splendeur.

La France a dans son âme tous les éléments de la beauté.

Si le corps de la France a parfois été mutilé, s'il souffre et se raidit à ressaisir ce qui lui fut enlevé, l'âme

de la France n'a rien perdu d'elle-même ; elle s'est développée sans cesse : elle est intègre. Quelle parcelle de son patrimoine moral la France a-t-elle abandonnée ? quel rêve s'est-elle laissé prendre ? quelle qualité native a-t-elle reniée ? de quel ornement s'est-elle découronnée ? Après tant de siècles elle apparaît avec, au fond, le même idéal, toujours élargi, toujours porté plus haut. La France, on peut le dire, est devenue la Pucelle de l'Esprit :

Bel avait cor, bellior anima.

L'âme de la France a la modération, ce sens de la mesure qui est, dans l'esthétique matérielle, le sens des proportions. Les théories extrêmes, d'où qu'elles viennent, ne lui paraissent point être les meilleures, son bon sens qui ne brise point le ailes de son génie, mais qui s'applique à en diriger le vol, lui fait tenir pour erronés et mauvais les systèmes d'où l'équilibre est absent. Elle se plaît dans la pondération ; elle pèse les idées, et d'ordinaire, malgré son enthousiasme, elle ne se laisse séduire que par celles qui sont solides en même temps qu'elles peuvent être brillantes.

Mais cette âme intègre et ordonnée a surtout la splendeur : elle rayonne, elle illumine, elle pénètre tout de lumière : les idées et les actions, tout est net dans sa pensée, tout est si franc dans son geste qu'elle éclaire le monde même du reflet de son épée.

Elle sait mettre à tout, à l'instar de Dieu même, un je ne sais quoi de spécial. Où le prend-elle ? On ne saurait le dire : mais il est certain que les autres nations n'en ont pas le secret et qu'en tout, pensée ou action, œuvre militaire, sociale, littéraire, esthétique ou religieuse, on reconnaît la marque de la France, à sa lumière.

Pourquoi le même acte reste-t-il seulement utile, banal, ou même bon, chez les autres, et se trouve-t-il être en même temps, beau en France? Pourquoi la France a-t-elle l'art inimitable de faire tout en beauté, en ajoutant aux qualités intrinsèques des œuvres qu'elle fait la grâce du geste, la chaleur du cœur, en un mot, la splendeur ardente et lumineuse, qui transforme tant de choses en de belles choses ?

Nous n'avons pas à le chercher, puisque nous pouvons le constater. Intègre, modérée, splendide, l'âme de la France est belle comme son visage. Et c'est cette beauté universellement répandue par la France sur tout ce qu'elle pense ou fait, qui la rend sympathique à tous, l'objet de l'admiration de ceux qui savent comprendre la beauté, l'objet même de la convoitise des autres.

Comme tu la regardais vivante, regarde-la en beauté, la France !

C'est ta mère : est-elle assez belle !

Certes elle est sortie déjà très belle des mains de Dieu qui a façonné son corps avec complaisance : tu as salué ses vallons et ses montagnes, la courbe de ses fleuves et les amplexions de ses mers : mais, collaboratrice de Dieu, sachant mettre en valeur les talents confiés, que d'embellissement elle a su apporter elle-même à sa primitive beauté.

Dieu avait donné à la France les vallées et la France a rempli ses vallées de ses abbayes, de ses moulins et de ses usines.

Dieu lui avait donné les coteaux et elle les a couronnés de châteaux. Dieu lui avait donné les fleuves et elle les a semés de cités, et dans les cités elle a multiplié les édifices. Dieu lui avait donné les montagnes ; elle les a perforées de tunnels et elle en a capté les sources. Dieu lui a donné le sol ; elle l'a creusé de

mines sombres, génératrices elles aussi de chaleur et de clarté. Dieu lui a donné les mers ; elle a étendu sur elle pour en assoupir les fureurs les bras de ses môles et elle a préparé, pour les matelots, le reposoir de ses ports.

Certes elle avait reçu aussi de Dieu une belle âme ; mais elle s'est travaillée elle-même sous le soleil divin pour épanouir cette âme et en répandre autour d'elle à profusion les arômes, les fleurs et les fruits ; elle a saisi avec avidité tout ce que la nature offrait à son génie et elle l'a transformé. Elle a appliqué aux plus nobles spéculations l'esprit qui était en elle ; elle a incliné sur toutes les misères ce cœur où Dieu avait mis un peu de sa charité. Elle s'est montrée bellement bonne, bellement noble, bellement brave, bellement franche, bellement pieuse. Elle a rayonné sur le monde entier la beauté que Dieu lui avait donnée.

Encore une fois, regarde-la ! c'est ta mère, est-elle assez belle ?

Mais toi, tu es son fils, seras-tu jamais assez beau ?

Nous avons à reproduire en nous les traits de nos auteurs, nous avons donc à reproduire en nous Dieu même dont nous sommes l'effigie éphémère ; nous avons à reproduire la Patrie que nous perpétuons.

C'est pour cette beauté de la France si indispensable au monde que nous devons travailler dans la paix et lutter dans la guerre. C'est pour cette beauté qui est d'ailleurs la nôtre et sans laquelle nous ne serions point que, robuste artilleur, tu es parti vers les combats.

Ah ! c'est qu'elle fut belle, incomparablement plus belle qu'à tous les autres points de son histoire, la France d'Août 1914, la France pour laquelle tu es parti et pour laquelle a coulé ton sang mâle ; jamais peut-être un tel élan ne l'avait emportée jamais non plus pour

une plus juste cause ni au milieu de plus vastes périls.

Elle vibrait tout entière, tu t'en souviens. Elle n'avait pas voulu la guerre ; elle avait tout fait pour l'éviter : certains de ses fils trouvaient même qu'elle avait trop fait, mais la France est mère. Elle avait épuisé tous les moyens. Elle, si chevaleresque, si délicate sur l'honneur, elle avait, par amour de la paix et de la justice, accepté de paraître moins éprise de gloire que par le passé ; mais le moment était venu ; l'agression était imminente non contre elle encore, mais contre un petit peuple qui avait droit à la liberté, et contre une alliée qui se levait pour défendre ce petit peuple de Serbie ; alors, dans sa beauté, la France s'est levée d'un seul coup, et comme elle s'est révélée vivante en sa beauté, comme elle a frémi : mais elle n'a point crié, elle n'a point maudit, elle n'a point déshonoré son droit.

Elle a tout ordonné d'un geste sûr : elle qu'on disait reniée par certains de ses fils, elle n'a pas hésité à compter sur tous et à faire appel à tous, et comme elle fut féminine encore en sa beauté, la France d'Août 1914.

Oui, c'était l'Août somptueux, le mois royal, le mois des moissons et du repos. La France fit ses premiers drapeaux de bleuets, de marguerites et de coquelicots. Elle chargea ses locomotives de fleurs, elle piqua des bouquets au canon des fusils : elle se vêtit pour ce sacrifice comme pour une fête ; elle partit en chantant par toutes vos voix; elle marcha vers la Belgique lâchement attaquée; elle plia un instant sous un fardeau trop lourd, puis d'un mouvement inattendu de ses reins souples elle se redressa et bondit à la gorge de l'adversaire bouleversé, et bien que celui-ci se soit accroché à ses flancs, bien qu'il ait voulu lui lier les bras, sur l'Yser et à Verdun elle l'a tenu en respect; plus belle

déjà en sa résistance qu'elle ne saurait l'être en sa définitive victoire.

Et cette vision d'indicible beauté que tu as eue alors n'est point sortie de tes yeux ni de ton cœur. Tu marches encore tout l'être tendu vers elle. L'image de la Patrie se dresse devant toi, elle te précède et elle t'entraîne à de nouveaux labeurs, à des sacrifices sans cesse grandissants et elle demeure si belle ainsi pour toi, qu'un immense amour pour elle étreint ta poitrine et distend à les briser toutes les puissances intimes de ton être.

Et ton amour a raison jusque dans ses folies. Une patrie comme la nôtre et qui a connu de tels jours, qui a su garder l'esthétique admirable du geste et des paroles, une patrie qui a su s'attendrir sans rien relâcher de ses résolutions, qui a chanté la *Marseillaise* et le *Miserere*, qui a fait confiance à ses fils et à Dieu, cette Patrie là, s'est située à jamais en beauté. Elle a rénové en son attitude présente toutes ses beautés passées. Elle est apparue avec Clovis et Charlemagne, Saint Louis et Jeanne Darc, Henri IV, Turenne, Marceau, Bonaparte, mère heureuse et fière de ses fils :

Matrem filiorum lætantem.

Une fois de plus, elle a bien mérité que, pour la beauté du geste aussi, l'on se batte pour elle, pour son honneur et pour sa gloire ; ce qu'un jeune français, amoureux d'elle comme toi, appellerait volontiers, « mourir pour ses beaux yeux ! »

IV

LA FRANCE EST BONNE

Sommaire. — La bonté de France. — Les Saints de France. — Les Philantrophes de France. — De Saint-Martin à Montesquieu. — Autour de 1789. — La « manière » de France. — Promptitude, amabilité, ingénuosité. — Les « œuvres » de bonté, hospices, mutualités. — Assistance et prévoyance. — Les imprudences de la bonté de France.

La vie et la beauté de la France ont toujours éclaté aux yeux du monde : elles lui ont valu de constants et glorieux succès. Mais la beauté et la vie, si elles sont irrésistibles, séduisent seulement et peuvent soumettre les hommes. La Grèce a connu de ces triomphes. Sa beauté, même morte, a gardé sa grâce, victorieuse des siècles, et encore aujourd'hui, elle nous émeut d'admiration. La vitalité de Rome s'est affirmée dans les constitutions et dans le droit des peuples, dans notre administration française et dans nos Codes ; elle s'est même accrue au cours des âges, depuis le Christianisme, en prenant un caractère religieux et « les clefs » des Papes ont régi les consciences, quand les faisceaux des consuls ont cessé de courber les fronts.

Mais si la beauté et la force séduisent et soumettent,

seule la bonté conquiert vraiment, largement et pour toujours ; la bonté qui ne s'impose pas et qui semble même prendre à tache de se faire oublier, a ce prestige incomparable de pénétrer les âmes et de se rendre chère à tous ceux qu'elle a gagnés.

Or la France, si vivante et si belle, est essentiellement bonne.

La France est bonne.

Quelle misère physique ou morale ne tend-elle pas et n'arrive-t-elle pas à secourir, à alléger chez elle et autour d'elle ?

Sa bonté, en effet, ne se replie par sur soi-même ou sur ses seuls enfants ; elle rayonne sur le monde entier et s'épanouit comme un soleil conscient de ses bienfaits et les multipliant à l'envi, désireuse de se surpasser elle-même puisqu'elle ne saurait craindre d'être surpassée par quelqu'autre.

La France a toujours eu l'initiative des générosités. Elle a pu, au cours des âges, voir se modifier les formes de son idéal ; elle n'a pas eu une source unique d'amour au cœur ; la principale, la plus ancienne, la meilleure et la plus durable, c'est évidemment la source religieuse, la source de charité. Cette source là s'est ouverte en son cœur sous le doigt même de Dieu. Elle a jailli au baptême de Reims, à une époque où tout était encore barbarie et dureté.

La France commençait déjà à devenir bonne en devenant chrétienne et à mesure que sut s'épanonir sa foi, son cœur s'est élargi et creusé en bonté.

Pourtant, au cours des âges, la foi de la France, intacte en elle-même, n'a point gardé chez tous ses fils sa vigueur primitive. La Renaissance a quelque peu paganisé la Patrie, la Réforme l'a mutilée; la Révolution a failli l'endurcir. Les philosophies successives et contradictoi-

res se sont disputé son âme. Mais si la Patrie n'a plus été bonne, seulement parce qu'elle était chrétienue, on peut dire cependant qu'elle l'est demeurée en dépit de tout. Rien n'a pu tarir son cœur. On pourrait dire que la source primitive coulant toujours avec une abondance croissante par où elle passait, d'autres sources moindres, certes, de vigueur et de qualité, se sont ouvertes et multipliées, projetant elles aussi la bonté.

Religion, philosophie, charité, solidarité, altruisme : les mots les plus nouveaux comme les plus anciens, les systèmes les plus inférieurs comme les doctrines les plus transcendantes, ont révélé et ont provoqué de nouveaux élans de bonté dans l'âme de la France : les sources les plus diverses d'origine semblent aboutir au même but qui est la bonté.

Les Saints de France furent des saints particulièrement bons. La série commence avec Saint Martin, un soldat qui en dépit de la discipline coupa en deux son « sagum » ou manteau d'ordonnance aux portes d'Amiens pour le partager avec un mendiant. Elle continue avec Saint Louis abaissant la majesté royale jusqu'aux pieds des lépreux ; avec Saint François de Sales, répondant aux froideurs calvinistes par l'essor d'une religion d'amour et de confiance ; avec Saint Vincent de Paul fondant des hopitaux et recueillant les petits enfants ; elle ne s'achève point, car la lignée des Saints de France est toujours en pleine fécondité et ces saints qui peuvent être par ailleurs de vaillants soldats, des rois pratiques, des écrivains élégants, semblent être avant tout des saints de cœur et de bonté.

Si desséchants que paraissent être d'ordinaire les systèmes de philosophie, si peu religieux que soient malheureusement, dans leur ensemble, les philosophes français, ils tiennent malgré tout au cœur de France par

atavisme inavoué et sous la rigide impassibilité des principes le cœur de France apparaît quand même.

Montesquieu n'est certes pas un sentimental, il n'écrit point des dithyrambes sur la charité, il avoue même qu'il se console de tout avec une heure de lecture et qu'il a l'esprit tranquille quand il a pu s'appuyer sur un texte latin, et cependant tout positif qu'il soit et tout bel esprtt qu'il veuille paraître, la souffrance humaine ne le laisse pas indifférent ; il organise l'assistance dans son pays de Gascogne. Il fait semer du grain pour prévenir les disettes. Certes il ne met point à ses charités le geste onctueux de Fénélon : il reste un peu distant et même bourru : mais il est profondément bienfaisant, il est bon.

Les erreurs philsophiques de Rousseau procèdent surtout d'une sensibilité qui ne sait point se régler elle-même. Rousseau est très bon et c'est pourquoi il devient irritable et même injuste : il lui semble qu'il est facile d'être bon et il croit bientôt que ceux qui ne sont pas bons, comme il se sent disposé lui-même à être bon, ont été pervertis par quelque chose d'extérieur à eux et qu'ils font maintement exprès d'être mauvais.

Pour lui, il s'attendrit sur tout : ce n'est pas qu'il ait le plus noble caractère : il a parlé de la bonté mieux qu'il ne l'a pratiquée, mais cet illogisme qu'on peut lui reprocher et qui fut chez lui peut-être surtout le résultat d'un déséquilibre des facultés, n'empêche pas qu'il n'ait considéré la bonté comme l'idéal de la personne humaine et par là il se rapproche de Bossuet. Le grand théologien du grand siècle autoritaire, le dernier des Pères de l'Eglise, comme on l'a dénommé de son vivant a écrit en effet : « Quand Dieu créa le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté », et autre part : « malheur à la science qui ne se tourne pas à aimer ! »

Voltaire n'était pas bon : ce fut le plus parfait égoïste d'un siècle qui l'était beaucoup : mais Voltaire était très intelligent, il connaissait son pays quoiqu'il en ait souvent médit et pour conquérir l'admiration et la confiance de la France, il a joué la comédie de la bonté. Il s'est posé en apôtre de la tolérance, en vengeur de l'injustice ; il s'est constitué le défenseur des proscrits, il a recueilli à Ferney les protestants Sirven et Calas condamnés par le Parlement de Toulouse et aussi des Jésuites comme le Père Adam, proscrits par le gouvernement de Louis XV.

Certes il y avait une malice dans ce dernier trait d'hospitalité et Voltaire ne fit des actes de bonté que par intérêt le plus souvent, et pour se donner devant la société de son temps et devant la postérité une attitude sympathique : mais on peut être certain que Voltaire, si roué et si peu bon de nature, ne se serait pas donné tant de mal pour jouer un tel personnage s'il n'avait senti que le meilleur moyen de réussir en France, était de paraître bon. Voltaire n'avait sans doute pas beaucoup de cœur, mais il avait bien compris que la France en a.

La Révolution n'a pas créé la devise de fraternité, elle l'a trouvée inscrite dans les vœux et les cœurs des Français, à quelqu'ordre qu'ils appartinssent alors. Elle a gagné la France en proclamant elle-même ce principe qu'elle avait ramassé un peu partout en France.

Jamais en effet, pourrait-on dire, on ne fut meilleur ou du moins mieux disposé à l'être, plus sensible à la misère, qu'à la plus sanglante des révolutions politiques.

Talleyrand écrivait plus tard : « Ceux qui n'ont pas vécu pendant les années qui ont précédé 1789, ne connaîtront jamais la douceur de vivre. » Certes, Talley-

rand était un jouisseur et il entendait dans ses regrets les charmes de la vie épicurienne qu'il menait en ces années-là avec un petit groupe de privilégiés indignes.

Mais tout de même on peut bien dire que la France, sous Louis XVI, s'attendrissait et se fondait en bonté.

Un roi bon, honnête, aimant son peuple sincèrement et comme un père : une reine, frivole certes, mais profondément mère et présidant la première société de secours aux femmes en couches ; des évêques, peut-être un peu trop fastueux d'apparence, mais nourrissant leurs diocèses en cas de disette, comme Monseigneur du Lau, archevêque d'Arles ; de grands seigneurs fondant des écoles d'arts et métiers comme La Rochefoucault à Châlons, le bon duc de Penthièvre donnant aux pauvres plus de cœur encore que d'aumônes ; l'ensemble du haut clergé et de la noblesse abandonnant dans un geste un peu inconsidéré, mais d'une bonne inspiration et si français, les privilèges féodaux dans la célèbre nuit du 4 août ; la Bastille tombant sous les coups du peuple, mais éveillant en écho des *Te Deum* dans toutes les cathédrales du royaume ; un élan irrésistible et mystique de toutes les classes les unes envers les autres, un hymne de fraternité montant de partout et si sincère qu'il provoqua toutes les imprudences.

Et en effet, tout se gâta très vite et cette révolution éclose en idylle se précipita en sombre et terrible drame. Oui, on pilla, on massacra, on tua ; mais on ne saurait nier que tout ce désastre vint d'un élan mal dirigé de bonté et d'un sursaut qui manqua son but vers un idéal de vie meilleure et de fraternité.

Et aujourd'hui encore, ceux qui ont perdu la foi chrétienne et qui construisent si péniblement et avec assez peu de succès pratique, des systèmes philosophiques, ceux-là demeurent malgré eux, si imprégnés des

vrais principes que le Christianisme a donnés pour jamais à la France qu'ils veulent tous fonder leur philosophie sur la bonté.

Ils appellent cette bonté de noms inférieurs, certes, et d'une compréhension insuffisante ; ils l'appellent solidarité, altruisme. La France chrétienne a mieux ; mais encore est-il que sous ce démarcage auquel ils ont tort de s'obstiner, les philosophes rationalistes de nos jours, les Taine, les Bourgeois, les Rabier essaient de formuler l'âme antique de la France qu'ils retrouvent malgré tout en eux-mêmes.

La France est bonne : même non chrétienne elle voudrait être bonne encore, elle sentirait encore le prix de la bonté ; c'est sur la bonté qu'elle essayerait de fonder ses destinées à venir. Jamais trait distinctif de race ne s'est aussi nettement perpétué sous l'empâtement des siècles. Des hommes ont tenté de recouvrir le visage de la patrie des masques plus ou moins bien adaptés du philosophisme, du solidarisme, de l'altruisme. Si fort que ces masques le fassent grimacer, la physionomie traditionnelle de la France transparaît sous les oripeaux d'emprunt ; la France garde malgré tout son visage de bonté, si reconnaissable que les peuples étrangers eux-mêmes ne s'y trompent pas. Au xxe siècle, après tant de révolutions et de bouleversements, la France est toujours et demeure la douce et bonne France, la terre entre toutes d'attirance et de séduction.

C'est que, non seulement, la France est bonne, mais c'est qu'elle sait la manière de l'être. La France donne et se donne, c'est beaucoup, ce n'est pas tout. Que d'êtres donnent aussi et même se donnent, mais qui n'en sont ni plus heureux, ni plus aimés, parce qu'il leur manque la manière, la grâce et l'à propos du geste.

La France a la manière, elle a toutes les délicatesses

et toutes les trouvailles de la bonté : elle sait donner et elle sait se donner.

Sa bonté est prompte : la France ne se fait pas prier ; elle ne se fait pas attendre, elle devine et elle prévient les besoins et elle y satisfait avant qu'on ait songé à réclamer son aide.

Qu'un malheur arrive en quelque point du monde, la France est la première à s'incliner sur les victimes. Son or et son cœur arrivent en même temps ; elle ne déclame point, mais elle a les mots qu'il faut, elle les trouve tout de suite, d'instinct : c'est déjà beaucoup ; c'est presque tout pour certaines douleurs ; mais la France ne s'arrête pas à la bonté verbale ou verbeuse ; elle sait unir l'aumône à la charité et c'est spontanément qu'elle le fait ; d'autres peuvent suivre, et s'ils sont plus riches, arriver à donner plus d'argent ; la France a donné l'exemple, ce qui est beaucoup, et elle a donné son cœur, ce qui est tout.

Et avec quelle amabilité, avec quel art charmant et quelle délicatesse !

Même ceux qui, en son nom, prétendent ne faire que de la philanthropie revêtent malgré eux cette philanthropie d'nn peu des grâces de la charité. La philanthropie, en dépit de son nom où il entre de l'amour, est tout de même, en fait, sinon de nature, d'une allure hautaine et froide. Elle s'exerce derrière des guichets sous forme d'impôts, d'assurances et de chèques : elle a le geste, mais l'âme lui manque, elle peut rendre des services, elle ne fait pas vraiment plaisir : on n'éprouve point à son égard les douceurs et les attendrissements si moralisateurs de la reconnaissance.

Mais, en France, malgré ses déclarations même, la philanthropie, du fait qu'elle est philanthropie française, se détend assez souvent de ses formalités hautai-

nes, qui la feraient tout à fait distante; elle n'arrive point tout à fait à ignorer ceux qu'elle secourt; elle ne refuse point qu'on la remercie, et ainsi, elle établit, par un heureux illogisme, un certain lien entre elle et ses bénéficiaires.

S'il s'agit de la simple aumône, de l'aumône qu'on dit si facilement déshonorante parce qu'elle est dédaigneuse, il faut voir comme la France sait en sauver les humiliations, il faut la voir donner, même un sou dans la rue par la main de ses petits enfants, saluant d'abord le pauvre qui tend la main, reconnaissant avant tout la dignité humaine et même comme la consanguinité divine dans l'être déprimé qui gît au bord du ruisseau.

C'est la France qui a imaginé les fêtes de charité; certes, on peut blâmer certaines initiatives, certaines indiscrétions, mais tout de même il y a un trait de caractère et un trait charmant, dans cette manière joyeuse de faire la charité et si foncièrement française que les pauvres eux-mêmes la comprennent et n'en veulent point à ceux qui dansent pour eux.

Et cette bonhomie des pauvres de France, cette manière large et aimable avec laquelle ils acceptent que d'autres s'amusent, est bien aussi un trait du caractère de la France dont les pauvres sont les enfants aussi bien que les riches.

Et rien d'ingénieux comme les mille manières dont la France recueille l'or de sa charité; la vente des petites fleurs dans la rue est une des manifestations les plus gracieuses de cette ingéniosité: personne ne se lasse de vendre des petites fleurs: personne non plus ne se lasse d'en acheter; il semblerait même que ce sont ceux qui ont le moins de sous en poche qui les ont le plus facilement aux doigts.

La petite fleur, naturelle ou de papier, c'est le ruban

bleu de l'aumône, c'est la coquetterie de la charité, c'est la manière de France.

Et aimable ainsi, la bonté de France est discrète; discrète dans l'art de deviner les misères les plus cachées, les plus scrupuleuses, les plus susceptibles; discrète dans l'art de les secourir avec tact, avec respect, avec amour.

Boileau, le rude satirique, que d'aucuns se représentent volontiers sans cœur, savait déjà refuser sa pension du roi pour faire au vieux Corneille la sienne; Boileau savait acheter la bibliothèque de l'avocat Patru pour la lui conserver. Boileau n'est pas un exemple isolé dans l'histoire de la charité de France.

On connait assez l'anecdote si jolie qu'elle en est devenue une légende, de Fénelon, prince-archevêque de Cambray, ramenant lui-même, de nuit, à de pauvres paysans de son diocèse, leur vache égarée et qu'il avait retrouvée, paissant au bord du chemin.

Les personnages les plus illustres ont eu de ces délicatesses de bonté; mais ces délicatesses ne sont pas le privilège des seuls personnages illustres. La France est délicate et touchante et discrète dans les moindres de ses fils; cela sait glisser, sans être vue, l'obole de la veuve, au trésor du temple; elle sait se faire oublier des autres en oubliant elle-même, toute la première, le bien qu'elle a fait.

Et semblable à la bonté de Dieu qui fait luire son soleil et tomber sa pluie sur les bons comme sur les méchants, on peut dire de la bonté de France qu'elle s'étend à toute la nature.

Quelle qu'ait été la cause de la misère qui demande secours, la France ne voit plus que cette misère seule; elle oublie les indignités et les tares sociales des malheureux. Elle accorde la loi des retraites aux ouvriers

qui ont été imprévoyants; elle accorde de plus en plus les bienfaits de la mutualité à ceux qui ailleurs en seraient exclus; elle ne fonde point un refus de secours sur l'illégitimité de la naissance ou sur l'indignité de la mère.

Elle inscrirait volontiers au frontispice de la législation sociale les vers de ses poètes les plus indulgents aux misères humaines et qui ne voulaient point qu'on recherchât les causes de ces misères.

Elle dit avec La Fontaine, parlant du surintendant Fouquet, arrêté pour malversations :

Et c'est être innocent que d'être malheureux!

Elle dit avec Lamartine :

Ils ont souffert; c'est le sceau du pardon.

Certains ont pu se scandaliser de l'introduction dans la législation française de textes particulièrement indulgents en ce qui concerne la moralité des individus auxquels ces textes sont favorables, qu'il s'agisse de secours aux filles-mères, qu'il s'agisse des droits des enfants naturels à l'héritage. On a vu dans cette indulgence une dépression du sens moral, et pour ainsi dire une prime au vice, une méconnaissance de la dignité de la vertu.

De telles atténuations aux rigueurs qui séparaient naguère encore les enfants nés de la faute de ceux qu'a conçus un mariage légitime et légal peuvent avoir une répercussion fâcheuse sur la moralité populaire, cela est certain et on serait tenté de s'en scandaliser; mais pour se scandaliser de ces textes de loi qui sont des gestes de bonté, il faudrait aussi se scandaliser de l'attitude de Saint Jean Chrysostome écrivant dès le IV[e] siècle à ses fidèles de Constantinople, la capitale de l'Empire romain

et de la corruption : « Un homme charitable est comme un port ouvert aux infortunés ; il doit les accueillir tous. Le port reçoit également tous les naufragés ; il les sauve de la tempête, bons et méchants, quels que soient leurs fautes et leurs périls. Vous devez faire de même pour ces naufragés de la fortune qui sur terre sont battus par le malheur ; sans les juger avec rigueur, ni rechercher leur vie, occupez-vous de les sauver de la misère. Pour que le pauvre soit digne de l'aumône, il suffit de sa pauvreté. Lorsqu'un homme s'offre à nous avec la recommandation du malheur, ne demandons rien de plus. En l'assistant, c'est sa nature d'homme et non les mérites de ses actions ou de sa foi que nous honorons. C'est sa misère et non sa vertu qui nous touche. »

Et en ce disant, l'archevêque à la Bouche d'Or est l'interprète de Dieu même qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, qui défend d'éteindre la mèche qui fume encore ; qui, par la voix du Christ et au scandale des Pharisiens, a pardonné à la Magdaléenne, à la Samaritaine, à la femme adultère, à toutes les pauvres créatures tombées, pour réserver sa sévérité aux seuls hypocrites.

Or nulle part, sans doute, cette aumône de la bonté n'a été comprise et pratiquée comme par la France.

Et cette bonté, au cours des âges, s'est révélée par les initiatives les plus diverses, comme les besoins auxquels cette bonté tendait à répondre.

La France, en effet, sait faire l'aumône au corps, comme à l'âme. Elle est la semeuse d'or et d'intelligence, elle pratique la charité sociale, intellectuelle et religieuse.

Dès 660, sous Clovis III, Saint Landry évêque de Paris, fonde à l'extrémité de l'île de la Cité un hopital pour les pauvres et il le dénomme d'un vocable tout de

délicatesse française et de suprême charité : l'*Hôtel-Dieu.*

Saint Louis fonde les Quinze-Vingts en 1254. Trois cents gentilshommes partis généreusement pour la conquête de la Terre-Sainte ont eu les yeux abominablement crevés par les Sarrazins. Le bon roi les a ramenés avec lui. Il a bâti pour eux un hospice spécial appelé, de leur nombre, les Quinze-Vingts et destiné à survivre à ses premiers hôtes. Et de fait, bâti d'abord auprès du Louvre, il a pu être transféré par Louis XVI, en 1780, dans l'ancien hôtel des mousquetaires, rue de Charenton. Il subsiste encore, et il subsiste après avoir subi, au point de vue administratif, les mêmes péripéties qu'au point de vue de son emplacement. Tout à fait religieux d'abord, laïcisé ensuite, il perpétue quand même le souvenir du pieux roi et il atteste encore la trouvaille d'un cœur français !

Saint Vincent de Paul naît fils de paysans landais ; il reste toute sa vie simple prêtre; il prêche, il convertit, mais surtout il secourt. Il fonde des conférences de charité; en 1625 il organise les prêtres de la mission pour convertir l'univers à la doctrine d'amour qui est l'Evangile.

En 1634 il organise l'institution des Sœurs de la Charité ; en 1648, il fonde l'établissement des Enfants Trouvés ; en 1653 il ouvre aux veillards l'hospice du Nom de Jésus, et pour les pauvres celui de la Salpêtrière. On l'appelle l'Intendant de la Providence, et après sa mort, il ressuscite pour ainsi dire en de multiples disciples, des Français encore, comme l'admirable Frédéric Ozanam.

Ozanam étudiant à Paris, professeur à Lyon, puis à la Sorbonne, penseur puissant, écrivain documenté, mais avant tout, cœur embrasé de charité, crée à Paris,

en 1833, une société qui a pour but, non pas seulement de soulager les pauvres, mais de les visiter, de les connaître et de les aimer. C'est bien là encore une inspiration française. Et cette charité si chrétienne est éminemment tolérante et large : un jour, un pasteur protestant a envoyé de l'argent à la Conférence fondée par Ozanam en le priant de le distribuer aux pauvres qu'elle visite et qui pourraient être protestants. A la conférence, on a un scrupule : Peut-on aider ainsi un hérétique à faire la charité ? Ozanam s'indigne et, français, il s'écrie. « Rendons à ce protestant son offrande et disons-lui : Nous ne sommes pas dignes de faire la charité ! »

En 1853, à quarante ans, vingt ans après avoir fondé son premier groupe de visiteurs et d'amis des pauvres, Ozanam, épuisé de travaux intellectuels et d'apostolat religieux, meurt en laissant après lui sept cents conférences, nées du souvenir de Saint Vincent de Paul et de sa propre inspiration.

Au XVIIIe siècle, dans ce siècle de la sèche philosophie et qui ne s'attendrit vers la fin que pour sombrer malheureusement dans le sang, l'abbé de l'Epée fonde l'institution et organise l'éducation des Sourds-Muets et son inspiration charitable est encore bien française : elle jaillit du cœur autant que de la raison. Deux malheureuses jeunes filles sourdes et muettes vivent près de lui dans l'impossibilité de subvenir à leurs besoins et à ceux de leur mère. L'abbé, comme il le dit, veut tenter de leur « faire entrer par les yeux, ce qu'il ne peut leur faire entrer par les oreilles. » Sans secours étrangers que d'ailleurs il ne sollicite pas, il fonde en 1755 l'Etablissement des Sourds-Muets, que l'abbé Sicard doit continuer après lui et les Septembriseurs eux-mêmes, ivres de carnage et de sang, s'arrêtent émus devant le successeur de l'abbé de l'Epée.

La France, sensible à toutes les misères, a toujours eu, comme il convient, une pensée spéciale pour ses défenseurs, pour ses soldats, pour ses invalides.

Dès le XIIIe siècle, Philippe-Auguste avait conçu le projet de réunir en un asile particulier les mutilés de la guerre. Henri III lui-même, si frivole et si méprisable qu'il fût, avait, en 1575, ouvert, rue de Lourcine, à Paris une maison d'hospitalité pour les officiers et soldats infirmes. Henri IV persista dans le même dessein. Mais Louis XIV voulut faire royalement les choses et il y réussit. En 1670, il commença l'Hôtel des Invalides, dont le dôme doré rayonne encore des reflets du Roi-Soleil. Il y voulut hospitaliser quatre mille soldats blessés. L'Hôtel parfois en abrita jusqu'à dix-mille. Par une délicatesse toute française le roi ne voulut point imposer la charité de la France aux soldats français ; l'invalide peut se faire hospitaliser, mais il est toujours libre de laisser l'hôtel et de reprendre sa pension.

Les nations étrangères ont aussi leurs « Invalides », il est vrai ; mais elles ont pris leur inspiration en France ; c'est en 1682 seulement que Charles II, rétabli sur le trône d'Angleterre, fonda le Chelsea-Collège pour quatre cents Invalides et que plus tard en 1701, les bâtiments de Greenwich furent affectés aux invalides de la marine. C'est seulement en 1745, que Frédéric II fonda les siens et ce n'est que depuis 1830 que la Russie a songé à ouvrir un établissement du même genre entre Gatchina et Tsarskoë-Selo.

Et à mesure que la France prit plus pleinement conscience d'elle-même, à mesure que l'aide aux citoyens ne fut plus seulement et uniquement affaire d'Etat, et que la souveraineté passa peu à peu des princes à la nation, la bonté de France se concréta encore et se mutualisa.

Ce n'est pas toutefois que le secours mutuel ait été inconnu dans l'ancienne France. Abbayes et Corporations pratiquaient la charité avec intelligence ; mais peu à peu l'assistance se transforma en prévoyance, pour la dignité plus grande et l'éducation plus parfaite des bénéficiaires eux-mêmes.

Raconter l'histoire de la mutualité de France depuis 1850, ce serait raconter toute l'expansion du cœur même de la Patrie, rayonnant avec plus de largesse sur ses enfants.

Le Français est saisi par la mutualité dès avant sa naissance, pourrait-on dire : les secours sont donnés aux jeunes femmes qui attendent des enfants, l'aide est prodiguée au berceau du nouveau-né : c'est la mutualité infantile. L'enfant grandit, il va l'école; là il verse deux sous par semaine et ainsi, il se prépare, dès son aurore, un automne paisible et respecté.

De l'école, il passe à l'atelier : un « pont » lui est ménagé et son livret le suit; ce livret s'adapte à une mutualité nouvelle : la mutualité d'adultes, avec soins médicaux, indemnité journalière, caisse de chômage. Le jeune homme s'habitue ainsi à la prévoyance, il développe sa personnalité. De plus en plus, il se libère des contingences. Mais à vingt ans, il est pris par l'armée : pendant de longs mois, il ne s'appartiendra plus, il sera une chose aux mains de ses chefs, il lui suffira d'obéir, et sa conscience, pour ainsi dire, n'aura presque plus à fonctionner ! Une telle abnégation est utile à l'ensemble : elle n'est pas sans danger pour l'individu. Il se peut que nourri, logé, vêtu aux frais de la patrie, le jeune homme perde l'habitude et le goût de l'économie. Que devient pendant ce temps son livret de mutualiste ? Certes, il n'est pas périmé, le versement des cotisations est seulement suspendu, un soldat ne paie

pas, c'est assez juste. Mais cela encore n'est pas sans danger. Le jeune homme qui, soldat, n'a pas payé, reprendra-t-il l'habitude de payer quand il sera redevenu civil ? C'est une habitude qui se reprend moins facilement qu'elle ne s'est perdue. Pour obvier à cet inconvénient, des officiers avisés ont créé des mutualités régimentaires ; ils ont essayé d'harmoniser l'initiative et la discipline. En beaucoup d'endroits ils y sont parvenus et ainsi, un nouveau pont, plus difficile que le premier, a été jeté pour le jeune homme entre deux phases de son existence.

Libéré du service militaire le jeune français se marie. Autrefois cet acte éminemment social le sollicitait à sortir de sa société mutualiste où sa femme n'était point admise. La mutualité s'est faite familiale, elle peut donc grouper dans une même société le père, la mère et les enfants.

Mais chaque métier a ses risques particuliers qui motivent des cotisations plus ou moins élevées et l'établissement de barêmes spéciaux... La mutualité devient professionnelle. Chaque société, d'ailleurs, si elle reste isolée, ressemble à un individu un peu plus puissant qu'un individu humain, mais bien faible tout de même. Les sociétés ont senti le besoin de s'associer elles-mêmes entre elles, par départements, par provinces. Elles se sont fédérées en Unions nationales ; elles ont pu ainsi organiser plus largement les secours de la fin de la vie, l'assurance au décès, par exemple. Le mutualiste, en effet, pour lequel ses auteurs ont pensé et prévu dès avant sa naissance, doit à son tour penser et prévoir pour sa postérité, au delà du tombeau.

Aussi bien, disparu de la terre, retrouvera-t-il au-dessus de ce monde, dans les prières des siens et dans l'intercession des élus, comme une mutualité encore

plus universelle, d'institution divine celle-là, et dont le fonds commun est inépuisable comme les mérites du Christ, la Communion des Saints.

Ainsi la France bonne par l'aumône est bonne encore par la prévoyance. Sa bonté est intarissable ; elle en a de reste pour les étrangers eux-mêmes.

On le dit :

Tout homme a deux pays : le sien et puis la France.

On le dit ; mais on l'a vu aussi. Au cours de la guerre, mondiale, toutes les nations se sont tournées d'instinct vers la France pour en recevoir le secours : le secours moral d'abord, tant on la savait riche d'idéal et prodigue de cœur.

Puis, sous la poussée des Barbares, c'est vers elle qu'ont reflué tous les peuples angoissés : non seulement ses propres fils des départements envahis sont accourus vers elle ; mais, sans hésitation, les peuples étrangers ont suivi. Certes, la Belgique avait eu la noblesse du geste en défendant sa neutralité violée : mais qui dira tout ce que la Belgique a reçu, à son tour, de la France, depuis son indépendance en 1830 ? des secours pour ses enfants, une capitale et des palais pour son gouvernement. Si la Belgique demeure encore et parle au monde comme nation, c'est parce qu'elle est en France. Les Serbes n'ont pas songé à fuir vers la Russie toute proche ; ils ont traversé les mers pour venir se réfugier en France.

Et avec les peuples, ç'a été les rois. Le vieux monarque du Monténégro a sa fille sur le trône d'Italie, il n'avait qu'à franchir l'Adriatique pour retrouver une famille ; il a mieux aimé, malgré son âge, braver les risques d'une longue navigation : Il est venu s'asseoir au foyer de la France.

Les Irlandais catholiques se battent sous le drapeau anglais, mais ils n'hésitent pas de dire avec fierté qu'ils se battent pour la France. Les Australiens qui ne sont point catholiques, viennent eux aussi pour la France, comme c'est pour la France que sont venus les Canadiens.

On sait cela : mais pourquoi cela? Sinon parce que la France est aimée de ces peuples, comme étant la nation bonne, la nation qu'on aime pour elle-même sans lui rien demander en retour.

Et c'est ainsi que du Nord comme du Midi, affluent en France les peuples et les rois, et c'est ainsi qu'ayant l'ennemi accroché à ses flancs, ayant à pourvoir à l'entretien de ses fils dépouillés de tout, la France trouve encore le moyen, et avec profusion, de suffire à la subsistance et, qui plus est, à la consolation des réfugiés de tous les pays.

On l'a même accusée d'avoir le geste trop large, de donner plus aux étrangers qu'à ses propres fils, de manquer d'esprit pratique et de risquer la famine pour ne point paraître lésiner. Lui fasse qui voudra ce reproche. L'Allemagne certes, ne le mériterait pas. Il est donc à l'honneur de la France. Si elle pèche un peu, c'est par excès de bonté. Elle a la main trop large et le cœur sur la main. Elle n'interroge point avant de donner. Certains peuvent en abuser, la honte en est pour eux.

Celui-là aime peu, qui aime à la mesure.

Le mot est d'Etienne de la Boétie, l'ami de Montaigne et tous les deux se connaissent en sentiment.

La France est bonne, elle tient un peu cela du pieux roi Robert.

Tu connais le roi Robert, le capétien légendaire, qui chantait matines au lutrin, couronne en tête et sceptre en main. Le roi Robert laissait les pauvres l'entourer à sa table et il faisait semblant de ne rien voir quand un de ses hôtes quelque peu indésirables coupait les franges de son manteau royal pour garder de l'hospitalité du prince « un petit souvenir » à la manière anglaise.

Le roi Robert disait aussi : « J'aime mieux laisser impunis cent méchants que de punir un innocent ? »

C'est peut-être imprudent chez un roi : mais un tel roi tout de même honore quelque peu « l'homme », et la France, même la France démocratique, tient un peu du roi Robert.

Ah ! la bonne France ! comment ne pas l'aimer ? c'est bien la Patrie idéale.

V

LA FRANCE NOBLE

OMMAIRE. — *Nobilissima Francorum gens.* — Noblesse d'origine, noblesse d'éducation. — Evolution de la politique, persistance de l'honneur. — La Chevalerie, les Rois, le Peuple. — Le travail « à la conscience » l'attirance de la France. Le monde et l'Eglise. — Noblesse oblige.

Nobilissima Francorum gens ! la très noble nation française ! le mot est de Léon XIII. La chose a été de toujours. Dès l'origine de son histoire, la France s'est montrée de noble race, de pensée noble, de geste noble.

La France a le sentiment de cette noblesse ; elle la porte d'ailleurs avec autant d'aisance que de dignité. Ce n'est point chez elle cette suffisance de parvenu qui croit que noblesse oblige à se gonfler jusqu'à se boursoufler et à se guinder pour paraître haut. Mais tout de même la France dirait volontiers comme son grand poète Corneille.

Je sais ce que je vaux et crois ce qu'on en dit

Cependant elle n'a pas la gloriole de sa noblesse : on pourrait dire qu'elle en sourit même quelquefois comme

pour s'en excuser et n'en point écraser les autres; mais elle se sent noble. Quand la France parle, elle s'écoute elle-même et, par suite, elle sait se faire écouter et si elle veut bien se détendre devant elle-même, elle ne reçoit de leçons de personne.

La France tire cette noblesse de son origine et de son éducation.

Elle est née d'une tribu qui a toujours su se différencier des autres tribus germaniques. Les Francs chevelus formaient comme une aristocratie dans la Barbarie elle-même. La race était rude, mais elle était saine ; il y avait en elle l'étoffe d'une grande nation. Son histoire en est la preuve. La noblesse finit toujours par s'imposer.

Francs Saliens et Francs Ripuaires étaient faibles en nombre ; ce n'est pas la seule force brutale qui les a rendus maîtes de la Gaule.

Ils ont été baptisés à Reims. On peut remarquer que ce baptême n'en a pas fait des anges, et que Clovis n'a point acquis du coup toutes les vertus. Mais pourtant Clovis et ses compagnons, du fait de leur entrée dans l'Eglise et dans les dignités romaines, ont pris d'eux-mêmes et de leur dignité de prince et de peuple une idée bien supérieure à celle que gardaient les autres Barbares. Ils se sont cru civilisés. C'est peut-être l'être déjà un peu. Je sais bien qu'il ne faut rien exagérer et que les vieux chrouiqueurs et même les historiens, au dire de Fénelon, nous ont quelque peu « frisé » l'histoire de ces temps primitifs. Ils nous ont fait trop élégants, trop éloquents, trop nobles sans doute, Clovis et les leudes mérovingiens. Il ne faut point cependant, par réaction contraire, exagérer aujourd'hui leurs défauts.

Dès cette époque, la France eut le sentiment de sa noblesse. On reproche à Clovis d'avoir abattu de sa fran-

cisque la tête du soldat qui avait refusé de lui céder un vase volé dans la cathédrale de Soissons. On oublie que si Clovis avait réclamé le vase au soldat, c'était par scrupule religieux, par un sentiment de noblesse et pour le restituer à l'évêque Remi.

Haute idée de soi, souci de la foi jurée, protection des faibles, courtoisie : vertus nobles que ces vertus. La France les a eues au plus haut degré. Le sentiment de l'honneur a même pu s'exagérer chez elle jusqu'au point d'honneur. Elle a considéré comme des déchéances inacceptables, comme des affronts irrémissibles, des conditions ou des actes qu'une délicatesse moins grande n'aurait point vus ou aurait laissé tomber. Les points d'honneur ce sont les broderies capricieuses sur la trame serrée et monotone de l'honneur vrai.

Nulle nation plus que la France n'a été ingénieuse à se créer des obligations d'honneur à compliquer, à raffiner sur les questions d'honneur ; elle a même quelquefois dépassé le but et placé l'honneur où il n'est point. Elle a cru à la valeur rédemptrice et libératrice du duel ; elle a même tendance à y croire encore. Il est pour elle des affronts que les Tribunaux ne lui paraissent point capables d'effacer.

Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel ouvrage!

La France a pu évoluer largement au point de vue politique ; elle a été guidée par un sentiment d'honneur.

La noblesse de France a été la fine fleur de l'humanité de son temps. C'est en France qu'est née la Chevalerie avec ses exploits et sa littérature.

L'institution a été encouragée et bénie par l'Eglise, mais le chevalier qui devait parcourir le monde, Hercule chrétien, punisseur des brigands et pourchasseur des

monstres, le chevalier sans peur et sans reproche, est de race française : il est né de France.

En pleine Europe féodale, alors que tous les côteaux se hérissent de tourelles et se couronnent d'un lourd donjon, entre ces murailles hautaines, une fleur éclot, exquise, du rude seigneur : c'est le Chevalier.

Le chevalier est un personnage guerrier et religieux, courageux et mystique qui fait trembler les hommes et sourire les femmes, qui tient d'une main l'épée et de l'autre la croix .

Le chevalier est un être consacré ; une sorte de missionnaire laïque. Il a eu sa veillée d'armes : il a prié comme un moine, il a reçu une épée ; mais il l'a reçue des mains d'un évêque et cette épée qui ne doit jamais se tremper que de sang infidèle ou félon, a été baptisée, pour ainsi dire, d'une rosée d'eau bénite. Le chevalier a fait serment d'être bon et pitoyable aux faibles, aux enfants, aux dames, à « Sainte Eglise ». Il incarne l'honneur de sa maison, mais il est aussi de France ; il n'aura jamais qu'une parole ; s'il y manque, il sera félon et dégradé ; il ne devra jamais reculer dans la bataille. L'Eglise le considère comme un être si noble qu'elle va jusqu'à lui confier le Saint Sacrement. Le chevalier, dans les expéditions lointaines, peut obtenir de porter sur sa poitrine des hosties consacrées afin de se communier lui-même au Christ en cas de péril de mort.

Les chansons de Geste sont l'épopée de l'honneur de France aux temps féodaux.

Parmi ces chansons il en est une particulièrement touchante, c'est « la Geste des Aliscamps ».

Guillaume Fiérebrace ou « Bras fort », un ancien duc de Septimanie, dont la légende se confond avec celle de Saint Guillaume, mène de rudes combats contre les Sarrazins. Une première fois vaincu, il prend sa revanche

au même endroit, ainsi qu'il convient à toute bonne revanche, dans la plaine d'Aliscamps, entre Arles et Orange. C'est un rude guerrier, mais il a un neveu, Vivien, qui est déjà une fleur de chevalerie pour le courage, pour la délicatesse, pour la noblesse d'âme.

Vivien a fait serment de ne jamais reculer d'un pas dans la mêlée contre les Sarrazins ; mais il craint de n'avoir pas tenu tout à fait son serment, et d'avoir, sous la poussée de l'ennemi, glissé d'un pas en arrière. Cette pensée, au moment même qu'il va mourir, lui donne un scrupule à recevoir la communion que le vieux chevalier, son oncle, veut lui donner.

Il faut lire cette scène délicieuse de noblesse et de piété, d'une simplicité grandiose, dans ces « laisses » naïves des vieilles chansons de geste, au rythme encore incertain, aux assonnances répétées.

Le soleil couchant éclaire le champ de bataille ; l'adolescent Vivien est étendu blessé à mort, dolent et souriant ; sur lui se penche le comte Guillaume avec la douceur d'une mère et la dignité d'un prêtre et il le fait communier.

Le Comte Guillaume de douleur chancelle,
Il baise la tête de Vivien tout sanglant,
Sa tendre bouche qui est douce comme cannelle,
Met ses deux mains sur sa poitrine,
Sent la vie qui lui soulève légèrement le cœur
Et reconnaît que du fond du cœur il soupire.
Guillaume pleure : il a le cœur attristé :
Par les flancs il tient l'enfant accolé,
Très tendrement l'a plaint et regretté :
Vivien Sire, inutile fut votre beauté,
Inutile votre vasselage qui sitôt a pris fin.
— « *Tu juras un vœu au Seigneur divin*
Que jamais tu ne fuirais en bataille
Devant un Sarrazin, même de la longueur d'une lance.
Beau cher neveu, peu de temps vous m'avez duré.

Désormais les Sarrazins seront tranquilles,
Sans plus jamais de garde à avoir de moi.
Et ne seront plus pris de frayeur
Quand de moi et de vous ils seront délivrés ! ».
Le comte chancelle, tant son deuil l'accable.
Quand il se redresse, il a son enfant regardé
Qui un petit peu avait relevé la tête,
Bien avait son oncle entendu et écouté
Et par pitié pour lui a soupiré.
— « Dieu! dit Guillaume, mes vœux sont exaucés ! »
Il a embrassé l'enfant et lui a demandé :
« Beau neveu, vis-tu? au nom de la Sainte Charité?
— Oui, vraiment, mon oncle; mais je n'ai guère de santé
— Neveu, reprend Guillaume, dis-moi la vérité :
As-tu déjà du pain divin usé
Au dimanche, lorsque le prêtre l'a consacré?
Vivien dit: « Je n'en ai pas encor gouté ;
Mais je sais que Dieu m'a visité
Puisque vers moi vous êtes venu.
A son aumônière a mis la main,
Il en tire l'hostie bénie
Qui fut consacrée sur l'autel de Saint-Germain.
Alors dit Guillaume :
— « Or te fais bien certain,
De tes péchés confesse-toi véridiquement à moi;
Je suis ton oncle; tu n'as à cette heure nul parent plus prochain
Hors Dieu, le seul vrai souverain.
A la place de Dieu, je serai ton chapelain ».
Dit Vivien: Sire, de ce pain des Anges, j'ai grand faim.
J'ai hâte que vous teniez ma tête sur votre sein
Et qu'en l'honneur de Dieu vous me donniez ce pain.
Et puis pour moi, il n'y a plus qu'à mourir sur l'heure
Hâtez-vous, mon oncle, car j'ai le cœur bien faible
Dit Vivien: J'ai malheureusement outre passé
Ce qu'au jour où pour la première fois j'ai porté les armes.
A Dieu j'ai juré, comme l'ont entendu mes pairs,
Que je ne fuirais devant Turcs ou autres paiens
Et que dans nulle bataille on ne me verrait tourner,
Fut-ce d'une lance : car à tant, j'ai voulu le fixer.
Mais une troupe aujourd'hui m'a fait reculer
Je ne sais de combien, car je ne le peux estimer :

Je crains qu'ils ne m'aient fait trahir mon vœu.
— « Neveu, dit Guillaume, cessez d'avoir cette crainte ».
A ces mots, il lui donne le pain céleste
Et en l'honneur de Dieu lui fait consommer la Sainte nourriture.
Puis Vivien se frappe la poitrine et cesse de parler :
Ses yeux se troublent et il change de couleur.
Vers le noble comte il s'est pris à regarder
Qu'il lui voulût la tête incliner.
L'âme s'en va ; elle ne peut plus en lui demeurer.
Dieu au Paradis qu'il lui donne pour palais
Le fait avec les Anges entrer et habiter...

Le style du poème est encore gauche ; mais la pensée est singulièrement franche, nette et noble. L'enfant Vivien est un type admirable de soldat français, brave comme un géant et pieux comme un ange, esclave, jusqu'au scrupule, de la foi jurée et de l'honneur, il craint d'avoir dépassé, en reculant, cette longueur de lance, qui, pour lui, est la plus grande retraite qu'on puisse opérer devant l'ennemi, et cette pensée trouble un instant la sérénité de sa mort. Or Vivien n'est pas le héros imaginaire d'un poème. En réalité, Vivien n'est pas mort ou plutôt il meurt chaque jour avec les soldats de France qui tombent, comme il revit sans cesse aussi avec les soldats de France qui combattent.

Et les rois de France n'ont pas moins ce sentiment de la noblesse.

Clotilde, si pieuse qu'elle soit, ne veut point que ses petits-fils soient tondus, même pour être consacrés à Dieu. Ils sont de race royale, ils doivent garder ce privilège ou mourir.

Saint Louis, si humble, si dur à lui-même, si modeste dans sa mise, apparaît aux Sarrazins qui l'emmènent prisonnier après l'affaire de la Mansourah, comme le plus fier chrétien qu'ils aient jamais vu ; ceux-ci n'osent attenter à sa vie, quand ils le pourraient, ils sont même

sur le point de le proclamer Emir. Le royal captif, par la seule dignité et la noblesse de son attitude, assure pour des siècles à la France, en Orient, un prestige incomparable que ne peut entamer aucune entreprise extérieure, que ne peut même atténuer la défaillance de gouvernements moins bien avisés.

Saint Louis a le sens de la noblesse et de l'honneur. Vainqueur à diverses reprises de Henri III, roi d'Angleterre, il lui restitue volontairement une partie des conquêtes faites sur lui, se limitant soi-même, afin d'être en paix avec l'honneur et avec sa conscience plus encore qu'avec son adversaire vaincu.

Jean le Bon, défait à Poitiers et emmené captif en Angleterre, revient momentanément en France pour rassembler l'or de sa rançon. Il n'y peut parvenir, car la France est épuisée. Le monarque a donné sa parole, il retourne à la Tour de Londres, pour y achever sa vie.

François Ier, brave aussi jusqu'à la témérité, est vaincu à Pavie, mais il est vaincu en de telles conditions qu'il peut, au soir de sa défaite, écrire à Louise de Savoie, sa mère : « Madame, tout est perdu, fors l'honneur ».

Louis XV, personnage méprisable à tant d'égards, mais qui est de France, sent bien ce qu'il doit à l'honneur de la France. Vainqueur à Fontenoy, par la grâce du maréchal de Saxe, il pourrait poser des conditions terribles à ses ennemis disloqués ; mais ce n'est pas seulement par inertie qu'il ne profite pas d'une victoire dont les deuils l'ont d'ailleurs épouvanté. Il est roi de France, et il veut faire la paix, non en marchand, mais en roi. Certains ont dit que ce fut bien sot : il serait plus noble et plus exact de dire que ce fut... français.

Après 1814 et 1815, la France a ses frontières ouvertes ; la saignée a été horrible ; les nations de l'Europe, coalisées, ont par deux fois violé et saccagé le sol

de la patrie; elles lui ont imposé une énorme contribution de guerre et ce qui est pire encore, l'occupation de ses forteresses de l'Est, la présence humiliante de leurs soudards. Le duc de Richelieu, ministre de Louis XVIII, au congrès d'Aix-la-Chapelle, en 1818, essaye d'obtenir la libération du territoire. Les princes hésitent à lâcher leur gage; ils craignent, sinon le retour de l'Aigle, désormais enfermé à Sainte-Hélène, tout au moins un réveil de la France elle-même. Ils demandent qui répondra de l'attitude de la France, et avec une noblesse imposante, le duc de Richelieu riposte : Moi, au nom du Roi.

L'Europe s'incline; elle croit à la parole de la France. Et avant même que la conscience démocratique s'élabore en France au point de vue politique, cette noblesse de sentiments, ce souci de l'honneur n'est point seulement l'apanage des Princes et de l'Aristocratie. Cette noblesse apparaît plus visible aux sommets de la Patrie, mais elle se réalise obscurément chaque jour dans la masse populaire. Rien de plus noble que la masse des petites gens de France, paysans, artisans, hommes de métier.

En France, longtemps, le peuple n'a pas su écrire, il n'a point donné sa signature, il ne s'est point engagé par écrit sur des papiers que d'aucuns appellent des « chiffons », mais de tout temps il a su donner et garder sa parole.

De tout temps, il a dit avec loyauté qu' « une parole vaut un écrit ». Longtemps, il n'a mesuré ni compté les heures de son travail ; il n'a point ouvré à forfait ni « aux pièces »; il s'estimait et on l'estimait trop pour recourir à de mesquines précisions. Le peuple de France travaillait « à la conscience », c'est lui qui a inventé le mot en pratiquant la chose.

Travailler à la conscience : on ne regarde point le temps : on ne regarde pas même le résultat : on y met ce qu'on peut ; on fait loyalement son devoir. Le reste est affaire à Dieu. Jehanne d'Arc le disait elle-même dans son œuvre consciencieuse de la libération de la Patrie : Les hommes batailleront : Dieu donnera la victoire et Pierre Corneille résumait bien aussi le sentiment national quand il faisait dire à ses héros, Romains de nom, mais Français de noblesse :

Faites votre devoir et laisez faire aux dieux !

Tout cela n'est que la traduction par les poètes du mot populaire, né de l'âme de France : travailler à la conscience !

Et n'est-ce pas ainsi qu'il est fait encore crédit au peuple de France ; n'est-ce pas ainsi qu'on agit avec vous, dans la maison des Philippins, que tu aimes, mon cher et valeureux artilleur ?

Tu sais qu'il n'y existe ni règlements étroits ni pratiques mesquines, que l'esprit de système et d'embrigadement y est inconnu. Tu sais qu'à vous aussi on demande seulement de travailler à la conscience dans l'œuvre d'apostolat religieux et d'émancipation populaire que nous y poursuivons d'accord et simultanément. Tu sais que c'est toujours à votre conscience que l'on fait appel pour vous laisser jouir de la plus grande liberté possible ; tu sais qu'on se fie à vous, à votre noblesse d'âme et de sentiment, parce qu'on vous sait français et dans les traditions de la race.

Aussi bien dans les affaires publiques, le peuple de France, aux yeux de l'univers, travaille toujours et agit à la conscience. Il ne s'agit point seulement pour lui, de nos jours, de relations d'homme à homme : le peuple de

France, par une lente élaboration est devenu plus conscient de sa personnalité. Le pouvoir a passé du souverain unique à la nation elle-même. La France royale et féodale est devenue démocratique; mais en changeant sa constitution politique, elle a conservé les traditions nationales; elle devait le faire sous peine de se suicider elle-même. Une France qui ne serait plus la noble nation qu'elle a été ne serait plus la France.

Mais grâce à Dieu, la France démocratique actuelle n'a point, sous ce rapport, dégénéré de la France monarchique d'autrefois: elle en garde l'attitude loyale, elle en perpétue la manière. Elle est toujours la nation de la parole donnée, et si, par erreur, ceux qui la représentent, oublieux de leur devoir, n'ont point pour tous les traités le respect qui convient, la France, le papier déchiré, garde quand même sa foi; un gouvernement peut rompre les Concordats écrits, la France continue comme par le passé sa fidélité au Pape; elle ne se sent point déliée dans son âme; il semblerait même qu'elle veuille renchérir sur ses obligations dans la mesuré où l'on ne peut plus la poursuivre. Jamais la France n'a été attachée au Pape comme du jour où rien de tangible ne la lie plus au Pape. La France reste la noble nation dont on peut peut-être briser les écrits, mais dont nul ne saurait rompre la parole. Et la vraie noblesse est là: la noblesse qui s'oblige elle-même.

Et il faut bien que tu te souviennes de cela, il faut bien que nous sachions répondre à certains reproches et même à certaines hypocrites sympathies de l'étranger.

La France pouvait passer autrefois pour être la chose de quelques-uns: le roi l'entraînait avec lui dans l'Histoire et elle ne vivait pour ainsi dire que par lui. Il n'en est pas de même aujourd'hui. La France n'est point attachée, liée corps et âme, avec ceux à qui elle put confier

momentanément le soin de sa destinée et qu'elle se réserve toujours le droit de changer.

Ceux qui méconnaissent son caractère et ses traditions ne la représentent pas vraiment ni longtemps. La France pouvait être encore en tel roi : elle n'est pas en tel ministre, en telle Chambre qui peut se tromper. La France est en elle-même, en sa propre personnalité, en sa conscience qui s'est révélée tant de fois et qui se manifeste pour sa gloire, en dépit de certains gestes ou de certaines abstentions officielles, parce que la France en définitive s'appartient. C'est là le dernier aspect de sa noblesse et ce n'est pas un des moindres.

Et ni le monde ni l'Eglise ne s'y trompent. Tous savent reconnaître l'âme profonde de la France sous certaines apparences qui sembleraient contredire à son attitude traditionnelle.

Les monarchies les plus authentiques tendent la main à cette République qu'elles devraient naturellement mépriser. On l'a dit en plaisantant : « Il n'y a jamais eu autant de rois à Paris comme depuis qu'il n'y a plus de roi en France. » Et comment se fait-il que des Princes qui devraient se défier de la République viennent si volontiers au cœur de la République.

Est-ce par curiosité seulement ? Certes Paris est intéressant ; mais à bien des égards, les rois pourraient trouver chez eux ce qu'ils trouvent à Paris, et si, pour le reste, cette curiosité était justifiée, ce serait un hommage à Paris et à la France.

Est-ce seulement par intérêt ? On l'a dit aussi, on a répété que les Souverains de l'Europe viennent chez nous pour gruger notre or : ils feraient à notre égard ce que font certains fils de famille décavés vis-à-vis de petits banquiers qu'ils méprisent : ils s'en servent, mais ils ne veulent pas et ils ne croient pas se commettre avec eux,

s'estimant de race différente. Ainsi les rois feraient risette à la République Française comme à une bonne fille naïve et un peu vaniteuse et au prix d'une galanterie ils en tireraient de l'argent. Le geste, à coup sûr, serait peu honorable pour ceux qui le feraient et la noblesse ne serait pas de leur côté. Mais à supposer que les rois ne perdent point à venir en France, ce n'est pas pour le seul intérêt qu'ils y viennent. Pour leur honneur même et tout au moins pour notre gloire et pour la verité, un autre attrait les y séduit.

Les rois font confiance à la France démocratique parce qu'ils la savent noble et loyale, et Dieu sait s'ils peuvent en dire autant de leurs propres congénères.

L'univers peut bien ne pas comprendre toujours ce qui se passe en France au point de vue politique et social, il peut même s'en effrayer : La France est femme, elle est quelquefois nerveuse, elle n'est pas sans quelques spontanéités déconcertantes. Disons-le, avouons-le; mais ces faiblesses mêmes sont un argument de plus en faveur de sa noblesse foncière et de la solide opinion que l'on a d'elle par le monde entier.

Pourquoi le monde qui peut se sentir dérouté par certaines allures de la France fait-il quand même confiance à la France, sinon parce qu'il croit à la persistance de sa noblesse héréditaire, sinon parce qu'il sait — et d'expérience quotidienne — que la France en effet a gardé cette noblesse. Il compare les respectabilités officielles et les allures désinvoltes, et il sait bien où est, au fond, la loyauté vraie. Il pourra profiter des erreurs d'attitude de la France, mais il se fiera d'autant mieux à elle qu'il la sait capable de se faire tort à elle-même, mais incapable de nuire sciemment aux autres.

Et ce sentiment est encore un hommage à la noblesse de la France.

Et l'Eglise, à cet égard, juge comme le monde. Evidemment le Gouvernement français a été de la dernière incorrection vis-à-vis de la Papauté. Evidemment il aura tort tant qu'il persistera dans cette attitude en dépit des intérêts et du sentiment de la France, et qu'il n'aura pas fait lui aussi les réparations nécessaires. Evidemment, nous pouvons et nous devons sentir et, au fond, nous sentons une tristesse humiliée à voir ceux qui, aux yeux de l'Histoire, représentent actuellement la France, sortir, à l'égard de l'Eglise seule, de leur sens par ailleurs avisé des traditions françaises. Mais nous savons bien qu'un seul homme, actuellement, ni même plusieurs ne sauraient faire la France, de même qu'un évêque qui manque à ses devoirs comme Pierre Cauchon ou le prince de Talleyrand ne fait pas l'Eglise.

Et l'Eglise elle aussi le sait bien. Elle ne s'est jamais crue déshonorée dans son âme par aucun de ses représentants les plus officiels qui ont pu manquer à leurs devoirs et commettre l'injustice. Pierre Cauchon et Talleyrand ne sont point l'épiscopat de France, Alexandre Borgia n'est point la Papauté.

S'il en est ainsi, ceux qui ont déchiré le Concordat qui portait la signature de la France ne sauraient avoir irrémédiablement compromis le prestige de la noblesse et de l'honneur de France. L'Eglise le sait : elle sait découvrir l'âme immortelle sous l'esprit changeant du visage.

Quand elle parle avec admiration de la France de Clovis et de Louis XIV, elle n'entend point dire par là que Clovis ait été un saint, et elle n'oublie pas que Louis XIV l'a menacée de la bombarder dans Rome même.

C'est pourquoi aujourd'hui encore l'Eglise aime la France, elle aime non seulement la France catholique, ce qui est assez naturel, mais elle aime la France *tout*

court : le mot est de Benoît XV, le Pape d'après la séparation.

L'Eglise aime la France comme le monde aime la France, un peu par intérêt bien entendu, ce qui est très permis, mais beaucoup plus par respect sincère et réelle admiration de sa noblesse.

Un peu par intérêt : certes, oui, et cet aveu est à l'honneur de l'Eglise et de la France. L'Eglise reçoit de la France beaucoup de ressources matérielles; c'est donc que la France en a et veut bien les donner. La France soutient de son or, pour moitié à elle seule, toutes les œuvres catholiques de l'Univers; le compte a été fait cent fois à sa gloire. Il n'y a qu'à parcourir les Annales de la Propagation de la foi, du denier de Saint-Pierre, les Bulletins des Sociétés de Saint-Vincent de Paul, de la Sainte Enfance, de Saint François de Sales, toutes sociétés d'ailleurs qui sont nées en France pour servir l'Eglise.

L'Eglise tire de la France ce qui vaut mieux que l'or, elle en tire des cœurs d'apôtres. L'œuvre des Missions Etrangères est française et la plupart des missionnaires qui ne sont point seulement des agents politiques sont français, ainsi que les religieuses qui tiennent les écoles à l'étranger.

Le jour où se tarirait, en or et en hommes, la source française, l'Eglise universelle et le règne de Dieu sur la terre en pâtiraient; l'Eglise le sait bien; elle sait bien qu'en dépit des apparences et de la législation, la noble France d'autrefois se survit dans la noble France d'aujourd'hui. En réalité le Concordat n'a point été brisé : il a été refait. Il avait été signé par un homme dans un but politique : détruit dans un but également politique par d'autres hommes, il a été spontanément refait par la nation et dans un esprit tout autre, esprit de soumis-

sion filiale plus absolue, esprit d'abandon et de confiance. Jamais la France n'a été plus catholique ni plus romaine qu'à l'heure actuelle. Jamais le Pape n'y a été plus respecté et plus écouté. Jamais la circulation n'a été plus rapide et plus chaude entre le cœur de l'Eglise et le cœur de la France. Quelques hommes de gouvernement disent ; non. Ils disent qu'ils ignorent l'Eglise : ce n'est pas vrai. La preuve en serait dans les missions officieuses envoyées à Rome ou dans les pays catholiques pour rattacher à la France les sympathies de ces pays que l'on sent nécessaires à la France, comme la France est utile à l'Eglise.

Certes ce n'est point l'idéal. Ce qu'il faudrait pour que la France ait toute son aisance, sa noble attitude de naguère, c'est que cette union réelle et latente fût avouée officiellement au grand jour, qu'il y ait union proclamée et non seulement amour profond et contrarié.

Mais d'autre part l'Eglise qui a les paroles de la vie éternelle connait le prix de la patience. Elle se souvient aussi de cette observation du Christ : La vie vaut mieux que le vêtement. Elle n'a pas encore repris le titre, mais elle a gardé la chose Si le gouvernement français fait encore semblant de l'ignorer, l'Eglise sait pourquoi : elle s'en console ; elle a des gages et des compensations. Et puis elle sait aussi ce que sont les contrats les plus contresignés quand il n'y a point d'amour véritable. Satisfaction du droit reconnu, il est vrai, satisfaction aussi un peu d'amour propre stérile. L'Empereur d'Autriche n'a point rompu de Concordat avec l'Eglise, il a même sollicité officiellement sa bénédiction, mais c'était au moment même où il violait les lois les plus augustes de la religion et de l'humanité. Pie X avait survécu à la rupture du Concordat, car il savait que l'amour de la France lui demeurait en dépit de tout : mais Pie X a

succombé à la génuflexion hypocrite du potentat autrichien, car il savait que celui-ci n'était point du même esprit que lui et il pouvait lui appliquer la parole consternée du Christ : *Hic populus labiis me honorat ; cor autem eorum longe est a me !* Celui-ci m'honore des lèvres, mais son cœur est bien loin de moi !

Cette fois encore la noblesse est restée du côté de la France.

L'Eglise l'a compris, c'est pourquoi Benoît XV a accepté de parler avec la France, indirectement, s'il le faut encore, parce qu'il sait que la France lui est inébranlablement attachée, parce qu'il sait que l'Eglise a besoin de la France et que Dieu veut s'en servir encore.

Il faut qu'une nation ait des qualités extraordinaires pour que Dieu même — pourrait-on dire — accepte de la traiter avec une telle discrétion et une condescendance capable même de scandaliser. Mais l'Eglise en agissant ainsi aujourd'hui est dans ses traditions de toujours. Benoît XV reprend l'attitude de Pie VII abandonnant, pour le bien de l'Eglise et l'heureux rétablissement de la religion catholique en France, plus d'un droit incontestable.

Cette condescendance de l'Eglise, comme cette sympathie des nations, est la reconnaissance la plus authentique, même pour nous, de la noblesse de la France.

Si trompés et attristés par certaines apparences, nous pouvions en douter, cette attitude de l'Eglise et du monde suffirait à nous rassurer.

La France est restée la très noble nation.

Et de cette très noble nation, tu es un fils et tu as en toi-même tous les traits qui caractérisent sa noblesse. Or noblesse oblige : noblesse oblige la France, et noblesse de France oblige les Français.

C'est pourquoi, même pour venger les droits mécon-

nus, il est des moyens que la France ne veut pas, ne peut pas et ne saurait pas employer.

Ses ennemis eux-mêmes le savent bien et ils l'ont avoué. On disait à un officier prussien fait prisonnier après avoir commis les pires horreurs : « Vous ne craignez donc pas que la France fasse un jour chez vous ce que vous avez fait chez elle ? » et l'officier prussien répondit : « La France ne le fera pas : noblesse oblige ! »

Non seulement les amis de la France ont confiance en elle malgré tout ; mais même ses ennemis héréditaires, alors qu'ils l'attaquent et qu'ils la pillent sans merci, ont encore ce sentiment qui nous grandit de tout ce dont il les abaisse : Il n'y a pas de danger, la France est trop noble !

Naïveté ! idéalisme qui n'est plus de mise, diront certains, non ; disons tout simplement : noblesse.

On ne se met pas, même pour les vaincre, à égalité avec certains adversaires. Aussi bien on peut mieux encore les vaincre autrement.

Nous avons un prestige qu'il ne nous appartient pas d'aliéner, nous le voudrions que nous ne le pourrions pas, on croirait à la France malgré elle et en dépit de tout. Nous sommes liés par les vertus de nos pères, par la noblesse de la Patrie dont nous sommes les fils.

Heureuse impuissance ! Bénissons-la comme un présent divin.

Noblesse oblige ! le beau mot, gardons-le. Gardons-nous de rompre cette obligation pour la Patrie ; gardons-nous de la rompre par nous-mêmes.

Je dirais : garde-toi de la rompre pour toi-même mon cher artilleur, si je ne savais que tu en es incapable.

Le sang de France coule généreux dans tes veines, il est des félonies auxquelles tu ne saurais consentir. Il est

des actes mérités par l'adversaire, mais que tu ne poseras jamais ; non pas par faiblesse, non pas même peut-être par justice, mais par noblesse ; moins encore pour ne pas faire souffrir autrui que pour ne pas te déshonorer toi-même à tes propres yeux, pour ne pas briser le geste noble qui fut celui de la Patrie au cours des siècles et auquel tu sens bien que tu ne peux pas contredire.

Voilà la noblesse de France : elle n'est plus, même de nom, le privilège d'une classe sociale ; elle se recrute dans tous les rangs ; elle fleurit dans tous les cœurs. Les fils du peuple sont eux aussi des « Fils de France », les Dauphins de la royauté future, et c'est par les mêmes qualités de loyauté, de générosité, de courage et d'élégance tout à la fois qu'ils ont conquis eux-mêmes leurs titres de noblesse et qu'ils continuent les gestes de la très noble nation des Francs : *Nobilissima Francorum gens !*

VI

LA FRANCE EST BRAVE

SOMMAIRE. — La bravoure de la France, — *Gallus*, Coq et Gaulois. — Chaleur et générosité. — La *Furia Francese*. — Tolbiac, Poitiers, Clermont, Bouvines, Taillebourg, Fornoue, Rocroy, Steinkerque, Malplaquet, Fontenoy. — Les défaites glorieuses, Maupertuis, Waterloo, Reischoffen.

Il y a des nations fortes et puissantes, se reposant sur elles-mêmes ; elles dominent sans mal et sans inquiétude : nul n'oserait les attaquer ; elles écraseraient l'audacieux. Ces nations inspirent la terreur ; mais comme elles ne sont jamais en péril, elles n'éprouvent elles-mêmes aucun sentiment, aucune émotion ; elles n'ont même pas à manifester les qualités qu'elles pourraient posséder. On les redoute sans les admirer.

Il y a aussi des nations qui ne sont point assises dans la sénérité : elles ont de vastes ambitions et de nobles projets ; mais elles se heurtent à des adversaires également puissants.

Maîtresses d'elles-mêmes et s'orientant d'instinct vers leurs destinées, elles tendent au but avec une énergie résolue et persévérante. Le sentiment, chez elles, le cède

à la raison ; elles envisagent froidement les questions : elles ne se décident point par enthousiasme ni seulement pour la beauté du geste ; mais, ayant pesé toutes choses, elles font ce qu'elles croient répondre le mieux à leurs intérêts.

Il se peut que leur action les entraîne à la mort ; elles acceptent même cette fin si elles la jugent plus convenable ou si on ne peut l'éviter sans déshonneur.

Froides et imperturbables dans leurs desseins, ces nations poursuivent leur marche au milieu des obstacles, d'un train qui ignore les soubresauts, les vives saillies aussi bien que les reculs. Tout est ordonné et méthodique en elles, même le patriotisme.

De telles nations forcent l'admiration ; mais elles ne sont point de tempérament sympathique ; elles ne paraissent point assez vivre par le cœur pour attirer une vive compassion ; elles meurent froidement, toujours un peu hautaines, et c'est froidement aussi qu'on les regarde mourir.

La France, certes ne manque point de force : force matérielle et prestige moral ; elle a tout ce qui s'impose au respect des adversaires ; elle manque moins encore de courage, elle sait sacrifier aux nécessités du moment son idéal qui est pacifique ; elle sait que l'honneur réclame quelquefois le sang et tout en envisageant les conséquences terribles d'une attitude, elle prend avec résolution, cette attitude ; si elle la juge la meilleure et la plus digne.

Mais cette force de la France n'écrase pas : on ne saurait dire qu'elle inspire la terreur, et ce courage de la France n'a point la froideur et l'impassibilité du courage de certaines autres nations : il ne force pas seulement l'admiration du monde, il inspire la sympathie. Car le courage de France a constamment pris et gardé au cours

des siècles une certaine teinte que n'a point le courage, même héroïque, des autres nations.

En effet, la France n'est pas seulement courageuse, elle est brave. Etre brave, c'est être courageux avec cœur, avec élan, avec chaleur, avec une intrépidité nerveuse qui ne laisse autour de soi personne impassible et qui force l'entourage à prendre parti.

Certains animaux sont couragenx ; on dit du coq qu'il est brave. Il est brave parce qu'il ne calcule pas avant d'attaquer. Il voit l'injure et il saute, hérissé, sur l'adversaire, quoique l'adversaire soit plus fort ; ou pourrait même dire, si l'adversaire est plus fort, et il saute sur lui avec impétuosité, avec un frémissement de tout l'être, avec la gaieté et avec le cri qui mettent au coup un éclair et comme une gloire, avant même le succès et à supposer même qu'une défaite matérielle s'ensuive.

Coq et français ; c'est tout un ; même nom d'origine donné par les Romains qui se connaissaient en nuances de courage : *Gallus*. Le coq gaulois, deux mots pour renforcer l'expression du même être. Comparaison bien choisie aussi, même élégance un peu gracile de la stature, même panache en tête, même brillant du regard, même claironnance de la voix, même fierté chatouilleuse qui se courrouce, même gloriole de l'attitude, même allure conquérante plus propre à l'attaque qu'à la résistance, et donnant, même avant d'avoir combattu, l'illusion de la victoire !

Le courage peut être grand et rester énigmatique, silencieux, hautain ; il n'est pas moins méritoire, mais il est moins rayonnant et moins sympathique.

La bravoure éclate, chante, se livre, ne calcule point ; c'est elle qui rayonne et entraîne. Le courage est de tous les temps et de tous les lieux ; il faut savoir le reconnaître avec justice ; mais est-il injuste et trop chauvin de

remarquer et de souligner que la bravoure est d'essence plus particulièrement française ?

Le courage se fait craindre avant et il laisse après une amertume au cœur du vaincu. La bravoure, même quand elle triomphe, se fait aimer. Si elle succombe, son vainqueur en arrive à pleurer. Le mot est français ; le brave petit gas ! et on saute au cou du vaillant, qu'il soit vainqueur ou vaincu.

La France est brave en son courage.

Elle va au devant du danger sans y être contrainte encore par l'intérêt : elle y va dès qu'il est juste ou beau d'y aller. Mais elle n'y va pas impassible, elle y va joyeuse, ardente, folle d'ardeur, sans plus rien compter.

Le mot est français : allons-y ! Elle ne se récuse jamais, le mot encore est de Saint-Martin, un saint français et un soldat : *non recuso laborem.*

La France n'a point le courage froid ; elle vibre tout entière ; un frisson lui passe ; elle trépide et elle part. Elle n'a point le courage lourd ; rien d'élégant comme la France quand elle part pour sa frontière, drapeaux glaçant au soleil leurs soies multicolores, cuivres éblouissants, fleurs aux canons des fusils, pièces d'artillerie, terribles certes, mais qui semblent des joujous, avions fuselés de si fine armature qu'on dirait des bibelots d'étagère. Elle n'a point le courage impitoyable : il lui suffit de vaincre. La bravoure ne va pas toujours au bout de son objet ; elle revient par pitié en de çà du but qu'elle a dépassé par vaillance ; elle pardonne volontiers, presque trop volontiers, car la bravoure ne va pas sans une certaine naïveté. Son défaut serait d'être la dupe du cœur qui la soutient.

César et les historiens anciens avaient bien distingué entre tous autres ce trait du caractère de nos aïeux : d'être braves, d'aimer la guerre comme on aime un jeu

et un art, pour la gloire bien plus que pour le profit.

Faire une épopée comme on tait un beau discours, avec le même souci de l'élégance, la même virtuosité, le même don de soi. Semer les exploits en l'une, comme on sème les belles phrases en l'autre.

Rem militarem et argute loqui.

Et de fait, à cause de cette particularité de son courage, qui est la bravoure, la France ne mêne pas la guerre comme la mènent les autres nations.

Ce n'est pas le même esprit, ni la même stratégie: le caractère de son action, c'est la spontanéité. Sa manière préférée, c'est l'offensive.

La bravoure qui l'emporte à la tension des nerfs lui fait aimer les trouées, en boule, d'un seul coup, la charge en chantant; par vagues irrésistibles comme la marée des mers, la montée allègre aux côteaux, un peu de fantaisie pour rompre la monotonie des manœuvres générales et mettre en valeur l'initiative personnelle, le bond en avant qui renverse et étourdit l'adversaire, cul par dessus tête, comme disait Madame de Sévigné, jette le désarroi dans les rangs et permet de passer sur le ventre de l'ennemi, sans avoir senti soi-même ni les coups donnés ni les coups reçus.

C'est ce qu'on a appelé *furia francèse*, le mot est des adversaires de la France; il traduit leur épouvante, certes; mais surtout leur étonnement et leur admiration. Furie d'ailleurs, qui ne veut pas dire: cruauté; furie qui signifie seulement violence irrésistible de la trombe qui passe et renverse tout, souffle victorieux poussant devant soi l'adversaire, comme la poudre ou la paille légère qu'on voit voler au long des routes; éclair qui part de l'Orient et paraît, en un clin d'œil, jusqu'à l'oc-

cident : comment les bataillons français étaient-ils là, tout à l'heure ? Comment sont-ils ici maintenant ? Comment ont-ils pénétré cette montagne, franchi ce pont, traversé cette rivière ? coup de foudre en vérité !

Toutes les victoires de la France, jusqu'ici ont été remportées en cinq minutes ; en furie, disent les ennemis ; en bravoure, pouvons-nous dire.

Et à cette bravoure, toujours la même, procédant du même principe pour aboutir au même terme, s'attachent pour chaque action, un trait particulier et un souvenir impénétrable, comme un nœud de ruban très vif, comme un bouquet de fleurs très fraîches, comme un mot qui résonne, comme un rayon qui passe !

La Galerie des batailles au Château royal de Versailles est bien révélatrice à cet égard ; je ne sais si un peintre de métier en trouverait tous les tableaux à son gré comme facture et les considérerait comme des chefs-d'œuvre de l'art pictural, en notre pays ; mais ce que je sais et ce que je sens, c'est que ces tableaux là ont été faits par un français qui a compris non seulement la gloire française, mais la bravoure française et qui a bien saisi l'idée de chaque bataille et le détail qui la fixe dans la mémoire.

Tu te souviens :

C'est Tolbiac, la première bataille contre l'Allemand.

Clodowig, le roi chevelu (c'est ainsi qu'on appelait les poilus de ce temps-là) Clodowig sur son grand cheval, au milieu de sa troupe qui fléchit et va se rompre, a une inspiration, la première des inspirations françaises : « Dieu de Clothilde, si tu me donnes la victoire, je promets de n'avoir plus d'autre Dieu que toi ! » C'est le vœu, l'engagement, le don du cœur, mais qui n'arrête pas le geste du bras. Clodowig est brave, il fait confiance à Dieu, il s'appuie sur cette force invisible qu'il a senti

passer en lui. Car on ne cherche Dieu, comme dit Pascal, qu'après l'avoir trouvé. Le roi mérovingien reprend un nouvel élan, il se ressaisit lui-même : il fonce sur un ennemi doublement redoutable parce qu'il se croit vainqueur, il risque tout ; il est brave ; il est victorieux.

C'est Poitiers, en 732.

Là encore, deux civilisations sont en présence, la France est l'enjeu de ce duel entre le Christianisme et l'Islam. Mais la France ne reste point passive dans le combat : elle saisit en main la Croix que le Coran ébranlait déjà. Les Sarrazins, comme une nuée de sauterelles d'Orient, gagnent de proche en proche et vont couvrir le territoire. Charles Martel fond sur cette innombrable invasion et sous les coups dont il assomme, c'est la fuite éperdue, le camp abondonné, le recul jusqu'au delà des Pyrénées. Le geste de Charles Martel a été dur, mais il a surtout été d'une sublime bravoure.

C'est Clermont-Ferrand, en 1095.

A la parole du pape Urbain II, toute la France se lève au cri de : Dieu le veut ! Dieu le veut ! On ne regarde pas si l'expédition sera difficile, douloureuse, victorieuse, si on est prêt et comment on pourra gagner cette Jérusalem lointaine qu'il s'agit de délivrer. Si Dieu le veut, si la conscience l'exige, si l'honneur le commande, qui donc hésiterait, s'il est français ? et la France prend la croix. Je dis bien : la France ; car ce ne furent point ses représentants officiels : son roi, Philippe Ier pour lors excommunié ; ce ne furent point les plus grands seigneurs en guerre les uns avec les autres : ce ne furent même pas les premiers prélats du royaume : ce furent les petits barons, ce fut le populaire ; ce fut la levée en masse de la nation. Rien de très ordonné, certes, rien qui rappelle la stratégie humaine : ces gens sont inexpérimentés. On aurait pu souhaiter mieux :

mais ils sont bien français. Ils sont braves; peu importe de savoir comment on arrivera. On sent qu'il faut partir et on part.

Au point de vue militaire, les Croisades n'ont pas donné un résultat appréciable; il est permis d'en regretter le manque d'organisation pratique: mais ceux qui les entreprirent d'abord n'eurent aucune ambition politique; ils ne visaient même pas aux succès guerriers; ils partaient pour délivrer un tombeau vide. Il faut reconnaître qu'ils étaient braves: la masse et les chefs. Quand ces chefs s'appellent Godefroy de Bouillon, Tancrède, Bohémond et les autres, il n'y a point à les dédaigner. Ils sont représentatifs, et en bonne posture, de la bravoure française!

Aussi bien tout n'est pas exclusivement enthousiasme mystique dans la bravoure française.

Voici, par un beau jour de juillet 1214, sur l'ancienne voie romaine, le pont du Bouvines qui permet de traverser la Narque. Philippe Auguste, est sous un frêne auquel il a suspendu son épée et son bouclier. Près du roi, un autel de campagne, comme tu en as pu voir au cours de la guerre mondiale; à cheval, un évêque casqué de sa mître, c'est l'évêque de Senlis, généralissime; on attend le choc de la première grande coalition contre la patrie qui commence à prendre tout-à-fait conscience de ses multiples forces. Un Kaiser allemand, Othon, un féodal orgueilleux et brutal, Ferrand de Flandre, un comte de Boulogne, entraîné dans l'aventure, se sont déjà, en pensée, partagé la France. Pour leur résister, le roi, les seigneurs, les évêques, les communes de France, la nation tout entière, marchent ensemble, c'est la première union sacrée.

La messe dominicale s'achève, l'hostie est consacrée, Philippe Auguste s'avance. Il dépose auprès du corps

du Christ, sa couronne: il dit : S'il en est qui se croie plus capable de porter cette couronne et de conduire la France à la victoire qu'il avance et qu'il la prenne! » C'est la bravoure déjà consciente de soi et confiante en les autres.

Une acclamation répond au roi: l'alliance est scellée entre le prince et la nation.

« Alors, raconte Guillaume le Breton, le modeste chapelain du roi Philippe, le roi, le visage animé et avec une joie aussi vive que s'il eût été appelé à une noce, saute sur son cheval, et les chevaliers lui demandent sa bénédiction et il la leur donne. Le chapelain est ému aux larmes et le ton voilé par l'émotion, il commence le psaume: Béni soit le Seigneur qui est ma force et qui instruit mes mains au combat. »

La bataille de Bouvines s'engage: c'est une vraie bataille d'épopée féodale: un choc de fronts, suivie d'une effroyable mêlée, sans trace de manœuvre. « L'homme choisit son homme, » dit un historien; c'est au plus brave, et Dieu sait ce qu'il fut dépensé de bravoure individuelle en ce combat au cours duquel le roi fut jeté à bas de son cheval par les fantassins flamands qui le tenaient avec les crocs de leurs lances, tandis que Galon de Montigny agitait désespérément le fanion royal pour appeler au secours.

C'est vingt ans plus tard, le pont de Taillebourg. Saint Louis encore adolescent, le franchit d'un trait, préludant à la fougue de Bonaparte au pont d'Arcole. L'ennemi est bousculé dans la rivière; le roi a passé comme l'ouragan, il n'a rien compté, rien vu, rien senti; tout a été balayé. On y pouvait rester, mais on est passé, c'est la bravoure française, et c'est la même bravoure, en 1248, en vue de Damiette en Egypte et devant les Sarrazins.

Saint Louis a perdu par la force du vent qui les a égarés un grand nombre de ses navires : il n'a plus avec lui que la troisième partie de ses gens ; mais il ne veut pas attendre le reste. A peine la galère qui portait l'enseigne ou oriflamme de Saint Denis a-t-elle touché terre que le roi traverse à grands pas le pont de son navire, et, malgré le légat du Pape, homme prudent qui veut le retenir, il saute dans la mer où il a de l'eau jusqu'aux aisselles ; il va ainsi avec son bouclier au cou, son casque en tête et sa lance à la main, jusqu'à ses gens qui étaient sur le rivage de la mer, « et quand il fut à terre et qu'il aperçut les Sarrazins, il demanda quels gens c'étaient et on lui dit que c'étaient les Sarrazins ; il mit aussitôt sa lance sous son aisselle et son bouclier devant lui et il eût couru sus aux Sarrazins si ses chevaliers qui étaient avec lui l'eussent laissé faire ! »

Et nous arrivons à la journée de Fornoue, en 1495, de laquelle date l'expression de *furia francèse*, si caractéristique de notre manière.

Guichardin a raconté les péripéties du combat : ce fut une mêlée « où les chevaux de France semblaient eux-mêmes avoir conscience de la grandeur du péril. »

Après une trop rapide promenade militaire en Italie jusqu'à Naples, la route du retour en France était coupée devant Charles VIII, un roi bien Valois. Il fallait, à tout prix, passer à travers trente mille ennemis ; on passa, puisqu'il le fallait.

Et à mesure que nous avançons dans l'histoire, la physionomie des batailles de spontanéité française se précise encore et prend son esthétique particulière.

Le 13 septembre 1515, sur la Chaussée de Marignan à Milan, c'est la mêlée confuse des Français et des Suisses. On se bat au clair de lune dans une poussière aveuglante. François I[er] qui fut brave jusqu'à l'impru-

dence, et qui, ce jour là, chargea lui-même à la tête de ses gendarmes écrit à sa mère qu'il y eut une trentaine de charges. « Malgré tout, ajoute-t-il, les Suisses se logèrent bien près de nous, si près qu'il n'y avait qu'un fossé entre deux, toute la nuit demeurâmes le cul sur la selle, la lance au poing, l'armet à la tête, nos lansquenets en ordre pour combattre, nous avons été vingt huit heures à cheval, sans boire ni manger ».

Au lendemain de la victoire, François Ier qui n'avait que vingt ans voulu être armé chevalier par Bayard et le héros sans peur et sans reproche ceignit l'épée à son roi.

Bayard était à l'honneur ; il le méritait par sa bravoure bien française aussi. On en connait mille traits par l'aimable anonyme qui n'a voulu s'appeler devant la postérité que « Le loyal Serviteur », mais il n'en est guère de plus caractéristique et de plus émouvante que la défense du pont du Carigliano, dans le royaume de Naples.

« En regardant le bon chevalier par delà la rivière va adviser environ deux cents chevaux des Espagnols qui venaient droit au pont pour le gagner ; ce qu'ils eussent fait sans grande résistance et cela était la totale destruction de l'armée française. Il commença à dire à son compagnon : « Monseigneur l'écuyer, mon ami, allez vistement quérir de nos gens pour garder ce pont où nous sommes tous perdus. Cependant je mettrai peine de les amuser jusqu'à votre venue ; mais hâtez-vous ! » Ce qu'il fit.

« Et le bon chevalier, la lance au poing, s'en va au bout dudit pont où de l'autre côté étaient déjà les Espagnols, prêts à passer ; mais comme lion furieux, va mettre sa lance en arrêt et donne en la troupe qui déjà était sur ledit pont. De sorte que trois ou quatre se vont ébranler, desquels en chut deux en l'eau qui onc-

ques depuis n'en relevèrent, car la rivière était grosse et profonde. Cela fait, on lui tailla beaucoup d'affaires ; car si durement fut assailli que sans trop grande chevalerie n'eût sû résister ; mais comme un tigre échauffé, s'accula à la barrière du pont à ce qu'ils ne gagnassent le derrière et à coups d'épée se défendit si bien que les Espagnols ne savaient que dire et ne cuidaient point que ce fût un homme. Bref, tant bien et si longuement se maintint que l'écuyer Le Basco, son compagnon, lui amena assez noble secours. »

Le bon chevalier avait fait ses preuves de bravoure, il était digne de figurer à l'honneur et d'armer son roi.

En mars 1590, c'est la même attitude que l'on trouve à Ivry, dans le roi Henri qui n'est encore que le Béarnais, mais d'humour si française : car le mot humour est encore un mot qui nous « revient » d'Angleterre, mais qui est né en France, si nous en croyons Voltaire qu'il faut tout de même croire quelquefois.

Henri, vainqueur à Arques, avait mis le siège devant Paris ; mais il dut rétrograder sur Dreux et même abandonner cette ville. Mayenne, le frère cadet des Guises assassinés, le menaçait. On parlait de retraite jusqu'en Béarn. « Point d'autre retraite, dit le Prince, que le champ de bataille. »

— Mais l'ennemi est bien plus nombreux —. Plus de gens, plus de gloire ! Henri IV fait une courte prière, prend son casque, « a le sourire » et dit : « Compagnons, Dieu est pour nous. Si vos cornettes vous manquent, ralliez-vous à mon panache blanc, vous le trouverez toujours au chemin de la victoire et de l'honneur. »

Et comme peu d'instants après, les troupes fléchissaient quand même : « Tournez visage, leur cria le roi, et si vous ne voulez combattre, regardez-moi mourir ! » et il se précipita au plus épais des bataillons enne-

mis. Le panache, encore une fois, était à la victoire.

Le 19 mai 1643, c'est Rocroy avec ses charges successives, menées par le jeune duc d'Enghien qu'on a envoyé apprendre l'art de combattre et qui, du premier coup qu'il paraît sur le champ de bataille, par une intuition de génie, par une de ces vives et impétueuses saillies dont sa nature a gardé le secret, remporte sa première victoire et orne de ses lauriers le berceau du grand roi.

Bossuet a immortalisé cette prouesse de ce général de vingt ans quand il fit, quarante ans plus tard, l'éloge funèbre du Prince de Condé !

« Aussitôt qu'il eût porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presqu'en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier le Français à demi vaincu, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups.

«Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois, le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants, trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaine qu'on voyait porter dans sa chaise et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. Mais enfin il faut céder, c'est en vain qu'à travers des bois, avec la cavalerie toute fraîche, Beck précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés, le Prince l'a prévenu ; les bataillons enfoncés demandent quartier ; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le com-

bat. Pendant que d'un air assuré, il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque; leur effroyable décharge met les nôtres en furie. On ne voit plus que carnage : le sang enivre le soldat jusqu'à ce que ce grand Prince qui ne peut voir égorger ces lions comme de timides brebis calma les courages émus et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. »

Le tableau est exact et suggestif, toute la manière française s'y trouve résumée, dextérité, bravoure, générosité.

La fin d'un règne si glorieusement ouvert ne fut pas moins prodigue de bravoure.

Le 3 août 1692, à Steinkerque, le maréchal de Luxembourg, trompé par de faux avis, se laisse surprendre en mauvaise posture par Guillaume d'Orange, roi d'Angleterre. Mais il a vite fait de se ressaisir et de rétablir le combat.

Il a dans son armée, Philippe, duc de Chartres, âgé de quinze ans, le futur régent; il a Louis de Bourbon un petit fils de Condé, il a François-Louis de Conti, le petit neveu du Prince, il a le duc de Vendôme, un petit fils de Henri IV. Ces princes n'ont pas même âge, mais ils sont tous de France, et on peut dire qu'ils ont même jeunesse. Tous les quatre se mettent avec le duc de Choiseul à la tête de la maison du Roi; ils sautent sur leurs chevaux, se passent autour du cou, au hasard du geste, leur large cravate à dentelles, si compliquées d'ordinaire à accommoder pour les galas de Versailles, et l'épée en main, ils chargent les premiers ; toute la noblesse les suit.

Du même coup, ils gagnent une victoire, et comme on est en France, ils lancent une mode. Désormais il est de bon ton de nouer négligemment ses cravates de

dentelles. Elles sont « à la Steinkerque ! ». Hommes et femmes s'en parent à l'envi, le peuple s'attroupe autour des Princes que leur bravoure dans une guerre maladroitement provoquée a suffi à rendre populaires.

Et quelques années plus tard, le 11 septembre 1709, à Malplaquet, ce ne sont plus les Princes qui font la charge contre Malborought, plus terrible alors qu'il n'apparut depuis dans la chanson ; ce sont les paysans de France qui se sont levés pour défendre, eux aussi, la frontière du nord envahie. La misère est extrême, le ravitaillement mal organisé. Depuis deux jours les troupes n'ont rien eu à se mettre sous la dent. On vient de distribuer la boule de pain et voici que l'attaque ennemie se déclanche. Les malheureux soldats affamés jettent aussitôt leur pain, ils courent à l'ennemi et s'ils ne restent pas maîtres du champ de bataille, ils portent à leurs adversaires le double de coups mortels qu'ils en reçoivent eux-mêmes.

Le 11 mai 1745, bravoure bien française encore et en dentelles aussi, la bravoure qui donna à Louis XV la victoire de Fontenoy.

Tu connais l'incident par lequel s'ouvrit cette bataille longtemps indécise.

Un régiment de Gardes Anglaises et le Royal-Ecossais abordent les Gardes-Françaises.

A cinquante pas, de part et d'autre, on s'arrête, on se salue, par dessus les seigles couchés ; milord Charles Hay, capitaine aux Gardes-Anglaises, le chapeau en main, et flegmatique, prononce : « Messieurs des Gardes Françaises, tirez !

Mais le comte de Hauteroche, poitrinant et le geste arrondi, répond à haute voix : Messieurs ! nous ne tirons jamais les premiers, tirez vous-mêmes !

Ce n'était pas là seulement une inspiraton personnelle

du comte ; c'était le règlement militaire du temps, élaboré par Louvois : toute troupe qui essuie sans fléchir le premier feu a toutes les chances pour vaincre.

Les Anglais n'insistèrent pas et la première ligne française fut couchée dans les seigles par une décharge à bout portant.

Mais Maurice de Saxe, tout goutteux qu'il est et porté dans une chaise d'osier, rétablit la bataille, aidé du duc de Richelieu qui n'est pas moins bien inspiré. C'est de ce duc, pourtant bien dameret, que le lendemain du succès, le marquis d'Argenson écrivait à Voltaire : « Votre ami, le duc de Richelieu, est un vrai Bayard ; c'est lui qui a donné le conseil et qui l'a exécuté, de marcher à l'infanterie, comme des chasseurs et comme des fourrageurs, pêle-mêle, la main baissée, le bras raccourci, maîtres, valets, officiers, cavaliers, infanterie, tout ensemble. Cette vivacité française dont on parle tant, rien ne lui résiste. Ce fut l'affaire de dix minutes que de gagner la bataille ! »

Bravoure en sabots, bravoure en dentelles, bravoure de princes, bravoure de peuple, mais toujours bravoure française !

Il faudrait maintenant citer toutes les batailles de la Révolution ; il en est sur mer, il en est sur terre...

Le drame du « Vengeur » est dans toutes les mémoires et pour ainsi dire dans tous les yeux.

C'est le 1er juin 1794, l'amiral Villaret-Joyeuse est sorti de Brest avec 26 vaisseaux pour protéger l'arrivée d'un convoi d'Amérique. La flotte anglaise surgit, forte de 30 vaisseaux. Un des vaisseaux français, le Vengeur, complètement désemparé refuse d'amener son pavillon ; il est encombré de morts, il a perdu son capitaine, tous ceux qui sont restés à peu près debout, même les plus jeunes mousses, se font artilleurs et répondent au feu

de l'ennemi. Le vaisseau est criblé de coups, il s'enfonce dans l'Océan au chant de « *la Marseillaise* ». La moitié des soldats ont péri : l'admiration force les Anglais à recueillir les autres.

Et voici une autre bataille qui fait aussi tableau. C'est Fleurus. Sur les régiments qui manœuvrent dans la campagne, plane en plein ciel un ballon d'observation : c'est la première application de l'art aérostatique aux opérations militaires.

Le ballon de Fleurus est l'ancêtre un peu lourd encore des avions d'aujourd'hui, mais le soleil de la victoire en a doré pour jamais les contours.

Et maintenant, c'est Austerlitz avec son soleil de décembre qui depuis un siècle a suffi et suffira jusqu'à la fin des âges à auréoler de gloire le front de Napoléon, soleil que les brumes de Russie n'ont pas pu estomper et qui ne s'est point abaissé à l'horizon avec l'étoile du grand Empereur.

C'est Eylau, avec son symbolique linceul de neige, sa masse noire et son cadre flambant.

C'est Navarin ; les lys de France refleurissant juste assez pour libérer la Grèce antique et qui veut renaître. Une fois de plus, et pour la victoire, la Croix se bat sous pavillon français !

C'est l'escalade de Malakoff, entre deux parties de cartes, c'est le mot héroïque, mais désinvolte : le mot de la bravoure française que Mac-Mahon interprète : J'y suis ; j'y reste !

C'est Magenta et Solférino, avec les zouaves dont la secchia multiplie les coquelicots parmi les blés du Milanais doré.

De siècle en siècle, la France a donc poursuivi le même idéal et l'a réalisé de la même manière, par la bravoure. C'est toujours par l'offensive rapide, par la

ruée nerveuse et chantante qu'elle a remporté la victoire; c'est toujours du même élan qu'elle s'est lancée dans la bataille, et par suite, il ne lui a pas été nécessaire d'être toujours victorieuse pour être glorieuse toujours.

La France seule, on peut le dire, a connu des défaites honorables à l'égal des plus belles victoires.

Si parfois elle les a un peu provoquées par une certaine insouciance du danger qui approchait, toujours elle a su les relever de quelque beauté.

C'est à Poitiers, l'attitude du roi Jean, se battant comme le dernier des soldats, avec, à ses côtés, son jeune fils Philippe, qui lui crie: « Père, gardez-vous à droite! père, gardez-vous à gauche! » Et le roi Jean frappe d'estoc et de taille. Il eût mieux fait sans doute de ne point lancer ses cavaliers contre les haies et les vignes de Maupertuis; mais nous ne parlons point ici de génie militaire, nous parlons d'action guerrière et de bravoure. Jean fut appelé le Bon, non qu'il fut doux, il ne l'était pas, mais parce qu'il était brave.

Et le 18 juin 1815, ce fut l'héroïsme de la Vieille Garde, à Waterloo. Victor Hugo a chanté dans son admirable poème cette bataille des géants.

Waterloo! Waterloo! Waterloo!... morne plaine

qui

Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui.

Il a décrit:

Tanquille et souriant à la mitraille anglaise,
La Garde Impériale entra dans la fournaise.

Le poème est beau: mais le simple récit est plus

grandiose, pourrait-on dire, et plus poignant encore.

L'armée anglaise, au soir du samedi 17 juin 1815, est arrêtée au sud du village de Waterloo, en avant de la forêt de Soigne, sur le plateau du mont Saint-Jean qui barre la route de Bruxelles.

Napoléon s'établit sur un plateau voisin, le plateau de la *Belle-Alliance*, du nom d'un cabaret. Ces deux plateaux sont séparés par un vallon profond de vingt mètres à peine. Les Anglais avaient occupé et fortifié, en avant du mont Saint-Jean, le château de *Hougoumont*, au centre la ferme de la *Haie-Sainte*, le long de la grand'route ; à gauche, la ferme de Papelotte.

Après l'orage du 17 au soir, on bivouaqua dans les seigles avec de l'eau jusqu'au menton. Les détails des trois attaques successives qui firent de la journée du 18, trois batailles, te sont connus.

Ces attaques échouèrent d'abord faute de place aux cavaliers pour manœuvrer. On recula une première fois; puis vers deux heures de l'après-midi, les Prussiens de Blücher arrivaient. Il fallut improviser une seconde bataille tout en continuant la première contre les Anglais. Ney, avec la cavalerie française, attaqua sur un front de quinze cents mètres le centre anglais, sans succès, tandis que les Prussiens étaient momentanément repoussés.

Alors, vers sept heures du soir, l'Empereur tenta la dernière attaque, cette fois, avec la garde et Cambronne. Le feu rapide et précis des Anglais — on ne s'était pas réciproquement salués comme à Fontenoy — coucha par terre les deux tiers de la Garde et, au même instant, un nouveau corps prussien apparut.

Ce fut la perte de la bataille, mais ce fut la gloire immortelle de la Garde.

Quatre de ses carrés furent broyés, près du cabaret

de la *Belle-Alliance*; les deux derniers, l'élite de l'élite, établis de chaque côté de la route de Bruxelles, tinrent, seuls, tête aux deux armées. Aucune charge ne put les entamer.

A neuf heures du soir seulement, ils battirent en retraite et la cavalerie prussienne n'osa les suivre que hors la portée de fusil.

Quelque soit le mot que Cambronne, sommé de se rendre, ait prononcé, l'attitude demeure la même. La Garde est morte; elle ne s'est pas rendue.

A Waterloo, c'était la bravoure de la résistance; la bravoure de l'attaque n'est pas moins émouvante.

Nous sommes au 6 Août 1870, à Frœscwhiller : un historien de haute valeur, et un soldat malheureux, Albert Malet, engagé volontaire et tombé pendant la guerre mondiale, a pris cette bataille comme type des batailles de la guerre franco-allemande.

Mac-Mahon occupait un plateau ondulé des Vosges, au-dessus du bourg de Wœrth. Sur le plateau, à droite de Wœrth, le village de Frœschwiller ; à gauche Elsasshausen. L'armée allemande du Prince-Royal occupait une ligne de collines parallèles de l'autre côté de la Saur.

Jusqu'à midi la victoire nous fut favorable : les tentatives ennemies pour s'élever jusqu'à Elsasshausen et Frœschwiller furent longtemps inutiles; mais l'ennemi put prendre pied quand même sur le plateau, à Morsbronn. La gauche française fut débordée et attaquée de flanc et de front. Alors on lança sur Morsbronn une brigade de cuirassiers — un corps des vaillants dont il faut toujours rester digne. — Les deux régiments partirent à la charge, sachant qu'ils étaient sacrifiés, sans même reconnaître à l'avance le terrain coupé de fosses profondes, de rangées d'arbres et de houblonnières.

Ce fut un premier épisode : « les balles ennemies

pleuvaient sur les cuirasses comme la grêle sur les vitres en temps d'orage ». Il fallut battre en retraite. Mac-Mahon, pour couvrir la route de Reichshoffen, engagea d'abord quatre régiments de cuirassiers qui chargèrent sur Elsasshausen et furent écharpés sans pouvoir joindre l'ennemi. Puis, ce furent les tirailleurs algériens qui avaient combattu toute l'avant veille, à Wissembourg. Ils étaient 1700, déployés en ligne : sans tirer un coup de feu, mais d'une seule voix : « à la baïonnette ! » ils partirent. En quelques minutes, ils avaient repris les pièces perdues, le village d'Elsasshausen et ils poursuivaient les Allemands jusque sur la lisière d'un bois.

Là, par trois fois, ils renouvelèrent leurs charges tragiques et laissèrent huit cents d'entr'eux — la moitié de leur effectif — sur le terrain glorieux.

Par leur mort, ils avaient sauvé tout au moins la retraite de l'armée. Ils avaient mérité que le Prince-Royal de Prusse écrive à sa mère, le soir même : « Il n'a fallu rien moins que l'admirable constance de nos soldats pour abattre les héros de l'armée française. Emportés par une véritable furie, inconscients du péril, voulant vaincre ou mourir, les Français offraient un spectacle digne des plus grandes épopées. Si les vainqueurs ont le droit d'être fiers, quel respect ne doivent-ils pas aux vaincus ! »

Voilà un des derniers portraits de l'âme française et de sa bravoure. Il est tracé par un ennemi victorieux ; il reproduit bien la caractéristique de la physionomie : véritable furie, inconscience du péril, héroïsme d'épopée. Les cuirassiers de Reischshoffen sont les dignes descendants des Milices de Bouvines, des Croisés de Damiette, des chevaliers de Marignan, des « Maison du Roi » de Steinkerque, des paysans de Malplaquet, des

gardes Françaises de Fontenoy. La race se perpétue intègre : elle a ses exemplaires admirables dans les femmes comme dans les hommes. Le nom de l'une d'entre elles est sur tes lèvres respectueuses : Jehanne Darc, au centre de notre histoire, bergère de dix sept ans, héroïne et martyre de la Patrie, pesonnifie bien la bravoure française, la bravoure militaire, la bravoure civique, le geste du soldat, l'attitude du penseur.

Il faut voir comme elle combat aux Tournelles, escaladant les murailles, à Patay, à Beaugency, entraînant les vieux routiers qui devant elles n'osent plus jurer. Il faut voir comme elle répond en des circonstances où une seule parole peut être plus mortelle qu'une longue chevauchée.

Jehanne Darc est brave devant les Anglais : elle revendique la liberté de sa patrie : Jehanne Darc est brave devant un conseil de prélats félons : elle revendique la liberté de sa conscience.

Plus que les soudards d'Albion, ces hypocrites gens d'Eglise la tiennent aux rets de leur subtilité cauteleuse : elle est entre leurs mains ; elle a devant les yeux les instruments de torture et le bûcher ; elle a la perspective de perdre, non seulement la vie, mais, ce qui est cent fois pire pour elle, la participation à l'Eucharistie, cette vie divine. On lui dit que se soumettre à l'autorité officielle est le meilleur et le seul moyen d'assurer son salut. Jehanne Darc ne se laisse pas arrêter. Elle a ses « Voix » pour elle ; elle répond bravement « à la française » ; elle raille même un peu ceux qu'elle cloue au silence par ses franches réponses ; elle fonce d'un mot sur Cauchon et sur ses assesseurs et elle les balafre pour les siècles de ses réparties cinglantes : c'est une charge à sa manière qui les culbute et dont ils ne se relèveront jamais.

Devant eux, Jehanne Darc a toujours protesté de sa soumission à l'Eglise universelle, mais elle a constamment refusé de trahir sa conscience pour obéir à un conciliabule de gens d'Eglise. Elle a revendiqué fièrement les droits de la dignité humaine et de la personnalité. Elle a très bien distingué entre soumission éclairée et abandon irraisonné de soi. Elle a été brave jusque dans sa foi religieuse, et en cela encore, elle s'est montrée de France.

Elle n'a pas prétendu, d'autre part, au courage impassible ; elle s'est attendrie sur elle-même et elle a pleuré; elle n'a pas eu non plus le courage insolent : sa bravoure ne s'est point faite bravade ; elle a seulement riposté du même ton. Ses juges avaient de la malice. Jehanne Darc avait de l'esprit ; elle s'en est servie crânement et joyeusement.

Toute l'histoire de France est remplie de traits admirables depuis la mort de Roland, à Ronceveaux, jusqu'à celle du chevalier d'Assas, à Clostercamp. Les soldats de la patrie ont toujours montré non seulement du courage endurant et de la ténacité, mais ils ont surtout fait preuve d'une bravoure inimitable : c'est par la bravoure surtout qu'ils se sont distingués des autres soldats de l'univers dont il serait puéril de nier la valeur.

La bravoure des marins n'a pas été moins admirable : tu connais celle des héros du « Vengeur » ! Que dire de nos multiples cuirassés sombrant sous la lâche et irrésistible agression allemande et disparaissant comme le « Suffren » et la « Provence » aux cris de : Vive la France !

Puis ce furent les airs qui tentèrent la bravoure des héros de France. A travers les espaces inexplorés dont la solitude et le silence épouvantaient Pascal, Pilastre

des Roziers et le marquis d'Arlandos, élégants amateurs, les premiers se hasardent le 21 novembre 1783, dans une galerie suspendue à un globe rempli d'air chaud : c'était la première Montgolfière sans soupape, exposée au perpétuel danger de l'explosion ou de l'incendie.

Louis XVI, en sa sollicitude, avait voulu s'opposer à l'expérience ou n'y exposer que des condamnés dont la vie était sacrifiée. Mais Pilastre des Roziers avait bondi d'indignation et de bravoure : « Quoi ! de vils criminels auraient ainsi l'honneur de s'élever les premiers dans les airs ! »

On sait que dans une ascension ultérieure, le hardi aéronaute devait périr écrasé dans une chute tragique sur la grève de Boulogne et y trouver la mort avec la gloire, le 15 juin 1785.

Quelques mois auparavant, le 7 janvier 1785, le français Blanchard, entrainant avec lui le docteur anglais Jefferies avait traversé le premier, par la voie des airs, la Manche, de Douvres à Calais, dans un ballon livré au caprice des vents. Et depuis, et aujourd'hui surtout, il serait bien impossible de dénombrer les aviateurs de tout grade et de tout appareil qui, avec Guynemer, sont montés dans les cieux au fracas de la mitraille et ont fait pleuvoir eux-mêmes sur l'ennemi une grêle d'un nouveau genre.

La France est brave et dans sa bravoure elle demeure comme toi modeste et joyeuse.

VII

LA FRANCE AIME LA LIBERTÉ

Sommaire. — Amour de la liberté en soi, — Les iambes de Barbier. — L'élaboration de la liberté. — La Féodalitè, les Communes, la Bourgeoisie, les Etats Généraux. — Les Gentilshommes démocrates de 1789. — Les évêques et la Révolution. — La liberté pour les autres. — L'Amérique, la Grèce, l'Italie, la France et la Papauté. — La guerre de 1914.

La France belle, noble et brave ne saurait rien souffrir qui entrave le développement de sa personnalité aussi énergique qu'elle est séduisante. La France est la terre de la liberté et elle aime la liberté.

La France aime la liberté comme le moyen le meilleur de se développer dans le sens de sa nature. D'autres nations aiment aussi la liberté, mais la France généreuse ne l'aime pas seulement par intérêt elle l'aime aussi pour la seule beauté que possède l'objet aimé pour qui l'aime.

La liberté n'est donc pas pour elle seulement un moyen, elle est en fait volontiers un but.

Etre libre d'abord ; se sentir libre, sans savoir encore

ce que l'on fera de sa liberté, peut-être pour n'en rien faire, mais simplement pour savoir qu'on l'a et qu'on pourrait à son gré en faire quelque chose.

De cet amour de la liberté, considérée comme moyen et même comme but, ont procédé les attitudes de la France au cours des âges, quelquefois ses erreurs, mais surtout sa grandeur.

La France a d'abord voulu être libre pour être libre, pour se sentir libre et pouvoir se rendre le témoignage qu'elle n'avait point supporté la servitude.

D'aucuns diront que la liberté en soi n'est pas un bien, sa qualité dépend de l'usage qu'on en fait, et qu'à la prendre seulement pour le plaisir, à la considérer seulement comme un droit, on risque d'en mésuser, de la dévier et de la laisser se transformer en licence.

Bossuet, le grand évêque de Meaux, tout Français qu'il fût, mais parce qu'il était aussi, de milieu et d'éducation, homme d'autorité, se défiait de la liberté toute pure, en laquelle il ne voyait ni le bonheur ni la sécurité des peuples. Il l'a écrit dans l'Oraison funèbre d'Henriette de France, reine d'Angleterre, proscrite par la révolution de Cromwell : « Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle pourvu qu'elle en entende seulement le nom. »

Il y a du vrai dans cette assertion; le ton un peu méprisant avec lequel elle est formulée ne doit pas nous faire dédaigner ce qu'elle contient de vérité.

La liberté, comme toute chose ici-bas, n'est point son but à elle-même. Vouloir être libre pour être libre n'est pas suffisant. Il faut vouloir être libre pour faire le bien, pour n'être pas contraint au mal, pour pouvoir accomplir sa destinée voulue de Dieu et que chacun reconnaît bien à certains signes qui ne trompent guère. Donc être

libre ne suffit pas : il faut savoir user de la liberté, il faut s'y préparer et la mériter. La liberté prématurée peut être dangereuse aux peuples comme aux individus.

La France, il faut en convenir, a fait plusieurs fois la douloureuse expérience de la liberté.

Mais il est vrai aussi qu'avant de pouvoir bien user de la liberté, il faut avoir ou conquérir la liberté. Il faut avoir d'abord une aspiration généreuse, toute idéale, vers la liberté. Une nation qui n'aurait pas cette belle audace, disons même cette noble imprudence, de vouloir être libre, même sans trop savoir à quel usage elle appliquera cette liberté, ne conquerrait jamais la liberté et ne pourrait donc jamais accomplir les nobles missions imparties aux seuls peuples qui sont libres.

On aime d'abord l'amour : on l'incarne plus tard en un être plus spécialement aimé. On aime d'abord la liberté : on se libère d'abord et on s'applique ensuite à réaliser dans la liberté de belles et nobles actions.

Tout de même la liberté a sa noblesse et sa beauté spéciales.

Prends un esclave chargé de fers, mains liées et front courbé. Mets en face l'homme libre, front fier, regard droit et les bras sans entraves, puis compare.

L'homme libre est l'œuvre de Dieu, l'esclave est la douloureuse caricature faite par les hommes. Dieu a donné aux hommes la liberté au risque de la voir retourner contre lui. La liberté, à sa naissance première, sortant des mains de Dieu, est belle : elle est belle, à ses renaissances successives, sortant de la main des hommes.

Tu connais les vigoureux *Iambes* d'Auguste Barbier, montrant la France libre au moment où Bonaparte va

l'enfourcher comme une monture sauvage, comme une Cavale frémissante :

O Corse aux cheveux plats, que la France était belle
Au grand soleil de Messidor.
C'était une cavale indomptée et superbe
Sans frein d'acier ni rêve d'or ;
Une jument sauvage à la croupe rustique
Fumante encor du sang des rois,
Mais fière et d'un pied libre heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois.
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle,
Et le harnais de l'étranger

. . . .

Tout son poil était vierge, et, belle, vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets d'acier, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.

Voilà bien la première attitude de l'être qui vient de conquérir la liberté; cette attitude est belle ; mais il faut convenir qu'elle est inquiétante. On ne tient pas longtemps dressé sur ses jarrets. Il faut orienter sa course et tout dépend du sens qu'on lui donnera.

Mais, tout de même, la Cavale de Barbier, c'est bien la France.

La France est née sur une terre de liberté. Ç'avait été le rêve des Celtes de vivre libres dans leurs forêts. Ils aimaient tant cette vie indépendante qu'ils ne surent pas, hélas, s'unir pour la défendre. Ce fut l'erreur mortelle des Celtes d'aimer la liberté sans la discipline, sa seule sauvegarde. Individualistes, ils furent vaincus par la forte cohésion des légions de Rome qui, elle aussi, avait voulu être libre et qui, cavale aussi domptée maintenant, confisquait le monde au profit de quelques tyrans.

Mais la liberté, un instant enchaînée, puis, on peut le

dire, séduite par la majesté romaine, avait survécu à la conquête, enracinée au sol comme les vieux chênes des druides ; elle ne demandait qu'à « rechipper », qu'à refleurir, et c'est à cette effloraison, désormais immortelle, que la France devait travailler tout au long de son histoire, pour en jouir elle-même et pour en faire aussi jouir tout l'univers.

La France a voulu être libre. Tout d'abord elle n'élevait sur le pavois que les chefs de son choix. Même dans la période exubérante et farouche de sa puberté mérovingienne, elle prétendit rester maîtresse d'elle-même. En la personne de ses évêques et de ses leudes elle donnait et ôtait leur couronne aux rois. Le peuple de France n'existait pas vraiment encore, dans ces siècles barbares, la France était une nation aristocratique, mais malgré cela, elle tendait à un régime de liberté ; et quand Montesquieu, au XVIII[e] siècle, esquissera le meilleur idéal de gouvernement, c'est dans les coutumes de la France médiévale, harmonisées à la mentalité nouvelle, mais directement extraites de notre antiquité nationale, qu'il en puisera les éléments.

La Féodalité fut un essai d'affranchissement envers le pouvoir central. Le mouvement dévia, et, libres, les seigneurs ne tardèrent pas à oublier qu'ils devaient bien user de la liberté. Ils firent contre le petit peuple ce qu'ils n'avaient pas voulu que le roi fît contre eux : ils opprimèrent.

Mais la liberté momentanément contrainte par eux, ne mourut pas sous les entraves : elle se réfugia dans l'âme du peuple. Si les serfs des campagnes n'avaient plus assez d'air pour la voir fleurir en eux, les artisans des villes l'aimèrent bien vite et le mouvement des Communes, au XII[e] siècle, marqua une nouvelle apparition de la liberté sur le sol de France.

A ce moment-là, on peut le dire, le roi était opprimé comme le peuple. Il fit alliance avec celui-ci : il favorisa de son pouvoir, si faible fût-il, et de son prestige qui avait tout de même persisté, l'émancipation des Communes. Tu sais l'attitude de Louis VI le Gros, la postérité lui en fait gloire. Etant Capétien, il fut sans doute aussi habile que généreux, et en aidant les faibles à s'affranchir, il crut bien travailler surtout à affaiblir la féodalité et à s'élever sur les ruines.

Dès ce moment, la royauté française inaugurait le système qui parut encore excellent à Louis XIV. Elle voulait avoir des collaborateurs qui lui dûssent tout.

Mais il n'en reste pas moins que ce fut un bel élan vers la liberté que l'insurrection, avisée ou violente, des Communes contre la Féodalité. Certaines en effet prirent les armes, comme à Laon, et arrachèrent la liberté à leurs seigneurs ecclésiastiques ou laïques, en leur arrachant la vie.

Mais le plus souvent les chartes d'affranchissement furent le résultat de longues et habiles tractations entre les bourgeois des villes et les seigneurs. Ces seigneurs fussent-ils rois en même temps qu'ils étaient ducs.

A cet égard, rien n'est plus significatif que la manière dont les bourgeois de Rouen obtinrent en 1171 la charte définitive de leurs libertés communales.

Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre et duc de Normandie, a suggéré, sinon ordonné le meurtre de son ancien chancelier et ami Thomas Becket, un normand de Caen, devenu archevêque de Cantorbery. Louis VII, de France, dont Henri II a épousé la femme répudiée, Aliénor d'Aquitaine, se fait, par politique nationale et par rancune personnelle, le champion du droit. Il cite Henri II, son vassal pour la Normandie, à venir se justifier au Concile de Sens. Il excite le Pape à excommu-

nier le meurtrier du prélat ; il essaie de soulever la Normandie contre le prince, mis ainsi au banc de la chrétienté. En effet, plusieurs villes se révoltent ; les Rouennais essayent de profiter de la situation. On pourrait dire qu'il « font chanter » leur duc. Jaloux de leur liberté, mais particularistes comme on l'est à cette époque, ils ne se soucient point d'autre chose que de leurs intérêts. Ils offrent à leur duc de lui demeurer fidèles malgré le Roi de France et malgré le Pape, à condition qu'il leur accordera une charte communale aussi large que possible. Si le Prince ne cède pas, ils n'auront plus rien de commun avec l'excommunié. Henri II céda et data de Quevilly la charte de la Commune de Rouen.

Ce n'est là qu'un épisode : je te le cite parce que tu es rouennais. Presque partout et sans accord préalable les villes s'adressèrent au Roi de France qui, par politique, les soutint presque toujours.

Les bourgeois entrèrent de plus en plus dans les conseils de la monarchie qui tendait de son côté au pouvoir absolu. Le Roi criait aux bourgeois qu'il voulait leur liberté. Ainsi Philippe-Auguste forçait à Bouvines les seigneurs à accepter que les milices communales combattissent à côté d'eux pour la Patrie. Ainsi Philippe-le-Bel avait ses légistes qui n'étaient point pris, et pour cause, parmi les grands vassaux. Ainsi Louis XI prenait conseil contre Charles le Téméraire, de son médecin Tristan et de Cocquetier, son barbier. Ainsi Richelieu créait les intendants pour annihiler les féodaux, gouverneurs de provinces et le Grand Roi lui-même a encouru de Saint Simon le reproche amer d'avoir été « le Roi des bourgeois ».

De fait Louis XIV avait domestiqué la noblesse, et en plein XVIIe siècle, il avait pris pour ministre Colbert, le fils d'un marchand de drap.

La bourgeoisie grandissait ainsi en influence et en pouvoir. Elle avait conquis par étapes sa liberté sur les nobles; elle avait, par contre et sans trop y prendre garde, travaillé à assurer l'absolutisme en France. Elle devait en pâtir. Mais dès qu'elle s'en aperçut, elle était assez forte pour ne pas le supporter longtemps. Armée par le Roi contre la noblesse qui l'opprimait, elle retourna les armes reçues contre le Roi dès qu'il l'opprima. L'émancipation de la nation commencée sous Louis VI s'achevait sous Louis XVI.

Les trois ordres y avaient collaboré tour à tour : Le clergé qui avait toujours voulu avoir une place à part, qui ne refusait pas l'impôt, comme on l'a dit, mais qui prétendait se l'imposer lui-même et l'offrir au Roi non comme une redevance exigible, mais comme un don gratuit; la noblesse, laquelle avait seulement manqué de sagesse pour bien user de la liberté qu'elle réclamait à chaque minorité royale; le peuple, qui peu à peu, dans les villes et dans les campagnes avait lui aussi conquis des privilèges.

Encore une fois il manquait à ces efforts, l'harmonie : chacun voulait la liberté; mais personne encore ou du moins trop peu de personnes songeaient à réclamer la liberté pour les autres comme pour soi. Chaque ordre de la nation élevait volontiers sa liberté sur la sujétion des autres ordres; chaque province, chaque ville qui se serait fait tuer pour obtenir des chartes d'affranchissement, se tenait satisfaite dès qu'elle avait obtenu le pacte qu'elle réclamait. On demandait et on obtenait comme un privilège, ce qui aurait dû être réclamé et obtenu comme un droit applicable à tous. C'était mal comprendre la liberté, mais c'était, malgré tout, un immense amour de la liberté.

En certaines occasions, d'ailleurs, la nation fit masse

et prit comme une meilleure vue d'ensemble de ses intérêts : elle eut le sentiment d'une liberté vraie et comme l'intuition de son avenir. Ce fut lors de la convocation des divers Etats-Généraux.

Evidemment, il ne faut pas comparer encore les Etats Généraux avec une représentation régulière de la nation.

Tout d'abord les membres des Etats-Généraux ne furent point les députés du pays, mais les élus, les « choisis » du roi. Celui-ci appelait à lui des notables des trois ordres, Clergé, Noblesse et Tiers-Etat, pour avoir leur appui moral, pour leur transmettre plus facilement ses ordres, pour leur tirer de l'argent. Il n'entendait point délibérer vraiment avec eux, leur donner une part effective au gouvernement, leur soumettre ses projets et accepter de les modifier à leur gré.

Mais chaque fois que les notables furent ainsi appelés autour du roi, ils prirent conscience de leur force et rêvèrent de la liberté du pays. Ils sentirent tout d'abord que le roi avait besoin d'argent, et quand on tient quelqu'un par la bourse, on le tient bien. Ils voulaient bien payer, mais ils voulaient, comme l'on dit, savoir où allait l'argent.

De là, à se donner le droit d'en remontrer au roi, il n'y avait qu'un pas. Les Etats Généraux firent des « remontrances ». Plus tard, les divers Parlements prétendirent au même droit, et selon que les Princes furent plus ou moins solidement établis, ils usèrent de ce droit. Les Parlements s'adjugeaient ainsi le rôle qu'aurait pu avoir une commission permanente des Etats. A vrai dire, ils n'avaient pas droit à ce rôle. Les Parlements étaient de simples cours de justice ; ils ne pouvaient prétendre, comme ils le firent, surtout à la Fronde et jusqu'à la fin de l'ancien Régime, parler au nom de

la France. Mais il est vrai de dire que c'est par eux que la liberté continua de se faire entendre.

Les Parlements furent populaires dans la mesure où ils se firent l'écho des revendications du peuple. Sous la minorité de Louis XIV, sous Louis XV et sous Louis XVI, on peut dire que, plus ou moins consciemment, ils travaillèrent à la ruine de la monarchie absolue, dont ils étaient un rouage important et ils ouvrirent la porte à la Révolution qui devait les mettre en vacances indéfinies.

Quant aux Etats Généraux, il est intéressant de suivre leur travail et comment, peu à peu, ils apprirent à la nation tout entière à prendre conscience d'elle-même.

Les premiers Etats Généraux convoqués par Philippe le Bel, à Pâques 1301, au cours de ses démêlés avec le pape Boniface VIII n'avaient été appelés qu'à approuver la conduite du roi.

Ceux de 1356 parlèrent plus haut. Tout d'abord il n'y avait plus de roi; Jean le Bon, très valeureux, mais imprudent, s'était fait battre et prendre à Poitiers. Il n'y avait même que très peu de nobles, la Féodalité s'étant fait déjà faucher une première fois à Crécy. La bourgeoisie eut la prédominance avec Etienne Marcel, prévot des marchands de Paris, l'échevin Charles Toussac, Pierre de la Forest, chancelier de France, archevêque de Rouen, Jean de Craon, archevêque de Rennes, Robert Le Coq, ancien avocat de Paris, devenu prince-évêque de Laon.

S'érigeant en une sorte de Constituante, l'Assemblée réclama et fit promulguer par le jeune dauphin Charles l'ordonnance de Réformation. Les Etats avaient le droit de se réunir deux fois par an, sans convocation du roi, aucun impôt ne devait être établi sans eux, et tout im-

pôt voté ne serait perçu que sous leur surveillance. Neuf réformateurs généraux, nommés par les Etats, seraient chargés de réformer aussi l'administration.

Ces Etats ne représentaient pas la nation, ils étaient sous la seule influence de la bourgeoisie parisienne, cette bourgeoisie était aux mains du prévot des marchands, Etienne Marcel. Celui-ci était violent, il gâta tout, mais si la tentative échoua en fait, elle indique bien l'orientation que prenait la nation dès le XIV[e] siècle.

Au XV[e] siècle, c'était la même pensée qui se manifestait aux Etats-Généraux de Tours. Louis XI venait de mourir ; les seigneurs relevaient la tête, ils voulaient gouverner, ils firent convoquer les Etats à Tours en 1484 ; cette fois, c'était un commencement de vraie représentation nationale. Les députés avaient été élus aux chéfs-lieux de bailliage; ils sortaient d'un vote à deux ou même à trois degrés. Le Tiers-Etat des campagnes avait été aussi convoqué. Il y avait là 246 députés, confondus sur les mêmes bancs et votant déjà par « tête ». Ils se partagèrent en six bureaux, correspondants aux six grandes généralités financières.

La première question posée fut celle de l'origine même du pouvoir.

Dans les discours des orateurs, on trouve déjà des déclarations comme celle-ci : « La royauté est un office, non un héritage: l'Etat est la chose du peuple : la souveraineté n'appartient pas aux princes qui n'existent que par le peuple. Un fait ne prend force de loi que par la sanction des Etats, rien n'est saint ni solide sans leur aveu. »

Un bourgeois, Philippe Pot, seigneur de la Roche, n'hésitait pas alors à prononcer des paroles, dont l'écho hanta, trois siècles plus tard, les orateurs de la Révolution, qui n'en dirent pas plus.

« L'histoire nous enseigne qu'au commencement, les rois furent créés par la volonté du peuple souverain. On élevait au rang suprême les plus vaillants et les plus sages et chaque peuple élisait ses chefs pour son utilité. Les princes doivent enrichir la République et non s'enrichir à ses dépens. La République signifie la chose du peuple; qui peut contester au peuple le droit de prendre soin de sa chose, et comment les flatteurs osent-ils attribuer le pouvoir absolu au prince qui n'existe que par le peuple? Quiconque possède, par force ou autrement, sans le contentement du peuple, le gouvernement de la chose publique, n'est qu'un tyran et un usurpateur du bien d'autrui. J'appelle peuple non la plèbe, mais les trois Etats réunis et j'estime les princes eux-mêmes compris dans les Etats-Généraux : ils ne sont que les premiers de l'ordre de la Noblesse ».

Les Seigneurs, évidemment, n'avaient pas une idée aussi haute du corps de la nation; ils ne soutinrent pas le Tiers-Etat; l'Assemblée ayant courtoisement voté l'impôt demandé, la régente, Anne de Beaujeu la congédia et les Seigneurs firent « la guerre folle ».

Mais les idées étaient semées.

En 1614, sous la minorité de Louis XIII, ces mêmes idées reparurent: mais il aurait fallu l'intime union de tous, pour qu'elles puissent jaillir en réalités. Les États de 1614 ne furent qu'un éclair dans la nuit. Déjà montait le soleil de la Monarchie absolue; il devait, pendant près de deux siècles éteindre, en les absorbant, toutes les autres lumières du firmament de la Patrie.

Aussi bien l'amour de l'indépendance détruite allait réunir tout le monde pour l'effort suprême.

Il ne faut pas croire en effet que la Révolution Française s'est faite tout d'abord contre la Noblesse et le Clergé, par le seul élan de la bourgeoisie et du peuple.

La nation tout entière, telle que la concevait Philippe Pot, dès 1484, et telle que voulait la reconstituer Montesquieu dans *l'Esprit des lois*, y avait contribué.

Le rôle du Tiers-Etat est assez connu, il ne s'agit pas de le réduire; mais il s'agit de montrer la France de 1789 éprise tout entière de liberté.

Nul n'est plus libéral, plus sensible, plus émancipé, plus généreux, qu'un grand Seigneur de la fin du XVIIIe siècle. Nul ne semble avoir mieux l'intuition des besoins du peuple; nul ne semble mieux disposé à son égard, nul ne travaille à l'amélioration de son sort avec un sens plus pratique et mieux avisé.

Les plus grands noms de France, les Noailles, les La Rochefoucault, les Clermont-Tonnerre, les Castellane, les Virieu, les La Rouerie, sont en tête du mouvement, non par crainte et pour faire la part du feu comme l'insinue Michelet, mais spontanément et par conviction.

Ils ont fait leurs preuves et posé des actes avant même de parler. Chez eux surtout on peut dire que la Révolution est accomplie quand elle éclate: un de leurs descendants a pu les appeler : des gentilshommes démocrates [1].

Le Vicomte de Noailles, beau frère de La Fayette, a combattu pour l'indépendance de l'Amérique, c'est bien le moins qu'il combatte pour la liberté de la France, et il combat avec ardeur.

« Il faut reconnaître, dit M. de Castellane, que Noailles a vu la démocratie, qu'il y a cru, qu'il l'a traitée non comme une mine dont l'exploitation enrichit, mais comme un état social qu'aucune puissance humaine n'est de force à modifier. »

1. *Gentilshommes démocrates*, par le marquis de Castellane. Editeurs : Plon-Nourrit, Paris.

Noailles, d'ailleurs, écrivait lui-même à son fils Albert, en 1800, alors que sa femme est morte sur l'échafaut. « Le travail et l'industrie sont d'autant plus nécessaires aujourd'hui qu'il y a une grande émulation et que ces distinctions absurdes qui plaçaient la naissance avant tout n'existent plus. »

Le duc de la Rochefoucault et son cousin, le duc de Liancourt, ont appris la démocratie chez la duchesse d'Enville, la mère du premier. Le second s'est installé, après le départ du ministre Choiseul, dans son château de Liancourt en Beauvaisis; il l'a transformé d'abord en ferme anglaise, puis il y a fondé une école d'instruction d'arts et métiers pour les fils pauvres des militaires.

A la Constituante, le duc est pour la souveraineté du peuple ; il veut une monarchie tempérée par des lois faites par la nation et ses représentants : il ne veut pas d'ailleurs d'une Constituante intangible: il a l'intuition de l'avenir et le souci de ne point enchaîner cet avenir. Il organise ensuite l'assistance publique. Dès 1790, il construisait à Liancourt une filature de coton où étaient introduites vingt-quatre machines des plus parfaites qu'on eût alors. Son école d'arts et métiers devint propriété d'Etat et fut transférée à Compiègne, puis à Châlons. Le duc accepta d'en être nommé inspecteur par le Premier Consul. La Restauration lui tint rigueur. Liancourt ne s'en vengea qu'en poursuivant ses organisations sociales. Il établit dans sa ville l'enseignement mutuel et introduisit en France les caisses d'épargne dès 1818. La démocratie et la liberté ont toujours revendiqué cet homme comme leur ami. Quand il mourut, toujours disgrâcié, en 1825, les élèves de Châlons voulurent porter son cercueil ; la police royale intervint maladroitement, le cercueil roula dans la boue. Quant au duc de la Rochefoucault, il avait été lâchement assassiné à

Gisors, le 4 septembre 1792. Mais à trente ans de distance, tous deux mouraient ayant foi en leur idéal de liberté et lui ayant tout sacrifié.

Stanislas de Clermont-Tonnerre, premier député de la Noblesse de Paris aux Etats-Généraux de 1789, n'est pas moins épris de liberté et connu depuis longtemps pour ses idées de réformes; mais demeuré quand même fidèle au roi il fut massacré sous les combles de l'hôtel de Madame de Brissac, le 10 août 1792, le jour même où Louis XVI abdiquait aux Tuileries.

Clermont-Tonnerre est le type le plus achevé des gentilshommes démocrates : il embrassa toutes les idées sociales de la Révolutiion: abolition des privilèges, liberté de conscience, prééminence de la volonté du peuple; il fut seulement ennemi de la démagogie et il le paya de sa tête.

« Lorsque je vins aux Etats-Généraux, a-t-il écrit à M. Duval d'Espremesnil, j'y arrivai sans autre éducation politique que l'absence des préjugés les plus répandus et l'amour de la liberté. »

Le Comte de Castellane a, pour sa part, attaché son nom à la proposition de loi d'où est sortie la liberté de conscience. A vrai dire, il n'était pas religieux. Mais nous ne parlons ici que du goût de la Noblesse française pour la liberté en 1789.

Castellane résume ainsi l'histoire de la France : « Est-il une nation qui ait, plus constamment que la nôtre, méconnu les principes d'après lesquels doit-être établie toute bonne Constitution! Si l'on en excepte le règne de Charlemagne, nous avons été successivement soumis aux tyrannies les plus avilissantes... » C'est exagéré, mais cela prouve au moins un intense amour de la liberté.

Quant à la liberté de conscience, c'est Castellane qui

a proposé ce texte passé depuis dans la déclaration des droits de l'homme. « Nul homme ne doit être inquiété pour ses opinions religieuses ni troublé dans l'exercice de son culte. »

Castellane, aimé de ses paysans, put passer sans menace les pires jours de la Terreur. Robespierre s'y prit trop tard en le faisant arrêter le 8 Thermidor. Le lendemain le terroriste tombait.

Quand à Henri de Virieu, le père de l'ami de Lamartine, il aime le peuple, son roi, sa religion, sa patrie.

Virieu fait décider que les droits de l'homme vont être définis sous les auspices de l'Etre Suprême. Virieu est un démocrate; il n'est pas un philosophe. Les droits du Christ lui sont chers comme les droits du peuple. Il aime aussi le roi ; il mourra dans la révolte de Lyon qui veut venger la mort de Louis XVI et le renversement des autels.

Voilà l'état d'esprit des plus grands Seigneurs à la veille de la Révolution. Serait-ce seulement parce qu'ils sont philosophes ? C'est vrai pour certains. Cela ne l'est pas pour tous. Virrieu en est la preuve. Mais, amis de la liberté, ont-ils des adversaires dans le clergé ! Ils n'en ont certes pas parmi les curés ; les curés, qu'on appelle le bas-clergé, aspirent à la liberté. Leurs cahiers aux Etats le disent assez et vont assez loin dans les réclamations. Mais les évêques eux-mêmes, qui portent presque tous des noms historiques, ne sont pas moins favorables à l'expansion de la liberté.

Pour s'en convaincre on n'a qu'à voir leur attitude au lendemain de la prise de la Bastille.

Le 15 juillet 1789, Le Clerc de Juigné, Archevêque de Paris, se rend à l'Hôtel de Ville avec Bailly, le maire, La Fayette, Lally-Tollendal ; il porte sur le front la couronne civique ; il harangue la foule et l'entraîne à

Notre-Dame pour un *Te Deum* d'actions de grâce de la destruction de la forteresse.

M. de Malide, évêque de Montpellier, a contribué à la constitution des Milices patriotiques. M. de Durfort, archevêque de Besançon, bénit les drapeaux tricolores qui viennent d'apparaître.

Le 4 août 1789, Monseigneur de Juigné est encore à la tête des prélats qui font à la nation, spontanément, l'abandon de leurs privilèges.

Monseigneur de Boisgelin, archevêque d'Aix, présidant l'assemblée, fait cette déclaration : « C'est dans les Assemblées nationales qu'un citoyen apprend à connaître sa dignité personnelle et sa véritable existence. C'est là que ses sentiments s'élèvent et que ses plus grands instincts ne sont point renfermés en lui-même. Il concourt à tous les progrès de la liberté publique : il exerce la puissance de sa nation qui semble devenue la sienne et la constitution de son pays est son ouvrage. »

Monseigneur du Lau, archevêque d'Arles, qui devait mourir martyr de la foi religieuse dans le jardin des Carmes, en septembre 1792, déclarait en 1789 : « Il est glorieux pour un pays d'être appelé à la liberté, d'avoir brisé le joug de la servitude. »

Monseigneur de Chilleau, évêque de Châlons proclame : « Douze cents députés n'ont entre eux qu'un cœur et qu'une âme, et cette âme est enflammée du zèle le plus pur pour la gloire et le bonheur de la nation ! »

« Comment pourrait-on, s'écrie à l'autre extrémité de la France, Monseigneur de Montagnac, évêque de Tarbes, ne pas aimer la liberté au milieu des montagnes qui en furent toujours l'asile et dans un pays qui a joui constamment du calme au milieu des dangers. »

La France, même monarchiste, a chanté la liberté par la voix de tous ses enfants : elle a revendiqué la li-

berté de la personne humaine, la liberté de la conscience, la liberté de l'enfant, la liberté des associations, la liberté de l'enseignement.

Il se peut que, par instant, il y ait eu des regressions, des retours de tyrannie, que ces retours aient été l'œuvre des princes ou l'œuvre de parlements mal inspirés, mais l'amour de la France pour la liberté est telle qu'en définitive, la liberté triomphe toujours. Elle a triomphé pour la liberté de conscience en 1789; pour la liberté de la presse en 1830, pour la liberté politique en 1848, pour la liberté de l'enseignement en 1850, pour la liberté d'un grand nombre d'Associations en 1901. En effet, il ne faut pas oublier que si les Associations religieuses ont été injustement exclues de la loi de 1901, un grand nombre d'institutions à esprit religieux, bridées jusque-là dans leur expansion, ont pu s'épanouir librement à la faveur de cette loi, et la voie de la liberté d'association étant ainsi ouverte, il faudra bien que les associations religieuses finissent par passer.

De même la loi de séparation est condamnable dans son principe, mais il faut reconnaître que si l'Eglise en France y a perdu beaucoup de biens très légitimes et de facilités nécessaires, elle y a conquis une liberté d'action que les régimes anciens n'avaient jamais voulu lui reconnaître, tant il est vrai que la France a toujours gardé au cœur, malgré les lois mêmes que certaines forgent momentanément en son nom, l'amour, le culte et la pratique de la liberté.

La France proclame la liberté, elle la réclame et elle la prend. Elle fonde des écoles, des cercles, des associations de tous genres, elle bâtit plus que jamais des églises. Ses enfants veulent la liberté politique, sociale et religieuse. Ceux là seront finalement vaincus qui voudront lui barrer le chemin.

La France ne veut pas d'ailleurs la liberté pour elle eule et pour ses enfants; elle veut la liberté de Dieu nême pourrait-on dire, et elle veut la liberté des peu-les.

La France veut la liberté des peuples. On ne lui a oint vu faire de guerres de conquête. Au cours des âges lle n'a jamais revendiqué que les frontières naturelles. es guerres d'Italie furent la fantaisie d'un moment. Iais Louis XIV, lui-même abandonnait cette fantaisie t déclarait qu'il ne voulait que « remettre la France où vait été la Gaule. » Napoléon ne tint lui-même l'Eu-ope momentanément sous le joug que pour empêcher a France de tomber sous le joug de l'Europe.

Au cours de son histoire, la France n'a fait la guerre ue pour la liberté des peuples.

Une de ses plus vastes initiatives, en ce genre, est la uerre d'Amérique sous Louis XVI. Certains politiques eeuvent y saisir une revanche contre l'Angleterre qui ous a enlevé le Canada. Mais la France, en tant que ation et la jeune noblesse qui en est la fleur avec La Fayette et Rochambeau ne voient qu'un peuple jeune à outenir dans sa lutte pour l'indépendance; les volontai-es partent en foule. Le marquis de La Fayette a vingt ns; il vient d'épouser M[lle] de Noailles: néanmoins il 'embarque sur une frégate armée à ses frais, il va com-attre dans les rangs des Américains: il est aux affaires le Bradywina et de Montmouth; il rentre en France en 1779 pour en ramener de nouveaux secours; il se distin-gue dans la défense de la Virginie au siège de York-Town et contribue fortement à fonder la république des Etats-Unis.

Rochambeau part aussi pour l'Amérique avec 6,000 hommes et force le général Anglais Cornwallis à capi-uler dans York-Town en 1781.

La Révolution éclate : malgré des erreurs, des utopies, c'est une explosion de liberté, saluée de loin; l'Europe s'effraie et envahit le sol national. Alors, c'est la Patrie en danger, c'est l'irrésistible élan pour sauver la liberté en France et sous une impulsion généreuse, prenant l'offensive, pour donner la liberté à l'Europe.

Bonaparte le proclamera dans son manifeste de Charesco à l'Armée d'Italie, le 26 avril 1796 : « Amis, je vous promets cette conquête, mais il est une condition qu'il faut que vous juriez de remplir : c'est de respecter les peuples que vous délivrez... Peuples d'Italie, l'armée française vient rompre vos chaînes ; le peuple français est l'ami de tous les peuples ; venez avec confiance au devant d'elle. Vos propriétés, votre religion et vos usages seront respectés. Nous faisons la guerre en ennemis généreux et nous n'en voulons qu'aux tyrans qui vous asservissent. »

Entraîné par cette déclaration et lui faisant confiance, l'évêque d'Imola, Chiaramonti, le futur Pie VII, répondait par un mandement dans lequel il déclarait l'union possible de l'Eglise et de la République.

En 1821, la Grèce asservie depuis des siècles proclamait son indépendance et à son tour aussi elle appelait la France au secours ; la France lui répondait par ses poètes et par ses soldats.

Casimir Delavigne qui avait déjà tenté de venger sa patrie du désastre de Waterloo et de la dévastation de ses musées, s'attendrit ensuite sur les malheurs de la nation sœur. Il prêta sa lyre au « jeune diacre de Coron » pleurant comme les Hébreux exilés sous les saules de Babylone.

O Dieu, la Grèce libre en ses jours glorieux,
N'adorait pas encor ta parole éternelle :

Chrétienne, elle est aux fers, elle invoque les cieux,
Dieu vivant, seul vrai dieu, feras-tu moins pour elle
Que Jupiter et ses faux dieux?

Il répétait aux Grecs, pour être entendu des Français, les vers du vieux Tyrtée chantant la mort du vieux soldat :

« *Liberté! liberté! viens! reçois sa grande âme!*
Devance nos coursiers sur tes ailes de flamme.
Viens, Liberté! marchons. Aux vautours dévorants
Que nos corps, si tu veux, soient jetés en pâture.
Il est cent fois plus doux de rester dans tes rangs,
Vaincu, mort et sans sépulture,
Que de vaincre pour les tyrans!

En écho triomphal et en traits éblouissants de couleurs, Victor Hugo écrivait *Les Orientales*; il disait la gloire de Canaris, arborant l'incendie comme son drapeau ; il faisait pleurer sur l'enfant de Chio, l'enfant aux yeux bleus qui, farouche, ne réclame de la compassion du passant que « de la poudre et des balles. »

A ces accents des poètes, la France, fille artistique de la Grèce, se sentait émue, transportée d'enthousiasme et la vieille monarchie de Charles X entraînait l'Angleterre avec elle et partait au secours de la jeune liberté hellénique.

Tu connais cette histoire : Au congrès d'Epidaure, les insurgés helléniques ont proclamé l'indépendance de la Grèce. Un colonel français, Tavier, organise et commande les premières troupes régulières de l'insurrection ; des Comités de Philhellènes se fondent. La France est en tête. Le 20 Octobre 1827, la flotte turco-égyptienne est détruite à Navarin par les flottes de France et d'Angleterre. L'année suivante le général Maison faisait l'expédition de Morée et occupait l'antique Péloponèse.

L'indépendance de la Grèce était reconnue par l'Europe grâce à la sympathie déclarée de la France.

Comme la Grèce, c'est à la France que l'Italie doit sa liberté. Il n'y a pas non plus à refaire cette histoire, mais il faut s'en souvenir. Magenta, Solférino, sont des victoires françaises pour le profit de l'Italie. La sœur latine, comme la sœur grecque, ressuscite par la grâce de la France. Ni l'une ni l'autre ne sauraient l'oublier sans ingratitude.

A côté de ces libérations de peuples dans lesquelles la politique peut trouver son compte légitime en même temps que la générosité, que d'entreprises absolument désintéressées pour la réhabilitation, pour la liberté de peuplades innombrables qui n'ont rien à offrir en retour du service rendu.

On sait le sort de la malheureuse Afrique, ensevelie dans un esclavage hideux, jouet de trafiquants éhontés, voyant sa population mise en coupe réglée et les bandits venant sous tous les pavillons de l'univers y faire leur sinistre récolte de chair noire. Certes, l'Eglise protestait contre un tel trafic et Léon XIII réclamait pour la dignité humaine des peuplades ainsi décimées par les traitants; mais il appartenait à la France et à un archevêque français, de prendre effectivement en main la cause des Noirs et de mener vigoureusement la sainte croisade antiesclavagiste.

Nommé premier archevêque d'Alger, en 1867, Monseigneur Lavigerie, fondait en 1874 la mission du Sahara et du Soudan; il organisait sous le nom de « *Pères Blancs*, » la société des missionnaires d'Alger qui déborda son diocèse et travailla la Tunisie et la Tripolitaine. Lavigerie se fit lui-même prédicateur et quêteur: il secoua la torpeur des nations chrétiennes, il parla en Belgique et à Londres pour la guerre antiesclavagiste.

Par lui, la France, une fois de plus, demeura fidèle à son amour désintéressé de la liberté.

Et cette liberté aimée, la France la voulut pour Dieu même et pour son représentant sur terre, le Pape.

Au VIIIe siècle, le pape Etienne est menacé dans Rome par les Lombards et leur roi Didier. Pépin, puis Charlemagne, passent les Alpes et pour sauvegarder l'indépendance de la parole du chef religieux de la Chrétienté, ils assurent d'abord son indépendance territoriale; ils font Souverain celui que Dieu a fait Pontife. Ils constituent le patrimoine de Saint Pierre et ce patrimoine subsistera tant que la France pourra le défendre.

Du VIIIe au XXe siècle, des dissentiments ont pu surgir entre le gouvernement français et la Papauté, la France a toujours voulu l'indépendance du Chef de l'Eglise.

A une certaine époque elle s'est même trouvée, de ce fait, dans une situation quelque peu illogique. En 1859, Napoléon III voulut aider l'Italie à reconquérir son indépendance, mais il voulut en même temps laisser Rome au Pape : liberté des peuples, mais aussi liberté de l'Eglise.

La logique purement humaine entraînait les Italiens à convoiter pour capitale cette Rome légendaire, tête antique du monde, cité d'un éternel avenir. Le gouvernement français voulait demeurer fidèle au double idéal de la Nation : faire l'Italie plus grande tout en maintenant le Pape libre dans Rome. Il pensa d'abord pouvoir y parvenir au moyen d'une confédération d'Etats dont le Pape serait le président. Mais il ne put réaliser ce projet. Alors il hésita, et comme il arrive toujours, il parut trahir l'un pour ne pas paraître trahir l'autre, enfin il préféra paraître illogique et il donna au Pape

des soldats pour se défendre contre le roi qu'il venait d'aider. Un instant il songea à établir à Rome même l'impératrice Eugénie qui aurait joué le rôle de la comtesse Mathilde, au Moyen-Age.

Mais si le gouvernement de la France hésita et biaisa, la jeunesse de France, une fois de plus, se montra bien française.

Le Pape Pie IX avait fait appel au monde catholique pour défendre les droits de Saint Pierre. Son appel n'eût vraiment d'écho qu'en France. Les volontaires partirent par milliers, se recrutant dans les plus nobles familles ; ce furent les zouaves pontificaux : ils avaient pour chef Charette. Les valeureux, commandés par le général Lamoricière, furent décimés par les Piémontais, en vue de Notre Dame de Lorette, à Castel-Fidardo, le 18 septembre 1860. C'étaient des martyrs.

Napoléon III embarrassé signa avec Victor Emmanuel, roi d'Italie, la convention de septembre 1864. Le roi piémontais s'engageait à ne pas attaquer le territoire pontifical. Mais la garnison française retirée de Rome, Garibaldi se jeta sur le domaine Papal. Napoléon III, pour l'honneur de la France, fit réoccuper Rome par une brigade française et battit Garibaldi à Mentana en 1867. Mais, la guerre éclatant avec la Prusse, l'Empereur dut rappeler les troupes qu'il avait laissées à Rome et qui en sortirent le 28 juillet 1870. Le 2 septembre, la France était vaincue à Sedan ; le 20 septembre, le Pape était vaincu dans Rome. La liberté de l'Eglise ne tombait que sur les ruines mêmes de la France. De cela l'Eglise se souvient.

La France a fait la dernière Croisade, comme elle avait fait la première. Elle avait armé ses fils pour conquérir le tombeau vide du Christ ; elle les laissait s'armer huit siècles plus tard et elle les armait volontiers

elle-même pour garder intact le prestige extérieur de la Papauté.

La France veut la liberté pour elle, elle veut la liberté pour les peuples, et quoi qu'on en dise et quoi que certains aient pu faire en son nom, elle a toujours voulu, elle continue de vouloir la liberté pour Dieu même.

Et dans l'affreuse mêlée de 1914, pourquoi donc a-t-elle accepté la guerre qu'elle n'avait pas voulue, sinon pour aider la Russie à défendre la liberté des Serbes opprimés ? Pourquoi a-t-elle soutenu opiniâtrement cette guerre, sinon pour rétablir en l'intégrité de leurs droits, de leurs territoires et de leurs honneurs, tous les petits Etats violés par le militarisme prussien, les Monténégrins, les Serbes et les Belges ?

Libre, la France veut l'être au point de vue politique, social, et religieux ; elle veut l'être pour elle, elle veut que par elle l'univers soit libre comme elle. Elle a accepté, pour conquérir la liberté, toutes les épreuves les plus douloureuses ; elle a tenu tête à tous les oppresseurs, d'où qu'ils vinssent. Elle acceptera tous les sacrifices matériels pour garder intacte cette liberté et pour la transmettre à ses fils comme le plus beau, le plus sacré, le plus imprescriptible des héritages.

La France aime la liberté.

VIII

La France est... franche

Sommaire. — France et franchise. — La sincérité de France. — Haine de l'hypocrisie. — Entre la religion et l'irréligion d'Etat. — De Louis XIV à la Séparation. — La franchise en littérature. — La vertu de Paris. — Le geste franc.

La France est franche : cela semble, à première vue vouloir être un jeu de mots facile. C'est l'expression d'une vérité.

Franchise veut dire : amour manifeste et manifesté de la liberté. Franchise veut dire aussi : libération de toute entrave extérieure. On dit : les franchises d'un pays pour dire ses libertés. Franchise veut dire encore : sincérité absolue, sans réticence, sans précautions oratoires, absence totale de pose et d'hypocrisie. Liberté, sincérité, cette attitude d'être libre, cette qualité d'être sincère, cette caractéristique très spéciale d'un geste et d'une mentalité très noble et aussi charmante, s'exprime d'un mot spécial aussi qui en donne la nuance exacte : la franchise, et ce mot est de même famille que France.

Ce mot est de même origine, parce que ce mot désigne une qualité foncière et essentielle de la race dont nous sommes. Le Français, comme la France, est franc.

Il est des pays qui veulent la liberté pour eux, mais dont on ne saurait dire qu'ils sont francs : ils apportent en leur attitude une pose, ils gardent en leurs gestes une réserve habile ; ils prennent des airs, ils s'appliquent à des combinaisons ingénieuses ; ils ne jouent point, comme l'on dit, cartes sur tables ; ils ont des réticences, pour ne pas dire des habiletés ; ils peuvent aimer la liberté pour eux, ils peuvent même n'avoir pas l'intention d'attenter à la liberté d'autrui, il n'en reste pas moins qu'ils manquent de cette qualité aimable entre toutes, spontanée et séduisante, la franchise.

La France aime la liberté, nous l'avons vu assez. Elle a lutté pour la conquérir elle-même et pour la donner aux autres, mais la France aime aussi la sincérité.

La France aime la sincérité avec elle-même.

Rien de moins gourmé, rien de moins affecté, rien de moins solennel ni de moins compliqué que la France. Les personnages, même les plus officiels, ont peine à se plier aux protocoles compliqués. Les rois de France ont longtemps vécu franchement avec leurs peuples. Le roi Robert dînait avec ses pauvres : tu connais Saint Louis visitant les lépreux, rendant la justice assis sous un chêne, à Vincennes ou même dans le verger du Palais de la Cité, à Paris ; tu connais Louis XI portant sans façon des trous à ses coudes et entrant dans Amiens en si petit équipage que les bourgeois mêmes disaient « qu'ils ne donneraient pas vingt sous de la monture et de son harnais ». Tu connais Louis XII, le Père du peuple, et Henri IV, le Béarnais, se mettant aussi à l'aise chez ses sujets qu'il les y mettait, se laissant surprendre marchant à quatre pattes, le futur Louis XIII

sur son dos, en plein Louvre, par l'ambassadeur de cette Espagne qu'il avait vaincue.

Louis XIV organise, il est vrai, une étiquette sévère et somptueuse, mais la meilleure preuve que ce decorum jurait avec la nature française, c'est qu'il fallut longtemps au roi pour y discipliner sa Cour et qu'il n'y parvînt même qu'extérieurement. Les princesses de la Cour la plus hautaine s'exquivaient du protocole pour aller au Corps de garde faire des gamineries de pensionnaires échappées.

Louis XVI étouffait dans son jabot de dentelles, il aimait à se croire peuple franc et à vivre en liberté dans son atelier de serrurerie.

Et si haussés qu'ils parûssent dans les solennités de la Cour, dans la réception des ambassades, où ils veulent éblouir les nations du prestige de la France, les rois vivaient chez nous, portes ouvertes ; les Dames de la Halle avaient le droit, dont elles usaient, de baiser leur royal visage.

Les rois se laissaient coudoyer par la foule sur les terrasses de Versailles et Charles X lui-même ne voulait point qu'on usât de la hallebarde pour lui frayer passage.

Les rois, même de droit divin, se sentaient aussi de France, ils étaient francs d'allure.

Si les rois étaient ainsi, la nation entière n'était pas autre et sa malice a toujours vite tué sous le ridicule les personnages qui ont cru que « c'était arrivé. »

Depuis les fabliaux et les scupltures inscrites au front même des cathédrales jusqu'aux actuelles caricatures, la France a toujours souri des excès de gravité, elle a irrévérencieusement remis à leur place ceux qui croient qu'une fonction quelconque change un homme en dieu olympien. Elle respecte la fonction, elle l'honore, mais

le fonctionnaire ne lui en impose pas par lui-même et, de si haute naissance qu'il puisse être, elle ne le croit pas sorti des cuisses de Jupiter.

Toute hypocrisie la révolte : l'hypocrisie personnelle d'abord. Elle la hait tellement qu'elle irait jusqu'à faire payer aux institutions elles-mêmes le châtiment mérité par ceux qui s'affublent du manteau de ces institutions et qui sous couleur de vertu, de patriotisme et de religion, cachent leurs défauts. S'ils avaient franchement ces défauts, elle les leur pardonnerait. Ce serait pour elle de simples faiblesses et elle se montre presque jusqu'à l'excès tolérante et miséricordieuse aux faiblesses humaines ; mais ce qui serait seulement faiblesse, à ciel ouvert, devient pour elle un vice impardonnable quand l'attitude extérieure veut tromper. Tu connais *Tartufe*, la Comédie de Molière qui attaque les faux dévots. Tartufe, hélas n'est pas une exception dans l'humanité : il ne devient un monstre aux yeux de la France que parce qu'il joue la religion et son nom est resté le symbole de l'hypocrisie religieuse. La France ne se défie pas de la religion ; nous verrons et tu sais par toi-même qu'elle est pieuse, mais tu sais, par toi-même aussi, combien elle aime peu les attitudes qui manquent de naturel, les airs confits, les manières compliquées. La France est franche avec Dieu même, et cela lui fait honneur. Dieu est la Vérité; on ne se rapproche de lui qu'à la condition d'être véridique et sincère, et cela, en France, s'appelle la franchise.

Un garçon pieux, mais qui, même sans mauvaise intention, paraît guindé, embarrassé, compliqué, — serait-ce par scrupule, — n'a pas bonne presse en France, même auprès du clergé français.

Le clergé participe en effet de cette qualité essentielle à la nation ; il est sérieux autant et peut-être

même plus que partout ailleurs, mais il ne tombe ni dans l'excès de l'ascétisme extérieur, ni dans la complication des attitudes et des gestes. Il garde dans l'exercice des fonctions sacrées, une gravité qui dénote sa foi, mais il y apporte aussi une souveraine aisance, regardant en face, sans affectation ; il est franc.

La France ne peut pas supporter non plus l'hypocrisie collective. Religieuse, elle comprend tout ce qu'elle doit à Dieu ; collectivement, officiellement, à titre de nation, elle a élevé au Christ un sanctuaire national, mais elle a tellement peur de l'hypocrisie qu'elle irait jusqu'à ne pas souhaiter le rétablissement de la religion d'Etat, telle qu'elle existait aux siècles passés.

En principe, l'Etat devrait avoir une religion puisqu'il est le représentant de citoyens qui, individuellement, doivent en avoir une. A l'époque de l'unité de foi, au Moyen-Age, ce principe a pu être momentanément réalisé et il demeure incontestablement aux yeux de l'Eglise, l'idéal à poursuivre.

Mais cet idéal et sa réalisation supposent que la nation tout entière a la même croyance religieuse, et encore que cela soit souhaitable parce que cela est le meilleur, il n'en reste pas moins qu'en fait la robe sans couture du Christ, jetée au sort par les soldats romains, a été déchirée et que l'unité de foi n'existe plus.

Cette déchirure aujourd'hui avouée date de plus loin que d'aujourd'hui ; elle existait même au temps où officiellement l'Etat n'en voulait pas convenir et conservait une attitude extérieurement religieuse.

Sous Louis XIV, il y avait unité de loi, unité de culte, on ne saurait dire qu'il y ait eu vraiment unité de foi. Je ne parle pas seulement des protestants qui avaient, même en théorie, rompu avec l'unité catholique. Mais je veux dire aussi tous ceux qui pratiquement

ne recevaient plus avec soumission le Credo de l'Eglise en son intégrité. La religion d'Etat devenait dès lors une façade et à l'abri de cette façade, se dissimulaient le libertinage d'esprit de ceux qui se poussaient aux fonctions de l'Etat. Ce fut malheureusement alors le règne de l'hypocrisie officielle. Saint-Simon qui était sincèrement catholique nous a laissé dans ses « *Mémoires* », des témoignages irrécusables de cette hypocrisie des courtisans allant au salut quand ils croyaient que le roi y serait, mais désertant avec ensemble la chapelle royale dès qu'ils pouvaient y présumer l'absence du prince. La Bruyère, catholique également et de plein cœur, nous certifie la même mentalité et les orgies éhontées de la Régence du Duc d'Orléans, après la mort du Grand Roi, ont été la triste revanche des libertins si longtemps contraints aux génuflexions protocolaires.

Est-ce à dire que la France soit irréligieuse ? Beaucoup l'ont dit ; certains l'ont cru. Je ne le crois pas : mais la France, par dessus tout, est franche. Toute contrainte lui pèse. Elle veut tout faire spontanément, et le geste auquel elle se plie d'elle-même avec amour lui devient insupportable dès qu'il lui paraît imposé.

Et de fait, c'est que la France qui paraît difficilement accepter la religion d'Etat n'accepte pas plus l'irreligion d'Etat. Elle ne veut pas plus qu'on lui interdise la messe qu'elle ne veut qu'on la lui impose. On l'a vu au cours du dernier siècle et de celui-ci, quand, le vent ayant tourné, l'Etat a cru pouvoir reprendre contre la religion les armes qu'il avait autrefois forgées en sa faveur.

Il exigeait autrefois des billets de confession pour donner sa confiance ou tout au moins sa faveur. La France s'est révoltée, par franchise, contre cette pré-

tention. Il exige aujourd'hui comme des billets de non-confession ; la France hausse les épaules et se révolte contre cette prétention nouvelle. L'Etat dissout les associations religieuses, la France les rouvre sous une forme extérieurement différente, mais dont l'action se révèle identique. L'Etat veut chasser Dieu des Ecoles, la France organise des écoles libres : l'Etat rompt avec le Pape ; la France Catholique est plus romaine que jamais.

Seuls adhèrent aux prétentions de l'Etat les parasites qui en vivent, mais ceux qui sont vraiment de France, et c'est l'immense majorité, protestent par la parole et par l'action contre l'ingérence malavisée de l'Etat dans le for intérieur et renouent avec aisance et dextérité tout ce que l'Etat croit avoir rompu.

La France fait cela contre l'Etat irreligieux comme elle l'a fait contre l'Etat officiellement religieux, par goût de la franchise, par horreur pour tout ce qui ressemble à une hypocrisie, qu'elle soit de gauche ou qu'elle soit de droite. Un poilu de France ne voudrait pas être mené à la messe, mais il ne ferait pas bon qu'on voulut l'empêcher d'y aller : il irait, simplement pour prouver qu'il peut y aller.

C'est cet amour de la franchise qui explique comment la France a toujours été un peu en opposition avec son gouvernement, quel qu'il fût. Tout gouvernement, qu'il le veuille ou non, fait des hypocrites. Il y a toujours des individus sans convictions on instables dans leurs convictions et qui seront tout ce qu'on voudra. La Bruyère, Racine, la Fontaine, les ont stigmatisés au XVIIe siècle.

Peuple caméléon peuple, singe du maître.

Mais ces gens-là ne sont point morts avec l'ancien

régime et quelque couleur qu'ils aient revêtue sucessivement, sucessivement aussi la France les a démasqués et honnis.

Elle a toujours impatiemment supporté l'appel au bras séculier pour propager ou défendre les idées. Elle croit à la force irrésistible de la vérité toute seule et que cette vérité perd plus de force et de prestige qu'elle n'en gagne, à se présenter non seulement derrière les fourgons de l'étranger, mais même sous la protection des baïonnettes du pouvoir central, quel qu'il soit.

La France, si franche avec elle-même, est franche aussi avec les autres, et cette franchise donne à sa physionomie dans le monde un trait qui la caractérise entre toutes les nations.

Nous ne dirons pas que cette franchise la distingue de l'Allemagne. Il serait injurieux à la France qu'on put, même un instant et pour lui donner l'avantage, songer à la comparer avec la nation lourde et fausse entre toutes ; mais nous dirons que c'est la franchise qui la distingue, même des nations les plus honnêtes et les plus sympathiques.

On dit de l'Angleterre qu'elle est loyale ; elle sait le prix d'un mot et la valeur d'une signature et son attitude au cours de la guerre mondiale interdit qu'on rappelle Jehanne D'Arc et Napoléon, envers lesquels l'Angleterre n'a pas honte de réparer ses erreurs.

On dit de l'Angleterre qu'elle est loyale : on ne dit pas qu'elle est franche. Franchise implique bien loyauté, mais loyauté avec je ne sais quoi de joyeux, d'aimable, de confiant. L'Angleterre est loyale, mais avec une certaine raideur. Elle ne trahit pas, mais elle ne se trahit pas non plus. On peut se fier à elle. Est-ce à dire qu'elle se fie tout-à-fait aux autres, et qu'elle omette dans ses relations avec autrui la prudence et les précautions.

L'Angleterre ne se livre pas. La France, aussi loyale, est plus franche : elle va sans arrière pensée, sans précautions même élémentaires ; elle se fie absolument ; elle se trahit elle-même, elle se livre toute entière. Toute son histoire l'affirme et le prouve, même à nos dépens.

Il se peut que l'Espagne se fasse un point d'honneur de sa loyauté ; mais il y a toujours dans son attitude quelque chose de théâtral. L'Espagne se campe dans sa fierté, elle ne veut pas déroger à son antique renommée d'être un pays chevaleresque. C'est moins peut-être sa nature que sa tradition d'être loyale. C'est pourquoi elle apporte dans toutes les manifestations de la vie nationale quelque chose d'empesé comme la fraise de dentelle dont elle engonçait naguère encore le cou de ses Grands. Elle apparaît solennelle et gourmée. On sent qu'elle ne plaisante point et qu'elle ne saurait jamais rire de ce pourquoi elle saurait mourir.

La France apporte une espèce d'espièglerie dans sa franchise. Se prendre trop au sérieux elle-même lui est impossible et lui paraîtrait une exagération, presque une fausseté. Mais rieuse et gamine comme la Grèce, elle ne porte point la désinvolture des Grecs en matière de relations internationales. Comme disait d'elle autrefois, Mazarin, un italien qui la connaissait bien : elle chante, mais elle paie.

On peut plaisanter et savoir mourir : la France le montre chaque jour et son allure dégagée ne l'a jamais amenée à se dégager d'une obligation, et c'est chez elle surtout que l'esprit si fin qu'il soit et si puissant, par ailleurs, finit toujours par être la dupe du cœur.

Toutes les nations soutiennent leur attitude par l'étiquette. La France se moque de l'étiquette et des fausses pudeurs. Elle se présente hardiment telle qu'elle est, sans artifice aucun; les mines confites ne sont point son

fait et elle a même quelquefois jeté par dessus les moulins le bonnet dont on voulait la coiffer hypocritement.

Elle veut la franchise dans la littérature et dans l'art, comme en religion et en morale. Elle respecte la pudeur qui est elle-même le respect de la beauté, mais elle aime quelquefois à effaroucher la pudibonderie qui n'est que la contrefaçon de la vraie pudeur.

Elle veut la franchise dans les mots et elle ne confond point la distinction du langage avec une pruderie gauche et embarrassée.

Dès le Moyen-Age, aux temps de vive foi, elle a, aux contreforts des cathédrales et jusque sur les stalles de ses chanoines, sculpté mille silhouettes que l'âge suivant a trouvées deshonnêtes, sans doute parce qu'il était quelque peu moins honnête lui-même.

Elle a réclamé pour l'exactitude anatomique de ses statues et elle les a debarrassées des feuillages parasites qui étaient bien plutôt un prétexte à la grivoiserie qu'un paravent pour la vertu.

On peut penser peut-être qu'elle a poussé à certains égards, cette franchise jusqu'à l'excès, et que c'est aussi un peu par malice qu'elle se plaît à braver les conventions hypocrites des autres. Volontiers elle applique à ceux-ci le mot de Celimène à la prude Arsinoë dans le *Misanthrope :*

Elle est à bien prier exacte au dernier point.
Mais elle bat ses gens et ne les paye point.
Elle fait des tableaux couvrir les nudités
Mais elle a de l'amour pour les réalités.

Les siècles francs et de foi profonde n'ont pas eu de ces délicatesses qui pourraient bien n'être que de la dépravation. Sous ce rapport, la grave Madame de Maintenon est du même avis que Molière.

Et puis on dirait que la France a peur de se montrer meilleure qu'elle n'est, d'affecter des qualités qu'elle n'a point, elle est si amie de la franchise qu'elle semble préférer montrer ses défauts et voiler ses vertus. C'est de la pudeur à rebours. Le respect humain chez elle consiste à ne pas paraître aussi vertueuse qu'elle l'est en réalité. Elle se ferait tort plutôt que de s'attirer une estime qui dépasserait son mérite.

On dit que c'est par légèreté qu'elle scandalise les nations voisines ; on la croit libertine. Qu'il y ait une pointe de cela dans sa manière de faire, un français ne saurait sans doute le nier tout-à-fait sous peine de manquer de franchise à son tour.

Mais si la France est quelquefois légère et si on a pu la croire libertine, c'est surtout parce que, dans son honnêteté qui est foncière, elle a été révoltée de l'hypocrisie ambiante. Elle a eu les oreilles échauffées du sermon de ses voisins qui prenaient des airs indignés.

Très fine, elle savait ce que valaient, au fond, ces censeurs plus ou moins intéressés.

Voici que pour un geste un peu vif, une parole un peu chaude, pour un baiser échappé, les pharisiens des Chancelleries, les défenseurs patentés de la vertu, la traînaient aux gémonies des nations et condamnaient en elle très haut, tout ce que, tout bas, ils réservaient pour eux-mêmes. La France s'est souvenue que le Christ, toute pureté, n'avait point donné, au soir de la fête des Tabernacles à Jérusalem, dans le piège que lui tendaient les vieux messieurs du Sanhedrin pharisaïque quand ils lui amenaient la femme surprise en adultère sous les tentes de feuillage.

Elle attend, elle aussi, que ceux qui sont sans péché lui jettent la première pierre, mais en attendant, elle se

risque à leur faire un pied de nez. Ses accusateurs l'ont bien mérité.

Oui, la France, dont la franchise laisse voir au monde ses imperfections, alors que les autres nations s'appliquent à dissimuler les leurs pour se donner toujours le beau rôle qu'elles ne méritent point.

Il y a dans cette attitude caractéristique et incorrigible une part de désinvolture : la France n'aime pas à se gêner. Il faut souffrir pour être belle : on dit cela aux petites filles ; mais c'est quand il s'agit de beauté postiche : les papillottes et les rubans, la contrainte du corset et les complications de l'armature féminine répugnent à celles qui sont naturellement belles. La France est belle ainsi, et elle n'a pas besoin de se gêner pour l'être moins en voulant le paraître davantage. Elle est élevée un peu à la béarnaise, elle aime à grimper, sauter, courir, le moyen de faire tout cela avec un corps de baleine autour de soi. Il y a aussi une part de gaminerie. La France est libre et elle veut le paraître sans avoir de précautions à prendre et de trop grande réserve à garder. Elle est nerveuse, impressionnable, spontanée : elle est jeune.

Enfant mal élevée alors, indisciplinée ? Peut-être un peu. Mais alors autant dire que toute personne de caractère est mal élevée parce qu'elle ne consent point à marcher dans le sillon tracé à mi-côte pour le commun.

Corneille, lui aussi, était un indiscipliné au regard de Richelieu ; il n'avait pas « l'esprit de suite », il ne consentait point, pour faire plaisir au Cardinal, à bâtir mal une pièce qu'il pouvait bâtir bien. La France est un génie comme Corneille. Comme lui, elle est indépendante. Si quelquefois elle s'est soumise aux conventions arbitraires, comme le poète rouennais aux étroites règles d'Aristote, elle s'y est trouvée mal à l'aise. Sa fé-

condité en a pâti ; son attitude générale s'est rétrécie ; si elle avait persévéré dans l'obéissance, elle aurait dépéri. Heureusement le naturel a repris le dessus ; la seule expansion de son cœur a tout fait craquer, le monde a été suffoqué, mais tant pis pour le monde. La France n'est pas faite pour le joug uniforme. On la dit indisciplinée, elle est surtout géniale.

Que cette indiscipline ait pu, au cours des âges, et momentanément, lui causer des mésaventures fâcheuses, cela est incontestable. La France le sait, mais elle s'en console en pensant que des ennuis de ce genre ont toujours été la rançon de la franchise. On est battu quelquefois, mais on a dit son fait à l'adversaire : la cicatrice s'efface, le mot demeure et la France aussi semble avoir des mots qui ne passeront pas.

Aussi bien, si par franchise, la France laisse paraître ses moindres défauts, si elle les étiquette pour ainsi dire elle-même et si elle les signale de peur que l'étranger ne les découvre pas, si même elle laisse croire qu'elle en a certains qu'elle n'a pas, si elle se fait croire irrévérencieuse quand elle n'est qu'innocemment spirituelle, anarchiste alors qu'elle n'est qu'impatiente du joug, frivole quand elle n'est que gaie, se niant elle-même au risque de solliciter ses adversaires à la curée, il faut qu'elle ait, en compensation, une somme imposante de qualités pour que ces qualités, non seulement la sauvent des conséquences morales et matérielles que ses défauts entraîneraient logiquement contre elle, mais pour que ces défauts ne lui enlèvent, au fond, ni la confiance ni l'estime des autres nations.

En France, ce qui se montre, se sont les défauts qui en réalité, n'ont point en elle de racines profondes : ce qui se cache, ce sont les vertus qui la constituent essentiellement.

Chateaubriand, parlant de l'âme humaine, la compare à ces grands lacs d'Amérique dont la surface est limpide mais au fond desquels vit caché un énorme crocodile.

En France, le crocodile, formidable seulement à ceux qui ne s'en approchent point, se promène autour du lac. Au fond du cœur de la France, c'est la vertu de franchise qui réside.

Et si de la franchise peuvent procéder certaines faiblesses et même certains défauts, il en procède aussi des vertus compensatrices et rédemptrices des défauts opposés.

Quand on arrive à Paris, on croit entrer dans la ville du diable. C'est Babylone : le vice s'étale avec cynisme ; on se demande où l'on est : toilettes excentriques, cafés de débauche, affiches criardes, théâtres et cinémas à réclames scandaleuses, l'œil du voyageur est offusqué à chaque coin de rue. Mais qui donc oserait soutenir que Paris est cela. On revient bien vite du premier jugement porté. Paris, comme la France, cache ses vertus. Il ne crie point sur les toits toutes ses œuvres de charité. Il ne met point d'enseignes multicolores à ses hôpitaux, à ses crèches, à ses asiles, à ses écoles. C'est seulement à l'intérieur de ses églises qu'on voit les milliers de communions qui y sont distribuées chaque jour. C'est la nuit que les âmes se réunissent à Montmartre devant le Saint Sacrement ; c'est toute la journée que les pères travaillent, que les mères peinent pour les enfants inclinés eux-mêmes, laborieux, sur les devoirs de classe.

Babylone, à Paris, n'a vraiment qu'un quartier, le plus apparent, le reste appartient à Jérusalem.

Les Germains, avec un orgueil insupportable, criaient qu'ils constituaient le peuple prédestiné et que l'Allemagne était au-dessus de tout ; ils montaient jusqu'au

haut du temple pour dire à Dieu, comme le pharisien : « Je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes » et ils ajoutaient, en désignant avec dédain la France ; « ni tel que ce publicain ! »

Le publicain au contraire se tenant très humble au bas du temple se frappait la poitrine en silence et disait : « Seigneur, pardonnez-moi, je ne suis qu'un pécheur ! »

La France, que ses ennemis affectent de considérer comme irrémédiablement pervertie, a repris avec simplicité et franchise l'aveu spontané du publicain : elle a inscrit au fronton du monument national de Montmartre qu'elle est dévouée et pénitente. *Gallia pœnitens et devota.*

Et en définitive, c'est cette franchise caractéristique de la France qui fait la beauté de la patrie. D'autres nations peuvent marcher front haut, mais cette hauteur est affectée et elle les fait hautaines. Pour la France, cette attitude est naturelle et sans raideur. Le front n'a point de plis ; les yeux n'ont point de regards fuyants ; les lèvres ne dissimulent aucune impression ; la mobilité du visage est révélatrice de l'impressionnabilité de l'âme. Tout est transparent dans cette physionomie qui aimerait mieux se déformer d'une grimace passagère plutôt que de dissimuler une imperfection, ou un sentiment.

Oui, pourtant, ce visage cache quelquefois ses larmes.

Les larmes peuvent être l'indice de la douleur et de la compassion, mais elles peuvent être aussi la conséquence d'une certaine faiblesse des nerfs. La France ne veut pas qu'on lui attribue plus de bonté réelle qu'elle n'en a et par suite qu'on l'estime au-dessus de la valeur qu'elle se sent avoir, et c'est encore pour être franche

avec elle-même et avec les autres qu'elle cache volontiers ce qui la pourrait faire aux yeux des autres plus qu'elle n'est à ses propres yeux.

Aucune nation n'a marché mieux qu'elle, la main tendue; c'est son geste préféré. Faire le premier pas: avouer, reconnaitre un tort, une méprise, une erreur, demander volontiers la paix, tant qu'il ne s'agit que de pertes matérielles et que l'honneur n'est pas en jeu: la main tendue, sans embarras et sans servilité pour s'excuser: la main tendue pour donner sans arrogance ni dureté, la main tendue spontanément, largement, et c'est toujours le même mot qui revient... franchement.

Aucune nation n'a marché, plus qu'elle, le cœur ouvert. Ceux-là mêmes qui lui reprochent le plus de trop avoir le cœur sur la main ont été les premiers à en profiter.

Quand on marche à cœur ouvert, il est évident qu'on en laisse voir les faiblesses autant que les vertus. Tout compte fait, les vertus l'emportent sur les défauts dans le cœur de la France. Mais ses adversaires ne veulent retenir que les faiblesses, il est difficile d'être franc; cela peut même être dangereux. Qu'un individu, qu'un parti, qu'une nation consente à reconnaître un tort; on ne retiendra que le tort qu'elle avoue, on lui déniera jusqu'à la qualité qui le lui a fait avouer. On séparera ce qui, par l'union, pouvait se neutraliser. C'est ainsi qu'on décourage les individus d'être francs.

Même injustice est journellement commise envers la France.

Une autre nation se le serait tenu pour dit : elle aurait modelé son attitude sur les convenances admises ; on aurait fini par dire d'elle qu'elle s'était corrigée, alors qu'elle n'aurait fait que s'adapter en se contraignant et en dissimulant. La France s'est sentie assez forte, elle

s'est sentie assez franche pour persévérer dans son attitude caractéristique.

On la connaîtra telle qu'elle est, et si on se trompe sur elle, au moins ce ne sera pas en lui prêtant des qualités qu'elle n'aurait point. Elle aime mieux demeurer en deça de son mérite et n'acquérir ainsi qu'une moindre renommée. Mais il est un défaut que nul jamais ne pourra lui reprocher, c'est celui d'être « hypocrite raffinée » ou trop « habile politique. »

Et ainsi elle aura atteint son but, car c'est surtout l'hypocrisie qui lui répugne. Etre hypocrite ou seulement le paraître lui est si insupportable qu'elle sacrifie tout à se laver du moindre soupçon à cet égard.

Elle y est parvenue : ce n'est pas un moindre mérite ni un petit résultat. Aujourd'hui, comme autrefois, Français demeure synonyme de Franc.

Disons-le encore : franchement, cela vaut bien qu'on laisse courir sur soi quelques racontars mal intentionnés. « Ne nous en faisons pas là-dessus ». Littérateurs, diplomates, pharisiens étrangers reprochent à la France des faiblesses : ils seraient bien fâchés qu'elle se corrigeât de quelques-unes dont ils profitent, et ils en conviendraient s'ils étaient, comme nous, francs.

IX

LA FRANCE EST PIEUSE

SOMMAIRE. — La Fille aînée de l'Eglise. — Les croisades. — Les Cathédrales. — Le Vœu de Louis XIII. — Le Sacré-Cœur, Lourdes. — Le clergé de France. — La piété de France, la liturgie de France. — Dieu et la France.

La franchise est si bien le caractère essentiel de la France qu'elle le porte jusque dans la conception et la profession de sa foi religieuse. Sous des apparences délurées, la France est religieuse et même pieuse.

La piété, de *pietas* en latin, indique tout un ensemble de sentiments délicats au service d'une conviction noble, un mélange de tendresse et de vénération, quelque chose de féminin encore et qui convient bien à la nature si féminine de la France.

Cette piété française est franche vis-à-vis de Dieu même, le lien de religion qui l'attache à Dieu, la France aime à se le passer au cœur ; elle aurait peine à souffrir qu'on le lui imposât aux épaules.

L'Eglise elle-même ne s'est pas trompée sur ce caractère de la piété française ; elle a bien saisi tout ce

qu'il y a de confiant et de filial dans l'adhésion de la France au symbole qu'elle prêche.

Dès l'aube de l'histoire, l'Eglise a appelé la France sa « fille aimée ». De mère à fille, simplicité des relations, franchise des allures, intimité du cœur, concordance de l'esprit, aptitude à se comprendre, à s'aider et même à se pardonner.

En appelant la France, sa fille, l'Eglise lui reconnaissait ces qualités que nous observons dans sa piété, et la France, de son côté, se comportait, dès l'origine, avec spontanéité et franchise envers l'Eglise.

La France ne s'est pas convertie égoïstement pour obtenir les bienfaits de Dieu ; elle a envisagé, même avec Clovis, les services qu'elle pouvait rendre à Dieu. Elle s'est jetée à la conquête du monde pour Dieu, pour propager cet Evangile d'amour qui la ravissait, encor qu'elle ne sût point l'appliquer toujours.

Et ces élans, et ces travaux, et ces victoires, sur les Barbares et sur les Sarrazins, elle n'en revendiquait pas l'honneur, mais avec une délicatesse toute féminine de piété, elle les rapportait à Dieu seul : *Non nobis, Domine, non nobis; sed nomini tuo da gloriam.* Elle ne disait même pas : les gestes des Francs par l'aide de Dieu, elle disait : les gestes de Dieu par le bras des Francs.

Et quand cette gloire débordait les limites de son territoire, quand Charlemagne régnait sur le monde, un pied sur l'Espagne, un pied sur l'Italie, et de son front génial hantait les bois de Germanie, la France pieuse affirmait d'autant plus sa piété. Tout d'abord, elle voulait que sa victoire, avant d'augmenter le patrimoine national, servît à Dieu même en la personne du Pape. Maîtresse de Rome, elle donnait Rome à Léon III, Pontife suprême, et en la personne de Charles, elle

s'agenouillait pour recevoir, des mains du Pontife rétabli par ses soins, la couronne d'Occident.

Puis ce furent les Croisades, parties du cœur de la France, préparées par Pierre, l'ermite d'Amiens, un Français, prêchées à Clermont en Auvergne, par Urbain II, le Pape Français, menées par un baron Français, Godefroy de Bouillon, au milieu d'un tel concours de Français qu'il semblait à ceux qui restaient que la France se transformait en désert. Ce fut un roi français, Saint Louis qui reprit et clôtura les Croisades pour le seul amour de Dieu.

Et quand les armes ne suffisaient point à remporter la victoire pour Dieu, la prière venait à la rescousse. Saint Dominique ne trouvait qu'en France une terre préparée pour la floraison des Rosaires. Il en semait tout le Midi, et c'était bien français encore cette idée gracieuse de couronner la Vierge de prières, comme on l'aurait couronnée de fleurs.

Et certes la foi peut faire trouver la prière, mais la piété seule et la piété française sait inventer la forme la plus exquise et la plus féminine de la prière. Quoi de plus féminin en effet que de tresser les « avés » en couronne, que de dénommer « roses » ces petits grains de métal que seul le cœur parfume, que d'appeler chapelet, c'est-à-dire « petit chapeau » cette chaîne qui semblerait à d'autres une chaîne monotone, mais qu'une piété vraie suffit à unifier, à assouplir comme un liseron d'amour.

Œuvres de la piété de la France autant que de son art, ces cathédrales merveilleuses élevées en l'honneur de Dieu, mais dédiées, par une attention délicate à sa mère, cette admirable et unique assemblée de Notre-Dames, toutes sveltes et toutes vêtues de dentelles, en attitude d'Orantes, les bras de toutes levés au ciel, si

fines malgré leur ampleur qu'elles semblent des bibelots ciselés et que pourtant le vent des siècles et des révolutions ne parviendra jamais à renverser.

Et ce n'est pas seulement en cathédrales artistiques que la France multiplie ces sanctuaires de la Sainte-Vierge pour dire sa piété. Dans les vallées, au sommet des montagnes, à la crête des falaises, c'est encore, en des fanums rustiques, toute une théorie de Notre-Dames. Notre-Dame des Flots, au milieu des écueils, Notre-Dame du Chêne, au milieu des bois, Notre-Dame de l'Epine, Notre-Dame de Roc-Amadour, Notre-Dame du Ronceray, Notre-Dame de Liesse au milieu des plaines plantureuses, et ce serait toute une litanie qu'il faudrait détailler, sans parvenir à épuiser les témoignages de la piété de la France, résumée en Notre-Dame de Paris.

On peut alors comprendre comment, au prix même de certaines exubérances dans les manifestations, la France du XVIe siècle, éprise par ailleurs des qualités chevaleresques de Henri le Béarnais, ait mis celui-ci en demeure de choisir entre elle et une religion prétendue réformée. Laissons de côté tout ce que la politique a pu donner d'extravagant, de déplacé et même de regrettable aux manifestations extérieures d'une piété sincère au fond ; il faut bien reconnaître que c'est la piété de la France, qui, en 1592, après Arques et après Ivry, et même devant les Espagnols aux aguets, posait la question au vainqueur militaire pour lui donner la victoire des cœurs.

Henri IV se convertit ; nous n'avons point à rechercher ici dans quelle mesure la conviction l'emporta chez lui sur l'intérêt

Le Pape s'en préoccupa ; il hésitait : un saint, que nous connaissons bien, Saint Philippe Néri, arrivé à

cette époque, au seuil même de son éternité, résolut la question, comme il nous la faut résoudre nous-mêmes. Henri IV, catholique de profession, c'est la France catholique de conviction. Le roi, vaincu ou convaincu, la piété de France était victorieuse.

Et il semble que des relations presque quotidiennes et familières s'établissent entre le ciel et la France par la piété du peuple et des rois de chez nous.

Dieu et la Sainte-Vierge sont intéressées aux affaires de France, à la perpétuité de la dynastie qui est de France. Louis XIII, maladif et toujours un pied dans la tombe, après plus de vingt ans de mariage, ne se voit point d'héritier; il en souffre moins pour sa Maison que pour la Patrie qui, en ce temps-là, lie son sort à celui de la maison royale et qui est aussi anxieuse que son prince de ne pas voir surgir, à la tige du lis ancestral, le rejeton qui le pertétuera.

Louis XIII n'hésite pas; il consacre son royaume à la Vierge; si elle lui accorde un fils, une procession se fera à perpétuité, au soir de l'Assomption, sous les voûtes des cathédrales, autour des églises de campagne, au chant de litanies mariales.

Certes, c'est Dieu, le seul auteur de la vie: c'est lui seul qui, en définitive, peut exaucer la prière du roi. Mais qui donc peut mieux s'occuper d'enfants à naître qu'une femme qui fut mère, et qui donc peut aussi, mieux qu'une mère, toucher le cœur d'un fils, ce fils fût-il Dieu? La France qui, elle aussi, est femme, a mis au cœur de son roi une de ces intuitions dont, seules, les femmes ont le secret. Du bienfait de Dieu, c'est la Vierge qui sera remerciée et ainsi Dieu n'en sera que plus satisfait et plus touché lui-même, et sous quelle forme se fera le remerciement? Sous la forme la plus touchante et la plus poétique. Dans la splendeur de

l'août, le mois auguste, de longues processions auxquelles prendront part des théories de jeunes filles en blanc se dérouleront sous les arceaux de pierre ou sous les arceaux de feuillage, en jetant comme des fleurs vers la Vierge tous les vocables qui la peuvent mieux charmer : Mère toute pure, Mère aimable, Mère admirable ! Vierge clémente, Vierge puissante, Rose mystique, Maison d'or, Etoile du matin, Miroir de justice, Reine des Anges, Reine des apôtres, Reine des Vierges, toutes les litanies enfin ; ces litanies délicieuses où l'âme se berce et se pâme presque dans les *Ora pro nobis* confiants.

Louis XIII est mort, les rois ont disparu : mais ce n'était pas seulement le vœu d'un prince, c'était le vœu d'un pays tout entier et la France pieuse a recueilli le royal héritage et par les nefs des cathédrales et par les chemins creux des villages, elle continue, dans la gloire de Messidor, à jeter vers le ciel, les appels virginaux.

Et il semblerait que Dieu même ait voulu répondre à la France. En 1689, à l'ombre des noisetiers de la Visitation de Paray-le-Monial, ce n'est plus la France qui appelle le Christ, c'est le Christ qui appelle la France et qui lui promet : promesses multiples, promesses divines, promesses à chaque famille de France, promesses aussi à la France en tant que nation. Epanchement divin, geste délicieux d'intimité : une poitrine qui s'ouvre, un cœur qui se met à nu, une voix suave en la nuance d'un reproche attristé : « Voici ce cœur qui a tant aimé les hommes ! »

Quelle nation a vu ainsi et de si près le cœur de Dieu ? mais quelle nation aussi l'a saisi avec plus de piété, s'en est emparée avec plus de spontanéité, a voulu plus noblement l'exposer aux regards et l'honorer pour lui-même. Cœur sacré en la poitrine du Christ : Sacré-Cœur sur les images, dans les sanctuaires, emblème que

sa piété éclairée aura garde de vouloir imposer sur les drapeaux, mais que sa piété aimante souffre de ne pas voir acclamer spontanément par tous.

Et sans vouloir ici multiplier les exemples, en face de Paray-le-Monial, c'est Lourdes, la ville unique au monde, la ville mariale entre toutes et vers laquelle se précipite la piété de France par tous les réseaux de ses chemins de fer. La science elle-même est mise au service de la piété de France : la science sert à affirmer que cette piété est récompensée par de perpétuels miracles.

Piété française ! qui pourrait la nier en voyant les trésors accumulés à la Crypte, au Rosaire, à la Basilique et à la grotte de Lourdes, en voyant installés là les milliers de malades qu'on y transporte, les millions d'hosties qu'on y consomme, les milliards d' « Avés » qu'on y récite et qu'on y chante, l'innombrable quantité d'élans, de sacrifices, de pleurs qui y sont répandus à profusion, piété qui rayonne sur le monde entier et qui fait se résorber le monde en elle comme dans la lumière se résorbent les poussières inconsistantes ?

Et ce n'est pas seulement dans un coin perdu des Pyrénées, dans une nature sauvage en la solitude et l'isolement des montagnes que la piété de France s'affirme avec enthousiasme au cours du siècle le plus sceptique peut-être que l'histoire ait traversé.

C'est aussi dans la ville qui incarne le plus intensément aux yeux de tous, l'esprit de ce siècle, c'est dans la ville où les passions se heurtent avec le plus d'âpreté ; c'est à Paris même, et non dans un faubourg désert, mais sur la colline qui domine, de plus haut, Paris, c'est sur le front même de Montmartre que la France se déclarant elle-même « pénitente et dévote, » élève en vertu du vœu national de ses représentants officiels, un

sanctuaire au Christ, honoré surtout par sa piété, au Christ aimant, au Sacré-Cœur ».

Et il ne s'agit point là, de l'initiative de quelques-uns, il ne s'agit point là de la pensée pieuse d'un évêque : les évêques par prudence semblent avoir un peu hésité; c'est la France tout entière qui les a amenés pour ainsi dire à se fier à elle et qui a voulu l'église du « Vœu National ». C'est de tous les points du territoire de France que les pierres sont arrivées; c'est sur les épaules de toutes les classes et de toutes les corporations françaises qu'elles ont été transportées. Ce n'est point là l'œuvre d'un seul, ni l'œuvre d'un jour. La France a enfoui les millions bénis dans le sol même de Paris comme pour mieux enraciner son œuvre en son propre cœur, la donner et la retenir afin de ne pouvoir plus ni renier le don ni le reprendre jamais.

Voilà bien les gestes de la pieté de France au cours des âges; ils n'ont pas été interrompus de Tolbiac jusqu'à nos jours.

Certes, quelquefois, et parce que la France est femme, comme un vent de folie a paru passer sur son front et l'aveugler; elle a, dans une sorte de crise frénétique paru vouloir détruire d'un coup ce qu'elle avait si patiemment édifié. Les meilleurs ont de ces volte-face et tombent ainsi. Mais comme l'Eglise a bien compris toujours l'âme de sa fille et comme, après les pires révolutions, elle s'est volontiers prêtée aux meilleurs concordats, témoignant ainsi de sa confiance persistante en la piété de la France.

Et c'est même aux jours de séparation officielle que la France semble se révéler plus pieuse que jamais.

Franche comme elle se plaît à rester, il semblerait qu'elle se sent plus à l'aise envers l'Eglise depuis que rien d'apparent et de réglé ne la lie plus à celle-ci.

L'Etat n'intervient plus pour rappeler à la France ses devoirs envers l'Eglise. Il semblerait plutôt disposé à les lui faire oublier. C'est alors que la France met une sollicitude, on pourrait même dire une certaine coquetterie plus grande à s'en souvenir, sans que rien ne vienne plus le lui suggérer.

Jamais peut-être elle ne s'est davantage ingéniée à nourrir et à développer la piété dans son sein. Jamais ses missionnaires n'ont été plus nombreux, jamais la propagande catholique ne s'est faite davantage par ses soins, avec l'or et le sang de ses fidèles. Jamais cette piété ne s'est traduite par plus de foi et d'action.

Quand la guerre éclata, on vit les églises se remplir plus que jamais. Certains crurent alors, à l'étranger, et allèrent répétant que la France avait peur... Ceux-là ignoraient que depuis longtemps déjà la France voyait des promotions entières de jeunes garçons revenir au giron de l'Eglise, fils de la bourgeoisie dans les collèges, fils de prolétaires dans les patronages, les uns et les autres se retrouvant fraternellement dans les œuvres d'apostolat, de sorte que, plus exactement encore que Lamartine, on pouvait dire : « Une jeunesse studieuse et pure s'avance avec gravité dans la vie. »

Elle y entrait au moment d'entrer dans la mort : c'était la jeunesse liliale entre toutes ; une jeunesse d'une foi et d'une pureté dont les siècles passés ont pu fournir quelques modèles isolés, mais n'ont jamais connu l'innombrable floraison.

Si l'âme de France s'est ainsi épanouie sur les champs de bataille ; si les tranchées ont revu les spectacles des catacombes, que l'on croyait bien irréalisables désormais, si des cuirassiers robustes et de mâles artilleurs, si tous ces jeunes soldats qu'on a dénommés d'un nom si énergique, des « poilus » se sont avancés à l'assaut, l'hostie

au cœur, la médaille au cou et le chapelet en main, ce n'est pas qu'ils aient eu peur, ce n'est pas non plus qu'ils aient, en si grand nombre, ressenti tout d'un coup et sans préparation, l'emprise de Dieu et l'action victorieuse de la grâce ; c'est qu'ils n'ont eu qu'à se ressouvenir ; c'est même qu'ils n'ont eu qu'à laisser se développer et tendre à son application la piété contractée par eux sur les genoux et aux baisers de la France.

Armée de lis! le mot n'est pas exagéré. Jamais plus de pureté, jamais une telle candeur, jamais une telle extase et un tel amour dans la communion, jamais un tel élan dans la prière, jamais un tel abandon non seulement à l'amour caressant, mais même à la volonté tragique de Dieu.

Les soldats, et les soldats au front, ce sont là les témoins inattendus, mais irrécusables, de la piété souveraine de la France. La France a cette piété de naissance, de tempérament, d'éducation. Cette piété fait aujourd'hui partie de son héritage : elle a charrié en elle avec tous les éléments constitutifs de sa personnalité. C'est toute son ancestralité, seize fois séculaire, qui se retourne et se projette avec cette piété sur son avenir immense, et c'est pourquoi, cette piété de la France est aujourd'hui ce qu'elle était aux siècles passés qu'on aurait peut-être le droit d'appeler les plus beaux siècles de son histoire, si cette histoire était finie et si le siècle qui s'ouvre au milieu des horreurs de la guerre, mais aussi au milieu des prouesses de l'héroïsme et de la foi, ne promettait déjà d'être à lui seul plus beau que les plus beaux ensemble.

Et la nature charmante de cette piété de la France n'apparaît pas modifiée ; toujours aussi sincère, elle se plait toujours à la liberté et à la franchise d'antan.

Le Clergé de France lui-même ne pratique pas plus

les airs penchés et les attitudes confites qu'il ne les aime chez les autres. Il tend toujours au juste milieu; né malin autant que quiconque, il saisit vite lui-même les ridicules que pourraient saisir les autres. Sage et pondéré, il aime la règle, mais il n'en aime pas les minuties et les exagérations. Les règlements qu'il fait sont d'ordinaire sages et souples, facilement adaptables aux réalités dont il a le sens; il assouplit ceux qu'il reçoit tout faits, s'ils sont trop stricts; il les virilise s'ils sont trop mièvres. Bossuet reste son modèle, qui s'il ne voulait pas « mettre des cousins sous les coudes des pécheurs, ne voulait pas plus, pour cela, traîner toujours l'enfer après soi. »

Cette liberté est un gage de sincérité; la spontanéité d'ailleurs n'empêche pas la gravité: piété grave et profonde que la piété de France. Certains affectent de voir une survivance du jansénisme dans cette gravité de l'attitude à l'église, dans le sérieux apporté à la récitation de l'office, dans le silence et l'ordre scrupuleux observés au cours des cérémonies. Nous avons dit la sincérité de la piété de France, cette sincérité suffit à expliquer ce que d'autres appellent du jansénisme.

En effet, il faut distinguer entre le fond doctrinal du Jansénisme qui faillit tromper les meilleurs de France, et la gravité morale de ceux-là mêmes qui erraient dans la foi. Si les Jansénistes, Pascal, Arnault, Nicole, et ces femmes touchantes, Jacqueline de Sainte Thècle, mère Agnès et les autres, s'étaient bornés à vivre dans le respect et la révérence du Saint-Sacrement, sans verser dans la superbe du sens propre, l'Eglise n'aurait eu pour eux tous qu'une admiration sans réserve et nous pourrions les considérer comme les plus purs spécimens de la piété de la France, au grand siècle.

La piété française est grave parce qu'elle est sincère

et profonde; elle ne se borne point à la surface des choses, elle ne s'arrête point aux seules cérémonies liturgiques, si belles soient-elles, elle pénètre jusqu'aux mystères et en définitive les mystères de la foi du chrétien ont tout de même quelque chose de grandiose et de terrible, quoique ils soient surtout révélateurs d'un immense amour.

La France, apparemment si gamine, et qui semble se jouer de tout, a, plus que toute autre nation, le sens catholique, le sens de l'autorité qui fait l'unité et donne la force. Toutes les fois qu'elle a senti qu'on tendait, plus ou moins consciemment, à la séparer de Rome, centre de l'unité, elle s'est rejetée vers Rome, d'un bond. Elle a imposé Rome à tous ses gouvernements, monarchie ou république. C'est sous la pression de la piété française que Henri IV a du revenir au catholicisme, Louis XIV renoncer finalement aux « Quatre Articles » surpris à son épiscopat, en 1682, Bonaparte signer le Concordat et la troisième République elle-même ne point aller aux conséquences extrêmes, mais logiques, de la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Mais précisément parce que la France est harmonieusement équilibrée, cette gravité qui arrête la désinvolture n'interdit point la grâce et les trouvailles de la délicatesse. Si la France ne se cache point à elle-même la grandeur des mystères sacrés, elle sait se les représenter aussi sous un charme tout particulier. Rien ne vaut la poésie touchante des fêtes religieuses de France, la messe de minuit, cette institution, en sa persistance, presque exclusivement française; ces carillons nocturnes sous le firmament d'hiver, ces groupes qui par la neige et lanterne en main, se rendent aux églises encapuchonnées elles aussi comme d'une fourrure blanche; ces pains bénits de bergers portant

l'Agneau dans leurs bras, la crèche de feuillage avec les figurines saintes. La marche à l'étoile le jour de l'Epiphanie, l'astre étincelant au-dessus du tabernacle. Les Rogations de chez nous sous les pommiers en fleurs. La fête de la première communion de tous les enfants d'une paroisse. Les processions de la fête Dieu, nées en France avec un office composé en France par Saint Thomas d'Aquin, un italien il est vrai, mais qui ne se crut bien complet qu'en se faisant parisien d'adoption. Et quel élan joyeux dans ces fêtes, quels chants populaires et entraînants ! c'est l'*Adeste, fideles* ! à Noël ; c'est le *Gloria, laus et honor*, aux Rameaux ; c'est l'*O filii*, triomphal, avec ses essaims d'*alleluias* partant de toutes les lèvres dans l'allégresse du printemps pascal.

Religion, jeunesse, fleurs et poésie, fêtes chrétiennes de France, qui dira jamais leur charme vainqueur ?

Libre à certains de trouver la musique des cantiques français un peu monotone ou leurs paroles surannées. D'autres, paraît-il, ont des chorales largement harmonisées : on sait assez quelle aménité cette belle orchestration a mise dans leur âme ! Laissons dire et laissons sourire. Dans nos vieux cantiques, les plus naïfs, les les plus populaires, les plus simplets, c'est toute la piété de France qui se retrouve et qui se complaît.

Aussi bien, ces cantilènes d'allure un peu puérile n'amollissent point la piété de France ; cette piété est éminemment active et féconde, elle s'est traduite, elle se traduit encore par des œuvres multiples qui ont rayonné sur le monde.

C'est en France que se sont vraiment organisés les premiers séminaires, à Saint-Sulpice ; en France que Saint Vincent de Paul fonda les « Enfants-Trouvés, » les Lazaristes, les missions étrangères ; c'est en France,

à Lyon, que naquit l'œuvre de la Propagation de la foi ; c'est à Paris que se fondent les Sociétés de Saint Vincent de Paul, renouvelant le geste du vénérable curé de Clichy.

Et ces œuvres qu'elle fonde et qu'elle offre à l'Eglise universelle, la France continue à les fournir de membres et d'argent. A elle seule, elle fournit aux budgets des divers services de l'Eglise plus de la moitié des sommes que ces services absorbent. L'Espagne est officiellement catholique, les pays d'Autriche sont officiellement catholiques et de même la Belgique ; l'Italie vit de l'Eglise. Or c'est la piété française qui nourrit encore le Pape, après l'avoir doté sous Charlemagne et défendu avec les zouaves pontificaux.

Qu'a donc fait l'Espagne? qu'a donc fait l'Autriche ? qu'ont su donc faire les autres nations qui semblent douter de la piété de la France? Faut-il pour les convaincre de la piété indéfectible de la France, le témoignage même du Pape?

Pie IX a édifié ce témoignage dans le marbre : au milieu du Campo Santo de Saint Laurent Hors-les-Murs, à Rome, il a fait élever un monument significatif : Saint Pierre soutenu par un chevalier français. Ce n'est pas un désir exprimé, ce n'est pas un appel symbolique ; c'est une réalité constatée.

Pieuse jusqu'à la bataille, pieuse jusqu'au martyre, telle est la France d'aujourd'hui comme celle d'hier. La France chrétienne est tombée dans le jardin des Carmes, aux journées de septembre; elle est montée sur les échafauds de la Terreur, elle s'est laissée mitrailler dans la plaine des Brotteaux, à Lyon; elle est descendue dans les pontons de Rochefort, elle a accepté les noyades de Nantes; elle a suivi au chemin de ronde de la Roquette, l'Archevêque de sa capitale, en mai 1871, et sous

les chassepots de la Commune, elle a marché sanglante, mais invaincue, de la barrière d'Italie à la rue Haxo !

Mais pourrait-il bien en être autrement quand un pays avance entre les rangs serrés d'une multitude de saints, quand les Archanges du ciel eux-mêmes prennent pied pour la défendre sur les rochers de la mer brumeuse. Quand Saint Michel adopte la Normandie et bataille visiblement pour son intégrité, quand les évêques arrêtent l'invasion des barbares, Saint Loup aux portes de Troyes, Saint Aignan aux portes d'Orléans, Saint Avit aux portes de Vienne, Saint Sidoine aux murs de Clermont. Quand pendant plus de quarante ans consécutifs, un Saint Louis IX, occupe le trône des lys, quand d'exquises figures de Saintes, Geneviève, Clotilde, Radegonde, Bathilde, Jeanne de Valois, Jeanne Darc, s'échelonnent au cours des siècles pour raviver de leur sourire, pour soutenir de leur geste aimable, cette piété qu'ils lui ont transmise après l'avoir incarnée en elles-mêmes ? Pourrait-il en être autrement, quand soucieux eux aussi de l'encourager, la Vierge et le Christ, de Paray-le-Monial à Lourdes, lui tendent leurs bras et lui ouvrent leur cœur ?

La France pieuse est à son tour enveloppée, en effet, de la piété de Dieu même. Dieu la traite comme il en est traité. Il n'est point surtout un juge avec elle. Il est, il veut être, il s'offre d'être l'ami. Il la comble de prévenances, il l'attend ; il semble ne pas s'apercevoir si elle tarde ; il continue les bienfaits, discrètement pour ne point imposer le repentir ou la reconnaissance. La France est toute imprégnée de cette douceur de Dieu même ; elle s'y habitue au point qu'elle lui est comme une seconde nature.

Et n'est-ce pas de cette piété de la France qu'est faite ta piété ? Si viril que tu sois, ton âme a pour Dieu et

pour la Vierge des trouvailles vraiment exquises, des délicatesses qui surprennent l'étranger. Se peut-il qu'un garçon aussi déluré, aussi hardi, aussi impétueux, aussi mâle, aussi joyeux, se retrouve si simplement pieux, si joliment dévot, si chevaleresque dans les manifestations de sa foi, si sublime dans sa conception du catholicisme, si candide dans sa prière quotidienne, si féminin, pourrait-on dire ?

C'est que ce garçon-là, toi comme les autres, est bien garçon de France et que la France, par ailleurs si positive et si peu crédule, est pieuse ainsi.

X

LA FRANCE CHANTE

SOMMAIRE. — La gaîeté de France. — Emotivité et optimisme. — La revanche par la chanson, — Malborought. — Les chansons de France. — Moyen-Age. — Renaissance. — XVII[e] siècle. — Révolution. — Botrel.

La France garde donc jusque dans ses gestes religieux une aisance d'allure très caractéristique. Si elle se choque un peu de la désinvolture excessive des Italiens devant les autels et des fantaisies théâtrales dont les Espagnols entremêlent les cérémonies du culte, elle ne répugne pas moins, malgré quelques traces de jansénisme, aux attitudes figées, à l'hiératisme impassible, à tout ce qui tendrait à une pose quelconque.

C'est que le fond de la nature de France est la gaieté, la gaieté rieuse et chantante, gaieté de jeunesse et de santé, gaieté qui survit à tout et qui même se mêle à tout pour l'éclairer, le rendre plus charmant ou du moins plus supportable. Même quand elle ne rit pas, la France est gaie ; sa physionomie ouverte ignore les contractions sous le masque : elle fleurit en un perpétuel sourire : sourire malicieux, sourire attendri, sourire

dans la joie qui sait demeurer discrète, sourire dans la peine qui ne s'appesantit point sur elle-même et qui ne veut point encombrer les autres de soi.

Les émotions de France sont vives. La France, féminine, est nerveuse peut-être à l'excès, les femmes sont ainsi ; de là proviennent leurs prostrations subites ; de là aussi leurs soudains redressements, leurs volte-faces irrésistibles.

Les émotions très vives de France sont aussi rapides. Elles ont été sincères, mais elles se sont calmées. Ses prostrations ne sauraient durer et si tout commence avec un entrain et un enthousiasme que d'aucuns peuvent juger imprudent, rien ne se termine, quel que soit le succès, par le désespoir final.

Même quand la France pleure, elle ne pleurniche pas, et en femme qu'elle est, souvent elle rit à travers ses larmes, comme l'*Andromaque* de l'Iliade, si admirablement féminine, et ce rire toujours limpide se rythme lui-même en chansons.

Dans la tristesse comme dans la joie, la France chante : elle chante pour s'entraîner au travail, pour se payer de ses peines, ou pour les oublier, ou pour s'en venger.

Non seulement elle chante, comme dit Figaro, « ce qui ne vaut pas la peine d'être dit », mais elle chante aussi tout ce qu'il faut dire ; elle chante même quelquefois ce qu'il vaudrait peut-être autant ne pas chanter, je veux dire qu'elle saisit le ridicule, ou le plaisant, ou simplement le contraste qui peut exister en certains personnages, en certaines fonctions, et comme elle est un peu gamine, elle fredonne où d'autres s'inclineraient. C'est peut-être un défaut ; mais c'est peut-être aussi une qualité quand elle fredonne seulement où d'autres murmureraient et s'irriteraient.

En France, l'optimisme vient toujours à bout de tout et tout finit par des chansons. Un trait d'esprit tire rançon des pires déboires. Au point de vue purement pratique, la France a pu quelquefois pâtir de cette tournure d'esprit. Au point de vue du caractère, on ne peut nier qu'il y ait là un trait aimable qui nous rend sympathiques aux autres.

Tout finit par des chansons : chez nous, un gamin qui a reçu une bonne raclée, ne se venge pas : il s'en va sifflant un air guilleret, et ainsi il ne sent plus les coups. Ce n'est pas qu'il n'ait point de dignité ; ce n'est pas qu'il n'ait point senti l'injure, mais c'est qu'il s'estime supérieur à l'injure matérielle, c'est qu'il sait que les coups ne peuvent atteindre l'âme et que le verbe n'est point enchaîné. En définitive, c'est sa revanche et la victoire de l'esprit, qu'il proclame dans un refrain ; le ton de ce refrain peut être gouailleur : le sens intime en demeure profond.

Mazarin connaissait bien la France quand il disait des Parisiens accablés et indignés de leurs impôts et qui le chansonnaient : Ils chantent : donc ils paieront !

En se soumettant à la force, mais en chansonnant leur vainqueur, les Parisiens indiquaient assez qu'après tout, la question des écus était secondaire pour eux : plaie d'argent n'est point mortelle. Le Mazarin avait l'argent, ils gardaient leur gaieté.

C'est dans cet esprit que la France se vengea toujours de ces vainqueurs éphémères, et si ceux-ci l'avaient clouée au champ de la bataille brutale, elle a su les clouer, à son tour, au pilori de l'histoire, avec une chanson.

Pendant quelques années de sa vie M. de Malborought, généralissime des armées de la reine Anne d'Angleterre, au début du XVIII[e] siècle, a pu battre le maréchal de

Villeroi de Ramillies, le duc de Vendôme à Oudenarde et le grand Villars lui-même à Malplaquet. Il a pu être un duç comblé d'honneurs et un général couvert de lauriers. Ses honneurs, ses lauriers, ses victoires ont sombré sous les couplets rieurs d'un Français anonyme, et M. Malborought n'est revenu à la gloire ni à Pâques ni à la Trinité; il est bien mort et enterré pour l'histoire, il ne revivra que ridiculement porté en terre par quatre z'officiers, sur l'air d'une chanson d'écolier.

Que reste-il pour lui de Ramillies, d'Oudenarde et de Malplaquet ? la gaieté de France l'a déboulonné de tout son prestige, elle a rendu son nom grotesque immortellement.

Certaines nations plus graves ont aussi des chants plus imposants. On vante les chorales d'au delà du Rhin et il serait d'un patriotisme puéril de les dire à présent dénuées de toute beauté artistique, encore que la mentalité réelle du peuple allemand prussianisé paraisse bien contredire, dans sa brutalité, au sentimentalisme et à l'idéal qu'elles expriment.

La France moins compassée est plus sincère; elle ne se hausse point d'ordinaire aux attitudes sévères; elle chante surtout pour se distraire, et ainsi elle a plus de chansons qu'elle n'a de véritables chants.

Mais il ne s'ensuit pas que la gaieté de France soit sans émotion, sans grandeur et sans idéal; il ne s'ensuit pas que la chanson de France ne raconte que ce qui ne vaut pas la peine d'être dit. Ce serait en méconnaître l'art charmant et la portée profonde.

Les cantiques de France, sur des airs quelquefois un peu trop enfantins, ont contribué pourtant à nourrir la piété de France. Tout son cœur, toute son âme et tout son esprit vivent et s'épanouissent dans le moindre des couplets d'une chanson française.

La chanson française procède de l'esprit français et, par réaction, elle contribue à garder à cet esprit son élasticité. La chanson française, il est vrai, a tout d'abord, la grâce légère. Grâce et souplesse sont caractéristiques de la manière française. La France ne saurait pas ne pas être gracieuse ; elle apporte sa gaieté primesautière à l'expression des plus nobles sentiments comme des impressions les plus insignifiantes.

D'un rien elle fait un bijou, même avec des mots : sur un rythme facile et simple, elle brode de charmantes choses ; mais il faut bien que cette grâce, précisément parce qu'elle se connait et qu'elle a conscience d'elle-même, ne se prenne pas trop au sérieux, extérieurement. Cette grâce sera légère ; elle paraîtra s'oublier, elle ne posera qu'à peine, dans sa crainte de peser et de paraître lourde.

Mais cette grâce si légère, si aisée, ne sera point un simple calcul de l'esprit : ce n'est point la grâce facile du sceptique qui n'a, quand il parle, qu'à songer à la résonnance des mots et à la silhouette des gestes.

Une émotion imprègne la moindre chanson de France, qui est vraiment française ; émotion réelle qui se trahit dans la gaieté même, dans le trait d'esprit, par un mot, par une allusion, par une nuance dans l'intonation, mais émotion si pudique et si discrète qu'elle passe inaperçue aux yeux qui ne sont point de France.

On n'en voit que la grâce, on finit quelquefois par en deviner l'esprit, on n'arrive que plus difficilement à en saisir l'émotion. Cela est fugitif, il est vrai, mais cela est surtout et presque toujours si tenu que cela est intraduisible.

Serait-ce que cette émotion est à fleur de peau ? non, c'est au contraire que cette émotion est très intime, de qualité très délicate, qu'elle rougit d'elle-même comme

l'aube et comme la pudeur, et qu'elle s'exprime en mots de voile, de demi-teintes, de gazes lumineuses, nuancées comme les sentiments que ces mots veulent traduire sans les trahir, sans les déformer, sans les exposer, sans les profaner.

Il ne s'agit point de violents éclats de sentiment, il ne s'agit point ici d'ivresse de passions, de transports désordonnés, de brutalité ; il s'agit surtout des suavités du sentiment ; il s'agit de dire la griserie à demi consciente du cœur, qui avive un peu le teint, qui met une eau plus brillante aux yeux, qui gonfle imperceptiblement le cœur, qui donne une allégresse qu'on ne saurait définir, qu'on ne cherche pas d'ailleurs à définir. C'est pourquoi la chanson de France, si elle n'est pas larmoyante, n'est pas non plus tapageuse ni d'une béate sérénité. Le ciel de France est d'un bleu clair, mais d'un bleu pâle : quelque brume translucide, mais réelle, y flotte sans cesse. Il n'a point la couleur crue des ciels d'Orient, il garde une touchante mélancolie, et cette mélancolie qui teinte la gaieté du ciel de France, teinte aussi la gaieté de la chanson française.

Rien de touchant en effet comme certaines romances de France, comme ces adieux à la fin du jour ou même à la fin de l'amour, que révèle un couplet sans prétention et qui ne dramatise point.

Rien de touchant comme cette mélancolie qui émane de nos chansons et même de nos rondes enfantines : mais jamais rien de rude; aucune aspérité, aucune âpreté, dans cette mélancolie. Le ton même en est ouaté, pour ainsi dire. L'âme s'y complaît plus qu'elle n'en souffre, ou du moins sachant le prix des sacrifices et qu'ils portent en soi leur immanquable récompense, elle trouve dans la souffrance même, comme un témoignage de sa dignité ! C'est pourquoi cette mélancolie est

souriante ; c'est pourquoi elle attendrit sans exagérer : c'est pourquoi le malheur des amants français ne fait point de jaloux et ne lasse point ceux qui le lisent ou qui l'entendent chanter.

L'opinion publique, au contraire, adopte ces héros de la chanson et les situe en des poses sympathiques, sans contraction des traits, sans excès dans le geste, sans rien d'outré, mais en une attitude de résignation sereine qui désarmerait la justice elle-même.

C'est en effet, que le fond de la chanson de France, c'est l'amour ; mais bien plutôt l'amour qui meurt que l'amour qui tue. En général, la chanson de France n'est pas tragique. Elle ne présente point de scènes violentes ou de sanglantes vengeances. Elle ne se plaît point aux rapts ni aux assassinats ; d'autre part, elle ne fait point l'angélique, elle ne se perd pas en une fausse ingénuité et dans une affectation d'innocence.

Rien de brutal, mais rien non plus de trop naïf. Pas d'amour qui tue, mais pas d'amour non plus, sauf des exceptions d'ailleurs charmantes, qui s'arrête au seul platonisme. La France n'est point le pays de l'idéalisme exagéré et la chanson française, née libre comme tout ce qui sort de l'âme de France, se moquerait d'elle-même si elle se voyait affublée de pruderie. Nous verrons comment aime la France : elle chante comme elle aime, avec tout son être, et si rien n'égale le charme de ses chansons amoureuses, rien non plus n'en égale la saine liberté. Mais, tout de même, c'est de France qu'est née la chanson courtoise ; si d'autres en ont exagéré la manière, la France a su en sauver la première saveur et ce délicat plaisir que l'on prend à voir un amant discret s'arrêter dans l'expression d'un aveu qu'il a su faire comprendre.

La chanson de France sait être d'un réalisme de bon

aloi. Parce qu'elle tend à garder aux sentiments humains leur naturel, elle ne fait point des amants, des anges ; elle sait tout l'attrait d'un sourire, elle dit franchement la saveur d'un baiser, elle apprécie l'amplexion d'une caresse ; elle se plaît même à une certaine gaminerie dans ce qu'on appelle le braconnage amoureux. Le cacher serait de la pure hypocrisie ; ce serait aussi la méconnaissance la plus ridicule de la nature humaine ; si la chanson de France, même dans l'amour malheureux, garde à la mélancolie un sourire et un reflet d'esprit, si l'âme française, même prostrée par la douleur, s'applique à tomber avec une grâce, à plus forte raison, doit-on s'attendre à ce que l'amour, heureux ou qui espère l'être, s'émancipe un peu en une espièglerie presque gamine. C'est « pour le bon motif » comme on dit en France et alors il ne faut pas se scandaliser outre mesure, puisqu'aussi bien, un couplet est pour certains cœurs, comme une soupape de sûreté et que le mot lancé n'entraîne pas toujours l'adhésion de la volonté.

La vraie chanson de France n'est point la chanson grossière ; il se peut que l'esprit glisse quelquefois sur une pente trop facile et que, dans les sujets amoureux, d'allusion en allusion on en arrive à un réalisme de sous-entendus plus dangereux que le réalisme tout cru ; il ne s'agit point ici de justifier toutes les chansons qui peuvent être chantées en France ; l'abus d'une qualité ne saurait faire oublier l'excellence foncière de cette qualité, et la qualité excellente de la chanson de France, c'est le naturel, le naturel en toutes choses, l'horreur de l'hypocrisie et cette tendance très naturelle aussi à arracher les voiles superflus dont une fausse pudeur a quelquefois affublé la beauté, moins malsaine souvent quand elle n'est vêtue que d'elle-même.

Aussi bien cet esprit de la chanson de France se tourne-t-il parfois à des sujets plus graves.

La France ne chante pas que l'amour, si discret ou même si joyeux que puisse être cet amour.

Ce rythme facile de la chanson lui a servi plus d'une fois à dire ses indignations, ses espoirs et ses rêves. Sa chanson qui est souvent une caresse peut devenir quelquefois un soufflet, certains en ont été flagellés qui ne s'en relèveront jamais. La satire, en effet, a quelquefois emprunté chez nous l'aile de la chanson pour atteindre mieux son but.

En France, les sermonneurs moroses ont peu de chance d'être écoutés. Il faut chez nous prêcher le bien, dénoncer le mal, mais en gardant toujours le sourire.

De fait, un couplet assomme plus sûrement qu'un gros volume. Les meilleures satires de France ne sont pas les lourdes argumentations de Boileau ; elles tiennent en une ligne, en une strophe de chansonniers, coups d'épingles appropriés aux circonstances et qui ont servi successivement à crever toutes les baudruches gonflées de leur vaine importance.

Mais la France n'a pas seulement chanté pour s'amuser ; elle n'a pas seulement chanté pour jeter un cri de détresse, de colère ou de mépris ; elle a su, dans une simple chanson, plus mâle et plus ardente, faire s'envoler en plein ciel, à la face des nations, les grandes idées dont elle est la source la plus féconde et la plus pure expression.

Personne, mieux que la chanson de France, n'a chanté la liberté, non seulement la liberté pour soi, mais la liberté pour tous ; non seulement le patriotisme étroit, mais ce large sentiment de patriotisme humain qui embrasse tous les peuples. Ces chants guerriers ont ceci

de particulier qu'ils ne décèlent point l'orgueil, mais un profond amour des autres ; ils ne menacent point de la tyrannie, ils convient à la liberté et ils la promettent. Ils ne disent point dans une folie de vanité : la France au-dessus de tout, mais ils disent : la France meilleure et plus humaine que tout, la France secourable et fraternelle aux autres, la France libre pour donner la liberté et non pour la restreindre.

La « Marseillaise » elle-même, écrite en une heure d'exaltation patriotique, ne réserve la vengeance qu'aux traîtres à la Patrie et le « sang impur » qu'elle maudit n'est point celui des peuples ni même celui des rois qui n'attentent pas à la liberté.

Ainsi au gré des sujets qu'elle chante, la France élève le ton, mais jamais elle ne perd sa générosité native ni même sa gaieté. C'est allègrement qu'elle entraîne les régiments de Sambre et Meuse.

La gloire était leur nourriture
Ils allaient sans pain, sans souliers ;
La nuit, ils couchaient sur la dure
Avec leurs sacs pour oreillers.

Ouvrir un recueil des chansons de France, c'est ouvrir toute l'histoire de France ; c'est revivre toute sa vie sentimentale, sa vie littéraire, sa vie politique, c'est recueillir un écho de son âme à travers les siècles.

Douces chansons de France : échos de la Patrie, berçantes ou allègres, spirituelles ou mélancoliques, naïves complaintes, romances exquises, rêves du cœur ou de l'esprit, c'est la France tout entière, aimante et joyeuse, fine et sincère, qui revit en vous.

Les ballades du Moyen-Age, dont on ne sait plus guère sur quel air elles se chantaient, ont déjà cette mélancolie charmante et la fraîcheur des *Neiges d'An-*

tan: Villon s'est révélé bon chansonnier de France, en trouvant ce seul titre.

Veux-tu que nous repassions ensemble quelques-unes de ces chansons ?

Tout le Moyen-Age est rempli par les Croisades et par les guerres contre les Anglais. Que de chansons nous ont values ces expéditions plus ou moins heureuses !

Chaque province de France eut les siennes qui trahissent le terroir. Une des plus célèbres remonte bien au-delà du XVI[e] siècle, époque à laquelle elle fut translatée de l'armoricain.

C'est la chanson de Jean Renaud, chevaleresque, courtoise et dramatique tout ensemble.

Quand Jean Renaud de guerre revint
Tenait ses tripes dans ses mains,
Sa mère, à la fenêtre en haut :
« Voici venir mon fils Renaud. »

Bonjour, Renaud, bonjour, mon fils ;
Ta femme est accouchée d'un fils.
— Ni de ma femme, ni de mon fils
Je ne saurais me réjouir.

Qu'on me fasse vite un lit blanc
Pour que je m'y couche dedans — »
Et quand ce vint sur le minuit
Le beau Renaud rendit l'esprit.

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est-ce que j'entends pleurer ici ?
— C'est un petit page qu'on fouette
Pour un plat d'or qu'est égaré. »

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est-ce que j'entends cogner ici ?
— Ma fille, se sont les maçons
Qui raccommodent la maison.

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est-ce que j'entends sonner ici ?
— C'est le petit dauphin nouveau-né,
Dont le baptême est retardé.

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est-ce que j'entends chanter ici ?
— Ma fille, ce sont les processions
Qui font le tour de la maison.

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Quelle robe mettrais-je aujourd'hui ?
— Mettez le blanc, mettez le gris,
Mettez le noir, pour mieux choisi.

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Irais-je à la messe aujourd'hui ?
— Ma fille, attendez à demain
Et vous irez, pour le certain.

Quand elle fut dans la grande allée.
Un petit enfant se mit à crier :
Voilà la femme de ce seigneur
Qu'on enterra hier à trois heures.

Quand elle fut dans l'Eglise entrée
De l'eau bénite on y a présenté
Et puis levant les yeux en haut
Elle aperçut le grand tombeau.

« Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est-ce que ce tombeau signifie ?
— Ma fille, j'puis pas vous le cacher
C'est votre mari qu'est trépassé. »

Renaud, Renaud, mon réconfort,
Te voilà donc au rang des morts
Divin Renaud, mon réconfort,
Te voilà donc au rang des morts ! »

Elle se fit dire trois messes :
A la première, elle se confessa
A la seconde, elle communia,
A la troisième, elle expira !

Si cette chanson médiévale tourne encore un peu au poème héroïque, nous avons, à partir du XVIIe siècle, la chanson vraiment alerte, joyeuse, quelque peu gauloise, au vol modéré comme l'idéal qu'elle représente, et qui serait insuffisant si la France n'avait pas su trouver sur d'autres rythmes d'autres accents.

C'est ici la chanson d'un âme heureuse, optimiste, qui déjà « ne s'en fait pas », pour employer une expression atrocement moderne, qui n'a pas de grandes peines, parce qu'elle sait se contenter de tout, et qu'elle se garde des grandes catastrophes sentimentales par la grâce d'un esprit équilibré et qui arrive à trouver, dans ses mésaventures mêmes, le côté plaisant qui l'amuse et en l'amusant, la console.

Le XVIIe siècle par ailleurs si solennel donne bien pourtant sa vraie note à la chanson française, galante sans fadeur, sincère sans rien de tragique. Le grave Boileau lui-même n'a-t-il pas écrit la délicieuse chanson de *Sylvie*, d'un goût tantinet précieux autant que pouvait être précieux le satirique grondeur :

Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidèle...
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

Molière a inséré dans le *Misanthrope* cette chanson qu'il trouvait de si bon aloi et qui donne bien le ton du désintéressement de l'amour français.

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grande ville,
Et qu'il m'eût fallu quitter
L'amour de ma mie :
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris :
J'aime mieux ma mie
O gué !
J'aime mieux ma mie !

Pierre Corneille qu'on se représente volontiers si grave a écrit une chanson, charmante de désinvolture et vraiment bien française. C'est de l'émotion à fleur de peau, cette fois, c'est une aimable plaisanterie, c'est l'esprit qui entre en gaieté sans que le cœur se trouble, sans que rien de malsain gise sous cette verve qui s'amuse et se grise d'elle-même :

Quand je vois un beau visage,
Soudain je me fais de feu ;
Mais longtemps lui faire hommage
Ce n'est pas bien mon usage ;
Mais longtemqs lui faire hommage
Ce n'est pas bien là mon jeu.

J'entre bien en complaisance
Tant que dure une heure ou deux ;
Mais en perdant sa présence,
Adieu toute souvenance ;
Mais en perdant sa présence,
Adieu soudain tous mes feux.

Plus inconstant que la lune,
Je ne veux jamais d'arrêt,
La blonde comme la brune
En moins de rien m'importune ;
La blonde comme la brune
En moins de rien me déplaît !

Si je feins un peu de braise
Alors que l'humeur m'en prend,
Qu'on me chasse ou qu'on me baise,
Qu'on soit facile ou mauvaise,
Qu'on me chasse ou qu'on me baise,
Tout m'est bien indifférent.

Rien de moins larmoyant, rien de plus français qu'une telle chanson. Elle est du grand siècle, et du grand tragique. Elle trahit donc doublement la persistance de la verve gauloise et de la gaieté, à travers l'époque la

plus pompeuse et dans les âmes apparemment les plus en accord avec cette pompe.

C'est un joli sentiment d'amour sans fard et sans intérêt que chante la chanson un peu énigmatique de *La fille du roi* ou du *Mariage anglais*, allusion sans doute au mariage de Catherine de France avec Henri V d'Angleterre, en 1420, au pire moment de la guerre de Cent Ans.

C'était la fille au roi français
Que l'on marie au roi anglais.
O méchante mère! empêchez
De m'emmener:
J'aimerais mieux soldat français
Que roi anglais !

Est-elle assez charmante aussi d'incohérence et de sentiment la chanson connue : *Auprès de ma blonde*, où il est question de la guerre de Hollande, de Versailles et de Saint Denis.

Aux jardins de mon père
Les lilas sont fleuris:
La caill', la tourterelle
Y viennent faire leurs nids.
Dites-nous donc, la belle,
Où donc est votr' mari ?
Il est dans la Hollande,
Les Hollandais l'ont pris!
— Que donneriez-vous, belle,
Pour revoir votr' mari ?,
— Je donnerais Versailles,
Paris et Saint-Denis.
Les tours de Notre-Dame
Et la croix d'mon pays!

Le XVIIIe siècle, si libertin et si sec dans son ensemble a laissé pourtant des romances d'une sentimentalité exquise, toutes de rubans et de fleurs, pour ainsi dire.

C'est la chanson du chevalier de Florian.

Ah! vous dirai-je, maman,
Ce qui cause mon tourment?
Depuis que j'ai vu Sylvandre
Me regarder un d'œil tendre,
Je me dis à tout moment:
Peut-on vivre sans amant!

C'est du même Florian, cette romance d'un sentiment si vrai:

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment :
Tourment d'amour dure toute la vie.

C'est de lui encore la romance d'*Estelle*, imitation d'une ancienne pastorale du Languedoc et dont on dit que la reine Marie-Antoinette a inspiré la musique.

Ah! s'il est dans votre village
Un berger sensible et charmant,
Qu'on chérisse au premier moment,
Qu'on aime ensuite davantage,
C'est mon ami; rendez-le moi :
J'ai son amour, il a ma foi.

A la même époque, en des comédies d'âpre satire, comme *le Mariage de Figaro*, Beaumarchais intercalait la touchante *Romance de Chérubin*, un petit page un peu polisson pourtant, mais qui trouvait tout de même le moyen de dire des choses angéliques à la comtesse, sa marraine, dont il était amoureux.

J'avais une marraine,
Que mon cœur, que mon cœur a de peine!
J'avais une marraine
Que toujours adorai.
Je veux, sans prendre haleine,
Que mon cœur, que mon cœur a de peine,
Mourir de cette peine,
Mais non m'en consoler!

C'était le temps des *Bergeries*, c'était le temps où l'on affectait les goûts champêtres, où les seigneurs libertins et les grandes dames coquettes se pâmaient avec sensibilité devant la prétendue innocence de Colette et de Lubin. La chanson est l'écho de cet engouement auquel peu de choses ont correspondu dans la réalité, mais au moins cet engouement trahit une aspiration. Il donne bien une idée de la chanson amoureuse en France, espiègle un peu, mais tendre toujours, jusqu'en ses privautés et qui rachète certaines hardiesses de geste par la sincérité du sentiment. Ce goût charmant a survécu à ces beaux jours paisibles de l'automne des Lys en France. Même en pleine Révolution, des révolutionnaires avérés comme Fabre d'Eglantine, rimaient encore des romances sentimentales, comme :

Il pleut, il pleut, bergère,
Rentre tes blancs moutons !

La Révolution passée, c'est encore l'amour et l'amour pauvre, l'amour ne vivant que de soi que Béranger, sans en être digne lui-même, chante dans la fameuse chanson :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans
J'échangerais ce qu'il me reste à vivre
Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés!

Mais la chanson, même amoureuse, n'est pas sans esprit. Musset en a donné la preuve dans son immortelle *Mimi-Pinson* qu'il faut savoir par cœur, si on veut prendre une idée de la manière dont on sait chez nous concevoir et chanter l'amour honnête et libre à la fois, de verbe vif et de geste rapide, qui ne perd pas la tête, même quand il donne le cœur.

Mimi-Pinson est une blonde,
Une blonde que l'on connait ;

Elle n'a qu'une robe au monde
Landerirette
Et qu'un bonnet!
Le Grand Turc en a davantage:
Dieu voulut de cette façon
La rendre sage,
On ne peut pas la mettre en gage
La robe de Mimi Pinson.

. . . .

Mimi Pinson peut rester fille
Si Dieu le veut; c'est dans son droit,
Elle aura toujours son aiguille
Landerirette,
Au bout du doigt;
Pour entreprendre sa conquête
Ce n'est pas tout qu'un beau garçon,
Faut être honnête,
Car il n'est pas loin de sa tête,
Le bonnet de Mimi Pinson!

D'un gros bouquet de fleur d'orange
Si l'amour veut la couronner,
Elle a quelque chose en échange,
Landerirette!
A lui donner.
Ce n'est pas, on se l'imagine,
Un manteau sur un écusson:
C'est l'étui d'une perle fine,
La robe de Mimi Pinson!

A la même époque, le pauvre Hégésippe Moreau chantait aussi, avec un brin d'amour, la fermière entrevue au passage et que ses couplets ont immortalisée.

Honneur à la fermière! elle est
Si gentille et si douce
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
Loin du bruit sur la mousse!

. . . .

Ma chansonnette, prends ton vol,
Tu n'es qu'un faible hommage ;
Mais qu'en avril le rossignol
Chante et la dédommage!
Que chassé par ses chants d'amour
L'oiseau du cimetière
Longtemps, longtemps, se taise pour
La ferme et la fermière!

Je passe la chanson à boire, qui est cependant bien caractéristique aussi de la manière de France : le bon vin de France, le cidre de Normandie, breuvages qui grisent agréablement, qui mettent en gaieté sans empoisonner le sang, qu'on boit au grand air et qui donnent de l'esprit ; sujets nationaux que ceux-là : genre un peu vieillot peut-être, mais qui n'est point sans une certaine saveur.

Désaugiers et les poètes du Caveau ont excellé dans ce genre ; certains curés de campagne aussi qui sont eux-mêmes de France et je sais certaine chanson du cidre de Normandie, d'un curé d'Alvimare, qui fait bien écho aux *Cloches de Corneville*, d'un sentiment très délicat et d'un goût de gourmet avisé.

Il est sur la terre cauchoise
Un doux liquide aux blonds reflets,
Que sur chaque table bourgeoise,
On réserve aux plus fins palais.
Cidre pur! à toi notre hommage,
Tu fus l'ami de nos aïeux,
Et dans ta mousse aux tons joyeux,
Nous rit encor leur douce image!

Quant aux chansons guerrières, on les connaît assez. *La Marseillaise* a des strophes admirables :

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus ;
Nous recueillerons leur poussière
Et la trace de leurs vertus!

Le Chant du départ est toujours d'actualité.

La victoire, en chantant, nous ouvre la carrière,
La liberté, guide nos pas;
Et du nord au midi, la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.

Le Chant des Girondins reste sublime de beauté stoïque.

Par la voix du canon d'alarmes
La France appelle ses enfants
Allons, dit le soldat: aux armes!
C'est ma mère ; je la défends.
Mourir pour la Patrie
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie !

La plus basse misère morale elle-même aura ses chansons pour se donner comme un pâle reflet d'idéal.

Aristide Bruant a su trouver une expression pour ce grouillement de sentimentalité qui gît dans les bas-fonds du peuple des fortifications de Paris; il a sondé l'âme de gavroche et de gigolette; il a saisi l'éclair furtif qui peut jaillir du cœur même de la débauche crapuleuse. Il a mis un parfum de lilas aux fenêtres de bouges infects.

Il faut lui en savoir gré, c'est encore et malgré tout un peu de la chanson de France, dévoyée, mais réelle.

D'ailleurs en réaction nécessaire et pour remettre en plein ciel l'âme chantante de la France, le barde Théodore Botrel est venu; il a exprimé, il a popularisé, sur des rythmes faciles et en d'exquises paroles, l'amour honnête et naturel, sans bégueulerie et sans crudité, l'amour vrai et providentiel où l'on ose parler de sourires et de baisers, mais où l'on sait aussi garder la pudique et délicieuse réserve des fiancés honnêtes et délurés.

C'est toute une litanie charmante que l'on pourrait égrener ici, avec les titres seuls de ces chansons, si révélatrices de l'âme aimante et joyeuse de France. Amour de la grande et de la petite Patrie : France et Bretagne, lilas blanc de Paris, fleur d'ajonc d'Arvor, coiffes de linon, pen-bas un peu lourd, clochers à jours et mer mugissante, romans délicats de cœurs de marins, muets et embrasés !

On sait par cœur la *Paimpolaise*, *les fraises de Plougastel*, *Ohé ! la Paludière*, *la Corvette*, ce navire décrit si finement et transmué en jeune fille, si bien qu'à la fin on ne sait plus trop s'il s'agit d'une barque ou d'une fiancée !

Il faudrait tout citer, citons-en quelques-unes seulement. *Cœur d'ami*, si vibrant d'émotion, si ingénieux et si délicat.

Deux gars s'en ont allés sur l'eau
Pour faire la guerre à ceux d'Angleterre ;
Deux gas s'en sont allés sur l'eau,
Tous les deux natifs du vieux Saint-Malo.

L'un des deux avait une promise
Qui pleurait sur le rempart assise.
— Adieu ! Je reviendrai vainqueur,
Et, mort ou vivant, vous aurez mon cœur !

Nos gars ont bourlingué trois ans
Sur le vieux Surcouf le roi des Corsaires.
Nos gars ont bourlingué trois ans
Sur le vieux Surcouf, le roi des forbans

Mais celui qu'attendait sa promise,
Un beau jour qu'on faisait une prise
Reçut un boulet de canon
Qui l'étendit mort au milieu du pont.

Celui qu'était parti joyeux,
Rapporta le cœur de son camarade,
Celui qu'était parti joyeux
S'en revint tout seul des pleurs dans les yeux.

Il s'en fut chez la jeune promise
Et lui dit : « Voilà ma part de prise :
Le cœur du meilleur des amis
Qui revient à vous comme il l'a promis.

Tous deux se mirent à pleurer
Sur le cœur saignant de l'ami d'enfance,
Tous deux se mirent à pleurer
Quand le cœur, tout haut, se mit à parler.

« Ecoutez! disait-il à la belle
Je vous donne à cet ami fidèle ;
Son cœur est un cœur amoureux
Qui vous aimera d'un coup pour tous deux.

Dieu vous donne une promise telle
Et surtout un cœur d'ami fidèle :
Un cœur qui parlerait encore
Pour votre bonheur quand il serait mort !

Un pays qui sait et qui chante de telles chansons révèle une âme singulièrement charmante jusque dans ses folies, honnête jusqu'en ses privautés, toute de sentiment, toute d'entrain, toute d'amour vivant !

Il faut entendre scander par les garçons cette autre chanson du barde breton qui incarna trop peu longtemps, mais jusqu'à la fin, avec sa « douce » femme l'âme double de la chanson française, la chanson des *Filles de Pont-Aven.*

Connaissez-vous les filles
Du pays des Moulins ?
Dieu ! qu'elles sont gentilles
Que leurs yeux sont câlins !

Chantons Pont-Aven et ses filles
Chantons donc la fleur d'ajonc!

Fleur d'ajonc est rustique
Et très douce à la fois,
Jamais elle ne pique
Que les doigts maladroits!

Chantons Pont-Aven et ses filles
Chantons donc la fleur d'ajonc!

Et que d'alertes chansons, tu pourrais chanter toi-même, mon cher artilleur, qui flottent dans ta mémoire et qui ont gardé toute la saveur du terroir originel.

Plus que tout autre, le soldat aime à chanter et il convient de lui apprendre les tendres et fines chansons de France qui marient si bien en elles le sentiment et la gaieté, qui ont tout à la fois de l'allure et de la discrétion, qui disent si bien les grands actes de la Patrie comme les intimes émotions du cœur.

La France, depuis sa naissance, a traversé les siècles et les peuples en chantant. Non seulement elle a passé libre et fière, mais elle a passé joyeuse; non seulement elle a semé les nobles idées, mais elle a égrené les notes de gaieté. Elle a chanté, certes, quelquefois, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit: c'était pour s'amuser; mais elle a aussi empenné de la légèreté d'un refrain aérien les idées les plus graves. Ces idées, chez les autres peuples, se traînent lourdement; elles ont peine à soulever l'enthousiasme; elles se gourment et elles écrasent. En France, comme l'alouette gauloise, elles s'envolent et elles chantent. La vérité, chez nous se fait chanson pour voler plus vite et plus haut; ainsi non seulement les vérités illuminent les esprits, mais aussi elles échauffent et elles entraînent les cœurs.

Chante donc, mon cher artiilleur, chante avec la France, et avec elle, élève-toi aux belles idées et aux nobles amours qu'elle sait si bien chanter!

XI

LA FRANCE RIT

SOMMAIRE. — Le rire de France, espièglerie et mépris du cérémonial. — Les gabs de Charlemagne. — Les fabliaux, Marot, Corneille, Madame de Sévigné, l'esprit des rois, l'esprit du peuple.

Qu'elle chante la joie ou la mélancolie, qu'elle dise la gloire ou le malheur, qu'elle fustige les puissants détestés ou venge la justice, la chanson de France, dans la grâce ou dans la colère ne perd jamais le sourire : elle illumine tout de je ne sais quel rayon de bonté, c'est qu'au fond et malgré tout, la France est gaie. Elle ne chante point de rage ni même avec amertume comme certains qui trouveraient seulement dans un couplet le canal cristallisateur du fiel de leur âme ; la France chante parce qu'au fond elle est d'un optimisme robuste et qu'elle ne saurait s'affliger longtemps des contingences, même les plus fâcheuses. Son génie généralisateur s'élève vite de l'accident pénible à la sérénité permanente du principe. Elle domine l'instant qui passe et portant ses regards sur l'avenir sans fin, elle se console d'une défaite momentanée du droit lui-même par l

paisible certitude qu'elle garde, des définitives revanches.

Voilà pourquoi la France chante, voilà pourquoi surtout la France est essentiellement gaie ; pourquoi elle rit toujours jusqu'à scandaliser autrui.

Non seulement la France sourit d'une expression exquise, mais la France rit d'un rire retentissant, sonore, cristallin, hardi et espiègle; ce rire franc à tout égard est un mélange de candeur et d'esprit; il trahit bien une fois de plus le double élément du caractère français fait de liberté d'allure et d'élégance combinées. Un Français ne pose pas : il ne le saurait longtemps et le pourrait-il savoir qu'il ne le pourrait vouloir ; toute contrainte lui est insupportable.

Ceux-là même qui comme Louis XIV se sont imposé un cérémonial, en étouffent les premiers, et ont provoqué chez ceux qu'ils y avaient un instant soumis avec eux, le désir de terribles revanches. Mais si le Français ne pose pas, s'il aime le naturel et l'aisance, il ne tombe pas non plus, d'ordinaire, dans l'épais débraillé. Il ne se guinde ni ne se vautre. Il rirait de faire l'ange : mais il répugne à faire la bête. Il aime avant tout l'esprit. Il se plaît sans doute parfois à friser l'écueil, mais c'est surtout pour se donner le plaisir de l'éviter, c'est quand on croit qu'il va tomber lourdement qu'il se relève avec plus de prestesse. Il sauve d'un mot une situation qui se fait scabreuse. Il aime jouer avec le feu; mais il sait ne s'y point brûler. Ce papillon qui tourne comme étourdiment autour d'un lampe aux mille reflets, s'y complait, à la vérité, mais il demeure quand même d'esprit assez lucide pour s'arrêter à temps. S'il doit mourir, on l'a dit pour l'un d'entre eux, Vincent Voituré, ce sera encore avec esprit; il saura mourir avec grâce et à temps.

Où d'autres s'embrouilleraient, il se tire sans dépens, même avec avantage, d'un sursaut inattendu ; et cependant on aurait tort de penser qu'il se possède si bien que son rire est factice et qu'il joue la comédie, nul n'est moins comédien que lui : rien n'est moins forcé que le rire de France.

Ce n'est pas le rire pincé du puritain qui veut garder des airs détachés et même prendre des airs scandalisés, et qui croit manquer à sa dignité et perdre son prestige en riant. La tristesse est pour celui-ci la sauvegarde de l'autorité et comme le signe de la vertu.

En France, on professe volontiers, même parmi les plus saints, qu'un saint triste est un triste saint, et le rire jaillit limpide des lèvres des plus chastes religieuses avec je ne sais quoi d'espiègle encore.

Mais ce rire de France, s'il est vraiment d'un français de France, n'a rien d'épais ni de lourd ; il n'écrase pas comme le rire du teuton, rire qui n'éclate bien que dans les hoquets de l'ivresse et dont on dirait mieux qu'il est une éructation.

Ce n'est point la grossièreté purement grossière qui suffit à le faire naître ; il faut qu'il s'y mêle comme un contraste qu'il la fasse plaisante ou inattendue qui lui donne je ne sais quoi de pittoresque où l'esprit trouve quand même sa place et sa pâture. La lourdeur en France tombe à plat. Où le Germain se vautre, le Français se détourne, sinon par vertu, au moins par esthétique. Il ne lui faut peut-être qu'un grain d'esprit pour lui faire accepter un ragoût quelque peu faisandé, mais à tout le moins y exige-t-il ce grain d'esprit dont le Germain n'a cure et devant lequel se voilerait la face un puritain.

C'est que le rire de France, expression, éruption pour mieux dire, de l'âme de France, lui vient de très loin, a

passé, par mille tamis où il s'est dépouillé des scories, allégé des pesanteurs boueuses, pour prendre au contraire, mille sucs dont la combinaison bien dosée lui a donné un caractère particulier, si original maintenant que tout ce qu'il peut tenir d'ailleurs s'est fondu comme en un nouveau mélange, *mixtum ac bene compositum.*

Le rire de France est clair et sans arrière pensée comme le ciel de la Grèce. Il a pris les tonalités du rire athénien qui ne s'exerçait point toujours sur de belles choses, mais qui les faisait voir sous je ne sais quel beau jour. Ce rire jaillit soudain et il mousse comme le vin de Champagne, il fuse droit, — n'importe où, il est vrai, — débordant les coupes, inondant les nappes ; mais comme à la mousse intempérante du Champagne, on pardonne, à cause du fumet, ses hardiesses, ses exubérances et même ses indiscrétions au rire de France.

Sa mousse, comme celle du Champagne, a la réputation de ne point salir ce qu'elle éclabousse.

Cette mousse claire est, en effet, de qualité très fine : dans ses mille facettes, c'est Paris même qui rit et Paris c'est le rire de France dans toute son expression : c'est le raffinement dans le naturel ; c'est l'aisance souveraine où il semble que rien ne soit à reprendre, c'est ce tact impeccable qu'on chercherait vainement à prendre en faute grave.

Clarté de ciel, mousse de vin, esprit pétillant, lumière sereine et sonorité transparente, tel est le rire de France, que nul peuple n'a jamais su ni ne saurait imiter jamais.

Ce rire vient de Grèce, certes : mais combien épuré, combien plus subtil, combien plus irrésistible ! qu'est-ce que la jovialité d'Aristophane, traînante encore, auprès du rire envolé de Molière ou de Musset ? Je ne parle pas du gros rire paysan des Romains les plus nobles, ni

du rire à l'espagnol qui craint de froisser sa fraise; que l'Anglais rie ; je veux le croire ; mais il n'a point la lèvre faite au rire franc ; il affecte, au moins en public, de garder une dignité, quelque peu hautaine et distante.

Les bonnes farces où l'on rit sans contrainte sont d'essence française ; les meilleures sont celles où l'on sent le plus notre terroir. La gauloiserie ne doit pas toujours être prise en mauvaise part, gauloiserie veut dire surtout : saveur, ingéniosité plaisante de la trouvaille, pittoresque si spirituel du mot qu'il entraîne la gravité des plus graves et qui suffirait selon l'expression populaire, « à dérider un mort ». Gauloiserie, franchise et liberté du rire, jaillissant spontanément sans vouloir coudre du mal à la simple malice ; accroc peut-être au decorum conventionnel du langage ou de l'attitude, mais qui ne déchire point traîtreusement le prochain et ne tue ni l'empressement au devoir dès qu'il se présente, ni l'aptitude au dévouement le plus désintéressé.

C'est bien du cœur et des entrailles de France que jaillit ce rire dont l'Europe affecte quelquefois de se scandaliser, mais dont elle ne saurait se passer, même quand il s'exerce à ses dépens. Ce rire est le rire ancestral, les vieilles chansons de Geste nous le faisaient déjà entendre, éclatant comme une fanfare, à l'adolescence même de notre littérature.

On connaît l'amusante fantaisie du « Pélerinage d Charlemagne à Constantinople », et ce que l'auteur d'ailleurs inconnu, mais qui se trahit bien français lui même, appelle les « Gabs » de Charlemagne.

Le grand Empereur avec ses douze pairs a été bie traité par le roi Hugues-le-Fort. On a mangé et bu discrétion. On s'en va coucher dans une vaste salle c

treize lits ont été dressés, c'est la chambrée impériale, et nos barons avec Charlemagne s'y comportent un peu en « poilus » égayés.

C'est à qui racontera la vantardise la plus forte, non par orgueil ni pour y faire croire, mais pour faire rire les autres, en manière de jeu, pour « gaber » comme dit l'auteur.

Charlemagne gabe le premier : mettons qu'il « blague » : il tranchera d'un coup d'épée un cheval monté. Turpin, le digne archevêque, en rupture de mître, jonglera à cheval avec quatre pommes. Bérenger se jettera d'une tour sur une foule d'épées, la pointe en l'air ; Roland sonnera de l'olifant et son souffle brûlera la moustache du roi grec et son peliçon. Quant à Ogier, nouveau Samson, il secouera le pilier qui soutient la voûte du palais et... patatras.

Et à chaque gab, tous de s'esclaffer et de se rouler sur leur lit, comme des collégiens. Si tels se comportent au dortoir commun, Charlemagne, a la barbe fleurie, par ailleurs si solennel, et Turpin, le prélat aux blanches mains qui donnera plus tard la grandiose absolution dans les gorges de Roncevaux et Roland qui, d'un geste si confiant, remettra son gant à Dieu même avant de mourir, quelles farces ne doivent pas faire les personnages moins tenus à la respectabilité !

Et en réalité qui n'a pas fait quelques bonnes farces dans sa vie? qui, surtout n'en a pas raconté, et d'extraordinaires, moins aussi pour y faire croire que pour en faire rire ? qui n'a entendu de ces récits dont on dit à celui qui les raconte : « Tu nous en fait accroire ! » mais dont on s'amuse comme si l'on y croyait ?

Ce besoin de rire se trouve au cours de notre histoire entière et c'est lui qui a maintenu toujours franche, toujours jaillissante, dans notre littérature française,

par ailleurs si fine, si discrète et si raisonnable, cette veine d'intarissable et d'inextinguible gaieté qu'on appelle encore une fois : la veine gauloise.

Les Romains vainqueurs ne semblent pas avoir appris à rire : les gaulois vaincus ont gardé cette propriété essentielle et caractéristique ; et en dépit de toutes les alluvions qui, les unes après les autres, se sont amoncelées sur le sol primitif, la gaieté gauloise, ce besoin de s'en donner à plein cœur, a crevé tout ce que les civilisations et les autorités les plus diverses ont successivement tenté d'accumuler sur le rire de France.

Les Fabliaux du Moyen-Age sont l'expression et même l'explosion de ce besoin de rire ; qui ne connaît ces contes si drôlatiques, irrévérencieux, certes, mais d'une irrévérence qui se contente de rire et qui ne tend point à détruire, dont nos pères se gaussaient si ingénûment, prenant ainsi leur revanche des féodaux trop durs ou des moines trop riches ou même des femmes qu'ils craignaient au fond !

Nul ne sait mieux que le Français sentir le ridicule qui dans la vie et du fait de l'infirmité humaine, se mêle presque toujours un peu aux manifestations les plus élevées, aux réalisations les plus graves de la pensée et de la raison.

Certes, on révère l'idée, certes on craint l'autorité, ou le personnage qui la représente, et certes oui, on lui obéira : mais si on lui faisait une niche ; mais si on s'en moquait un peu. Ce monarque qui exige de vous l'impôt ; mais il est un peu sot tout de même, si puissant qu'il soit. Ce prélat, sous la dextre de qui l'on s'incline, il ne marche pas très bien et sa mître penche un peu. Cette femme qui s'est mise en colère à vous faire rentrer dans un trou, la voilà qui glisse et qui tombe au

moment le plus solennel de son algarade. La plaisante chose vraiment et comme on est vengé, pour peu qu'on ait pu rire!

Et c'est pourquoi les Fabliaux nous représentent tant de seigneurs — loups qui se font prendre la queue dans la glace de l'étang, où ils l'avaient naïvement plongée en amorçe au poisson, sur le conseil de Renard. Et voilà pourquoi ce bon curé qui monte debout sur son cheval pour atteindre un buisson de mûres et qui riant tout d'abord de sa position instable se dit à part soi : Tout de même, qu'est-ce que je prendrais si je disais : hue! sans penser qu'il l'a dit en se disant qu'il ne le faut pas dire et s'étale par terre de façon nullement hiératique. Voilà pourquoi tant de parodies si drôles des chansons de gestes ou des chansons courtoises.

Il est un peu solennel ce chevalier, si brave qu'il soit : si on s'en riait un peu. Elle fait un peu trop sa mijaurée cette Dame plus ou moins allégorique des pensées du troubadour; si on lui donnait une chiquenaude sur le hénnin, simplement pour l'effaroucher un peu et bien honni soit qui mal y pense!

C'est l'amour de la franchise qui fait jaillir le rire. « Ne pose pas ainsi; ne te tiens pas si gourmé, déboutonne-toi un peu! » Et sans rien plus, on glisse un mot plaisant à l'instant le plus compassé; on pince son voisin pour le faire se détendre un peu.

Mais ce rire de France n'est jamais méchant.

La France ne rit point du malheur ni de la misère ni de la vertu, à moins que ce malheur ne prenne une allure théâtrale et ne veuille en imposer, à moins que cette misère ne s'esbrouffe et ne sache garder son rang, à moins que cette vertu ne sente le puritanisme et la pudibonderie. Il faut en effet que le bon sens ait toujours sa revanche en France, et il l'a par le rire s'il ne

peut l'avoir autrement. Le ridicule est la dernière arme de France et la meilleure.

Mais même justifié, le rire de France veut ajouter le trait au bon sens, l'esprit à la raison.

En effet le rire de France n'est pas seulement franc ; on sait assez qu'il est aussi spirituel, et c'est pourquoi il ne s'épanouit bien que sur des lèvres de France.

Cet esprit du rire de France est, par suite, intraduisible ; il est du domaine privé de France ; il est cette liqueur qui ne garde sa vraie saveur qu'à la condition de n'être point exportée ni même transvasée, mais bue sur place entre gens qui la savent apprécier parce qu'elle est du même terroir qu'eux-mêmes.

L'esprit d'un peuple passe difficilement chez un autre ; nous goûtons sans doute mal nous-mêmes certains grains du sel qu'on appelle attique, quoiqu'on le dise d'essence choisie, mais il est bien certain que l'étranger goûte encore moins le sel gaulois raffiné à la française ; ce rire qui passe dans les Fabliaux de France, dans les Epîtres de Marot, dans les Fables de la Fontaine, dans les Epigrammes de Racine, dans les lettres de Madame de Sévigné, dans les contes de Musset, dans les livres de Gustave Droz, dans les fantaisies dramatiques de Rostand.

Marot était un véritable gamin. Valet de Chambre de François Ier, il parle à son royal maître avec une désinvolture que seul l'esprit peut faire passer. Il a été volé lui-même par un valet subalterne ; il aurait bien envie que le « Bon Prince » le réargente un peu, et il lui écrit, se moquant lui-même et aussi un peu du roi.

J'avais un jour un valet de Gascogne,
Gourmand, ivrogne et assuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur
Sentant le hard de cent pas à la ronde ;
Au demeurant, le meilleur fils du monde.

Ce vénéable Stillot (garçon) fut averti
De quelqu'argent que m'aviez départi
Et que ma bourse avait grosse apostume.
Si, se leva plus tôt que de coutume
Et me va prendre en tapinois, icelle,
Puis vous la met très bien sous son aisselle,
Argent et tout. Cela se doit entendre
Et ne crois point que ce fût pour la rendre,
Car oncques plus n'en ai oui parler.
Finalement, de ma chambre il s'en va
Droit à l'étable où deux chevaux trouva,
Laisse le pire et sur le meilleur monte,
Pique et s'en va. Pour abréger le compte
N'oublia rien, fors de me dire adieu.

Mais je commence à devenir auteur
Et ne veux plus à vos dons m'arrêter...
Je ne dis pas si voulez rien prêter
Que ne le prenne !

On ne demande pas avec plus d'aisance ni plus d'esprit. François Ier ne put pas plus s'empêcher de rire que nous et il bailla à son ingénieux valet la forte somme.

On connait aussi les Stances de Pierre Corneille à Marquèse ; l'actrice Marquèse de Gorla, plus tard la Duparc. Marquèse a vingt-trois ans, Corneille en a cinquante-deux... Mais il n'est pas morose, et tout en restant bien maître de lui, il tourne volontiers le madrigal, madrigal de marguillier; Marquèse s'en moque un peu. Mais Corneille n'a pas laissé son esprit s'endormir sur les registres de la fabrique de Saint-Sauveur et il riposte avec humour à l'indifférence de celle qu'il dénomme seulement marquise :

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux !

Le temps aux plus belles choses
Aime à faire cet affront.
Il saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front!

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits :
On me vit ce que vous êtes
Vous serez ce que je suis.

Mais pourtant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants,
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces outrages du temps.

Vous en avez qu'on adore :
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit!

Qui donc, en définitive, a été cloué dans l'aventure? Tout l'esprit un peu espiègle de France est dans ces strophes de Pierre Corneille et c'est cet esprit qui nous fait rire si complaisamment.

Il faudrait prendre une à une les Fables de la Fontaine, faisant de la moindre déconvenue de Jeannot Lapin ou de Maître Corbeau, une ample comédie à cent actes divers, imaginant mille anecdotes, dont il prête l'invention aux animaux eux-mêmes comme ces deux rats se traînant l'un l'autre par la queue et s'écriant ensuite avec une inimitable bonhomie :

Qu'on m'aille soutenir après un tel récit
Que les bêtes n'ont point d'esprit!

Ce besoin de rire finement a pris plus d'une fois le

poète le plus correct qui soit, dans les tragédies : Jean Racine, porté cependant à analyser de préférence les éléments tragiques de l'amour.

Racine veut bien dire qu'il a emprunté ses *Plaideurs* aux *Guêpes*, du poète grec Aristophane ; toutes les « guêpes » de celui-ci n'ont jamais eu le dard acéré du « tendre » Racine, et en aucun pays fantaisie ne fut improvisée et plus lestement menée que ces trois actes où sont dépeints les juges du grand siècle à hermine.

Les plaidoyers de Petit-Jean et de l'Intimé qui parodient si bien en les exagérant, la manière des avocats d'alors, resteront comme des modèles de cette plaisanterie française qui amuse avec de l'esprit.

Les lettres de Madame de Sévigné, la marquise, nous apportent un écho du rire qu'on se permettait en ce même grand siècle. C'est un rire de grande dame, tout pétillant qui agite les papillottes et les « fontanges », qui gonfle les plus belles gorges du monde, et que la pompe de Versailles n'intimide point.

L'âme de l'aimable marquise, toujours de bonne humeur même quand elle a du chagrin, sonne franc dans ce rire qui lui-même ne s'est pas figé dans ces Lettres où il y a plus d'esprit que dans toutes celles des plus célèbres épistoliers de tous les pays, en y comprenant Cicéron et Pline le Jeune qui pourtant n'en manquent point.

Peut-on plus agréablement se moquer de soi-même que ne le fait la marquise dans cette lettre du 20 février 1671, quand elle raconte l'incendie de la maison de Guitaut, si voisine de la sienne, qu'elle a pu croire que le feu était chez elle-même. C'était en pleine nuit d'hiver ; Madame de Sévigné a eu bien peur pour sa propre petite fille ; elle a été « béer » dans la rue comme tout le monde ; elle a offert son lit à Madame de Guitaut

dont la maison n'est plus qu'un brasier. Mais tout en ayant peur et offrant ses services, la marquise n'a pas pu s'empêcher de saisir le côté pittoresque de ce tragique tableau.

Elle écrit à sa fille, Madame de Grignan : « Si on avait pu rire en une si triste occasion, quels portraits n'aurait-on pas fait de l'état où nous étions tous ! Guitaut était en chemise avec des chausses. Madame de Guitaut était nu-jambes et avait perdu une de ses mules de chambre. Madame de Vauvineux était en petite jupe sans robe de chambre ; tous les valets, tous les voisins en bonnet de nuit ! L'ambassadeur (de Venise) était en robe de chambre et en perruque et conserva fort bien la gravité de la Sérénissime. Mais son secrétaire était admirable. Vous parlez de la poitrine d'Hercule ; vraiment celle-ci était bien autre chose. On la voyait tout entière ; elle est blanche, grasse, potelée et surtout sans aucune chemise ; car le cordon qui la devait attacher avait été perdu à la bataille ! »

« Si on avait pu rire ! » dit la marquise. Soyez certain qu'elle a ri ; mais elle s'est mordu les lèvres à temps.

Et c'est la même charmante française qui narre de si alerte façon l'anecdote du cheval de l'archevêque :

« L'archevêque de Reims venait hier soir fort vite de Saint-Germain ; c'était comme un tourbillon : Il croit être grand Seigneur, mais ses gens le croient plus encore que lui. Il passait au travers de Nanterre, tra, tra tra ! Il rencontre un homme à cheval... gare! gare ! Le pauvre homme veut se ranger, le cheval ne veut pas et enfin le carrosse et les six chevaux renversent cul par dessus tête le pauvre homme et le cheval et passent par dessus et si bien par dessus que le carosse en fut versé et renversé. En même temps l'homme et le cheval

au lieu de s'amuser à être roués et estropiés se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre et s'enfuient et courent encore pendant que les laquais de l'archevêque, et le cocher et l'archevêque même se mettent à crier : Arrête ! Arrête ! ce coquin, qu'on lui donne cent coups ! »

Et la marquise de rire de toutes ses dents à ces tableaux si rondement esquissés.

Molière n'a pas voulu faire rire de la vertu comme Rousseau le lui a reproché avec amertume, mais seulement des ridicules d'un homme qui, par ailleurs, a des qualités, quand il peint Alceste le misanthrope « plus plaisant qu'il ne le croyait être ».

C'est de ces ridicules et des exagérations d'Alceste que nous rions et non de son honnêteté foncière.

Car si Alceste a de réelles qualités, il a des ridicules non moins réels et en France les ridicules sont vite saisis.

Risible en effet cette colère perpétuelle d'Alceste à propos de futilités ; risible, cette rage de se croire seul sans défaut, risible, cette affirmation de vouloir rompre en visière à tout le genre humain, et de se tortiller bientôt après pendant un quart d'heure avant de dire nettement à Oronte ce qu'il pense de son sonnet; risible, cet homme grave qui s'éprend d'une coquette, qui s'imagine en être aimé, qui déclare qu'il ne l'aimerait pas s'il ne se croyait payé de retour et qui compte naïvement sur cet amour pour réformer les travers de son amie et l'amener à l'honnête mariage.

Oh ! certes, ceux qui croiraient rire à grands éclats seraient bien déçus comme certains le furent à la première représentation du *Misanthrope*. Si on rit à cette pièce, ce n'est point de gros rire épais dont tous pourraient être secoués, mais du vrai rire de France, cons-

cient de ses causes et qui s'épanouit mieux à mesure qu'il les découvre davantage et surtout qu'il peut supposer que d'autres ne les découvrent pas aussi bien.

Il en est de même de tout le théâtre de France, même du théâtre le moins classique et qui pourtant ne réussit à faire bien rire qu'avec de l'esprit, esprit parfois très simple mais qui pourtant répond à ce besoin que la France a toujours de s'épanouir en gaieté.

On pourrait même dire qu'en France, il ne suffit pas toujours d'avoir raison ; il faut savoir mettre les rieurs de sont côté. Avec un bon mot, les rois de France se sont tirés des cas les plus embarrassants. Louis XVI, si honnête ne savait pas avoir le mot pour rire ; c'est ce qui a contribué aussi à le perdre. Un peuple qui rit est bientôt désarmé, et beaucoup de ceux qui ont eu à diriger le peuple de France ont usé de ce moyen de gouvernement : faire rire. En France, tout le monde est plus ou moins spirituel : la correspondance de Madame de Sévigné l'emporte sur toutes les correspondances de l'univers, exepté peut-être sur la correspondance d'une multitude de Françaises qui n'ont pas besoin d'être marquises pour avoir de l'esprit jusqu'au bout des ongles et savoir dérider les plus graves assemblées.

Le peuple a de ces trouvailles, de ces alliances de mots, de ces réflexions qui sont irrésistibles et qui font avec quelques syllabes, se tordre un régiment tout entier. C'est le Bout-en-train, le loustic qui mènent la masse par le rire. Gavroche est maître partout non pas par ce qu'il sait ni par ce qu'il pense, mais par ce qu'il saisit tout de suite le côté drôle d'une situation, le disparate d'une idée, le grotesque d'une attitude.

Il a des reparties spontanées. Où donc va-t-il chercher tout cela? On est furieux quelquefois d'avoir ri, mais on n'a pas pu ne pas rire, parce que soi-même, on cons-

tate comme ce mot d'ironie, de plaisanterie et même d'irrévérence, est bien venu.

Par esprit d'ordre, par respect raisonné, on n'aurait pas lancé soi-même la boutade ; on se détournera sans doute même un peu pour ne pas trop paraître rire en public mais en secret on l'excusera, en secret on en rira, prêt à tout pardonner pourvu que ce soit bien dit.

On sait la réflexion d'une brave servante à son maître sculpteur illustre et qui, un peu ironiquement peut-être, lui demandait son avis sur une Vénus qu'il venait de modeler avec une sollicitude toute amoureuse. La bonne femme se posa devant la statue et sans plus d'embarras, elle observa : « En voilà une qui ne pleurera pas en épluchant ses oignons ! ».

L'artiste fut interloqué : il ne comprenait pas ; il crut à une sottise, il demanda : Pourquoi ? et la bonne femme lui répondit : « C'est parce qu'elle a les bras bien longs ! »

On ne peut avoir meilleur sens des proportions ni s'exprimer avec plus de pittoresque. Le sculpteur fut un peu mortifié : mais il ne put pas s'empêcher de rire.

Oui, on rit en France : on rit peut-être un peu de tout ; certains, à l'étranger, affectent de s'en scandaliser, mais en France, les meilleurs mêmes ne s'en offusquent point. Ils savent que si l'on rit, on paie ; que si l'on rit, on marche, que si l'on rit, on meurt. On meurt même de ce dont on a ri.

Car le rire, à propos de choses graves, ne sert souvent qu'à masquer et à maitriser, aux yeux des indifférents, l'émotion qui allait faire jaillir les larmes.

Aussi bien ne rit-on pas vraiment des nobles idées, mais seulement quelquefois de ceux qui les représentent, de ceux qui les exagèrent et les défigurent, de ceux qui prétendent les incarner seuls en eux, et qui les font,

enconséquence, participer de leurs propres ridicules.

On n'affecte point en France d'attitude théâtrale et trompeuse, pour fuir piteusement ensuite et renier ce qu'on avait proclamé de façon si pompeuse ; mais on meurt héroïquement et simplement pour cette Patrie et pour cette Eglise dont on avait quelquefois parlé d'un ton un peu dégagé ; l'esprit n'avait rien voulu paraître céder de ses droits, mais le cœur avait sauvegardé tous les siens.

Plaisanterie n'est pas vice chez nous. Tu le sais par ta propre expérience, toi qui n'es pas sans aimer à lancer une « blague » tout en accomplissant jusqu'au bout ton âpre devoir.

Et ce n'est pas des autres seulement qu'on sait rire en France, c'est de soi-même; ni devant les autres, ni même devant soi, un Français ne saurait poser lontemps. S'il cédait un instant à cette tentation, il s'en corrigerait bien vite lui-même et il se dirait : « Tu ne t'es donc pas regardé ! »

Et toute la France est ainsi : elle aime à rire ; elle a le « mot pour rire » suivant l'expression populaire et c'est parce qu'elle sait aussi souffrir, supporter l'épreuve et dominer les destins contraires.

Malheur à vous qui riez, quand il ne faut pas rire, quand il y a à se dévouer et à mourir, mais heureux le pays qui sait tout baigner de gaieté, qui allume à son front comme une aigrette de joie lumineuse, qui sait faire résonner comme un carillon de ralliement le rire bon et sain par quoi se dilatent les poumons et l'esprit.

La France sait rire : c'est le secret de son agrément, de sa force et même de sa vertu !

XII

LA FRANCE AIME

SOMMAIRE. — L'amour français. — Amour de l'humanité. — Amour de Dieu. — Amour de la Patrie. — La France amoureuse. — L'amour de la littérature française. — Aucassin et Nicolette. — Ronsard, Corneille, Racine. — La sentimentalité au XVIIIe siècle. — Lamartine et l'idéalisme.

Si la France chante si volontiers, et si volontiers elle apparait rieuse, espiègle un peu et même gamine, à tel point que certains censeurs affectent de s'en scandaliser ce n'est pas qu'une incorrigible légèreté soit le fond de son caractère et que la France se plaise seulement à l'ironie, saupoudrant d'esprit vengeur ou narquois ses moindres sentiments et qu'étant incapable de sentir longuement et profondément, elle soit aussi incapable de vraiment aimer.

La France, au contraire, est bien entre toutes les nations, celle qui aime et qui entre toutes sache aimer, c'est elle qui dédaignant les exagérations et les hypocrisies de l'amour, est cependant tout amour elle-même, à la fois aimante et amoureuse, ni mièvrement platonique ni réaliste brutalement.

Bien équilibrée en ses diverses facultés, la France aime, comme un être humain normal. Elle n'est point une froide allégorie : vivante, elle est chaude en son amour, mais cette chaleur même illumine autant qu'elle brûle et se transforme en je ne sais quelle idéale et aérienne clarté.

Si l'idéalisme n'exténue point en elle les réalités jusqu'à les fausser et à les éteindre, il transforme cependant, embellit et poètise ce que d'autres ne sauraient qu'empâter et qu'alourdir de matérialités. La France a des ailes, et, comme le papillon, c'est en amour surtout qu'elle prend l'essor vers les cieux.

Aimante et amoureuse tout ensemble, laissant à chaque objet sa part, comme dans l'indivisible humain, la France a toute la tendresse et toute la vigueur de l'amour, et si elle n'ignore point le spasme, elle en sait faire jaillir le rêve et la pensée.

La France est aimante : en l'amour, elle ne songe point d'abord à elle-même ; elle s'incline vers les autres ; son amour n'est point un instinct qui l'aveuglerait toute et lui ferait brutaliser sans discrétion les fragiles objets de son culte.

L'ardeur qui peut brûler en elle s'atténue en tendresse au dehors comme le sang rouge qui lui monte bouillonnant du cœur n'est plus, sur son front, qu'une coloration étandue en très douces nuances.

L'amour de France s'élève d'abord, il vole et tend à s'appliquer aux plus nobles idées ; il est tout de suite sentiment de choix et qui, d'un essor facile et d'ascension en ascension, arrive à s'épanouir en plein ciel idéal : la Patrie, l'Humanité, Dieu même ; voilà, directement découverts, vivement reconnus et embrassés, les objets supérieurs de l'amour de France !.

Ce sont là des amours d'essence très fine en leur glo-

rieuse ampleur : ils révèlent, chez qui les conçoit et les comprend, autant de grâce que de vigueur, une singulière souplesse de l'instinct et une robustesse de l'esprit dont ne sont point capables tous les peuples.

Car il y a manière et manière de s'aimer soi-même, d'aimer l'humanité tout entière et d'aimer Dieu.

La France, si elle s'aime, n'apporte en cet amour conservateur de soi, ni orgueil, ni égoïsme ; elle s'aime, non pour ramener tout à elle, tout renfermer en elle, tout rétrécir en se rétrécissant elle-même ; mais, sans dureté comme sans égoïsme, elle aime moins pour prendre que pour s'épandre ; c'est pour mieux rayonner de lumière et de chaleur qu'elle se cultive et développe en elle ce qu'elle sait qui la rend séduisante aux autres.

La France aime en elle ce qu'il y a d'humain, de général autant que de généreux, et c'est pourquoi, si facilement s'oubliant elle-même, elle passe du patriotisme à ce qu'il n'est plus possible d'appeler du nom barbare d'humanitarisme, mais à ce pour quoi l'on peut reprendre cet autre vocable qui restera l'honneur éternel des Romains pour l'avoir seulement inventé, *humanitas, charitas humani generis*, « l'amour du genre humain. »

La France aime l'humanité par bonté foncière, avec complaisance, jusqu'à l'imprudence même, jusqu'à l'oubli de ses propres intérêts, et cela sans coquetterie, sans pose, et sans croire qu'elle se distingue ainsi des autres nations, mais pour céder à l'instinct charmant qui la mène sans la contraindre et qui n'est que l'harmonieux épanouissement d'un naturel séduisant entre tous.

C'est dans le même esprit de confiance et d'abandon que la France aime Dieu, Dieu paternel plus que terrible.

Dira-t-on que la France, répugnant par nature à toute dureté, résisterait à l'hérésie pour suivre son idéal?

Les autres peuples connaissent-ils mieux qu'elle le Dieu éternel, qui en font l'instrument brutal de leurs vengeances ou le dispensateur de faveurs marchandées?

Dieu éternel, Dieu créateur, Dieu tout puissant, infini, souverainement juste et par suite souvent insaisissable aux commentaires humains, oui certes! et Bossuet est de France qui a si magnifiquement présenté aux princes et aux peuples: « Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance » et « qui se vante de faire la loi aux rois et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. »

Dieu est tout cela pour la France comme pour les autres peuples, mais il n'est pas seulement cela comme pour eux.

D'une part, au moins autant que le peuple Juif, la France peut dire que Dieu a fait spontanément pour elle ce qu'il n'a point fait pour d'autres et sa piété envers lui s'en est accrue sans orgueil.

Non fecit taliter omni nationi!

Mais si Dieu s'est aussi, en le Sacré-Cœur, révélé surtout à la France, comme un Dieu aimant, n'est-ce pas un peu parce que Dieu sait qu'avec la France, c'est par l'amour qu'il convient d'agir? et si la France a reconnu si facilement Dieu dans cette affection nouvelle, où la flamme du cœur remplace celle du Sinaï, et où la caresse des reproches sans amertume fait un si délicieux écho aux tonnerres qui éclatent à chaque page de la Bible, ne serait-ce pas que l'instinct très aimant de la France a mieux saisi aussi d'autre part, d'accord en cela

avec l'Eglise elle-même, l'attribut pour ainsi dire essentiel de Dieu qui semble bien être la bonté par l'amour: *Deus charitas est.*

La France aimante aime Dieu.

Et ces grandes vérités, la Patrie, l'humanité et cet Etre infini, Dieu, la France les aime de toute la puissance de sa nature, avec toutes les délicatesses, mais aussi tous les héroïsmes virtuels de son âme, jusqu'à mourir pour eux en mourant pour le bien des peuples et pour la Justice, cette autre face de Dieu, si l'on peut ainsi dire.

Et ce n'est pas par un calcul quelconque, pour en retirer quelque bien personnel, que la France aime, ainsi que d'autres lésinent et marchandent, qu'ils mesurent à leur interêt, même les manifestations de leur dévouement, l'amour de France est désinteressé: il ressemble à cet amour dont parle *l'Imitation* de Jésus-Christ et que Pierre Corneille a si merveilleusement compris en le traduisant.

Connais-tu bien l'amour, toi qui parles d'aimer?

Qu'elle travaille pour l'humanité ou pour Dieu, qu'elle travaille même pour soi, la France ne pense jamais à soi ; elle va au devant des objets de son amour, elle prend pour une invite du dehors ce qui n'est qu'un élan jailli du dedans d'elle-même.. C'est de son propre feu quelle s'enflamme d'abord et elle ne réclame aucun prix de l'amour qu'elle donne ainsi.

Aussi bien, n'est-ce pas le propre de l'amour que de s'alimenter de soi-même, de se consumer sans cesse et sans cesse de renaître de ses cendres, de se complaire en le don total de soi, d'accepter, de souhaiter même quelquefois la non réciprocité qui permet au cœur, comme

au pélican de Musset, de bercer son amour en sa propre souffrance ?

Cependant ce n'est pas que cet amour si désintéressé et si total se perde en rêves illuminés et s'élève si haut que l'objet même qui l'a éveillé soit bientôt oublié pour l'amour même. Il en est peut-être qui aiment à aimer ainsi, à tirer des êtres et des choses qui les entourent l'étincelle à laquelle ils prennent feu et, bientôt éblouis du rayonnement même en lequel ils s'épanouissent, à ne plus rien voir autour d'eux que cet amour les entraînant de rêve en rêve, inconsciemment égoïstes, loin de la pauvre Psyché dont ils ont blessé l'âme.

Ceux-là, ce sont les idéologues, les théoriciens de l'amour. L'amour de France n'est point de cette espèce. Désintéressée pour elle-même, la France ne se désintéresse point des autres.

Encore qu'elle sache admirablement exprimer son amour, cet amour ne se passe point en vaines déclamations ; il ne plane point tellement en des sphères éthérées qu'il en oublie les réalités de ce monde.

L'amour de France est pratique parce qu'il est sincère et vrai, et il se tourne aussitôt à l'action, parce qu'il veut le bien de ceux qu'il aime.

Plus que tout autre amour, l'amour de France tend et arrive toujours à se faire charité : charité pour Dieu se traduisant par le culte et par le sacrifice, ne se contentant point de crier : Seigneur, Seigneur ; mais de la prière directe, nécessaire, passant à cette autre forme d'amour, non moins préconisée que la première par Dieu même : le travail pour autrui : charité pour les hommes, aidés, soutenus, secourus, nourris, consolés par tous les moyens, avec les plus touchantes ingéniosités.

Qui dira jamais les œuvres d'assistance, de prévoyance, de réconfort moral et d'entr'aide matérielle, qui

sont nées de cette manière toute personnelle et pratique qui est la manière d'aimer de la France, laquelle sait fondre admirablement ce que la comtemplation a de plus idéal et ce qu'a de plus réel l'action.

Amour consolateur, amour qui se penche et qui s'incline, qui panse les plaies, qui ne s'offusque de nulle laideur, qui trouve les mots, plus efficaces encore que les remèdes, mais qui pourtant ne se paie pas des plus beaux mots.

Amour consolateur? Mieux encore: amour compatissant; s'il est vrai que le meilleur moyen de consoler ceux qui souffrent est de souffrir vraiment avec eux, de se fondre avec eux, de ne pas garder sa personnalité distincte d'avec ceux que l'on veut consoler, mais de la perdre avec la leur, afin d'éprouver vraiment, non par la raison seule, mais jusqu'au tréfonds de l'être sensible, tout ce qu'éprouvent ceux vers qui l'on va.

Consolateur, compatissant, tel est l'amour de France et si jamais cet amour a fourni ses preuves, si jamais il s'est révélé et s'est surpassé, n'est-ce pas au cours de ce fléau dévastateur de la guerre, n'est-ce pas par l'intermédiaire du soldat lui-même?

Amour de France, qui donc l'a compris, l'a vécu mieux que ceux qui ont souffert ensemble dans les tranchées du front ou dans les baraquements de la captivité? C'est là, sous la rudesse apparente, c'est là, sous l'âpreté du langage et la brusquerie même des gestes; c'est là, au milieu d'inévitables dépressions et des sursauts farouches de la bête qui n'en peut plus, que cet amour, plus agissant que verbeux, apparaît et se multiplie en actes innombrables, insoupçonnés et incomparables.

Amour de France: le « Bleuet » ou le « Mimosa » de vingt ans, qui sous prétexte que la fleur de son amour n'a point encore donné son fruit, prend le tour de

patrouille ou d'attaque du territorial chargé de famille! Amour de France, le territorial qui ému du tremblement nerveux de l'enfant, au premier « marmitage », le colle derrière lui, l'enveloppe d'une bourrade protectrice,comme si ce gosse était son propre sang!

Amour de France: l'officier qui veut aller où vont ses hommes, comme les hommes qui se font tuer pour ramener dans les lignes et à une sépulture honorable leur officier.

Amour de France: le prêtre-soldat qui, au rebord extrême des tranchées, porte l'hostie consacrée à ceux qui vont mourir et qui souvent meurt avec eux.

Hostia cum Hostia, hostia cum hostiis.

Amour de France: l'infirmière qui pendant des mois, attentive toujours, séduisant sans vouloir être séductrice, se penche assidûment au chevet des moribonds, pour mettre aux yeux chavirés des rudes soldats, en sa silhouette de femme, un peu de France et un peu de mère.

Amour de France, tous les dévouements, toutes les abnégations, tous les sacrifices quotidiens et cachés, merveilleux ensemble de délicatesses impalpables.

Amour de France, le don total de soi, sans réserve et même sans douleur, tout spontané; non seulement le don qui peut être reçu, accueilli, reconnu, payé de retour et ainsi récompensé au centuple, mais amour de France, le sacrifice de soi à qui l'ignore, à qui n'y pense pas, à qui ne semble point s'en apercevoir, à qui même le repousse ou bien en jouit avec exigence, avec une sorte de gloutonnerie qui amènerait le dégoût de s'être donné si on s'était donné pour son plaisir ou même pour sa joie!

Mais amour de France aussi, cette souveraine séduction du geste, cet appel muet et irrésistible, cette atti-

rance faite d'impondérables que nul ne saura jamais analyser et qui entraînent vers la France les peuples et les individus, qui les ravit à les rendre fous, qui fait que tout homme n'a point son âme mariée à sa seule patrie, mais réserve encore assez d'amour pour aimer aussi la France !

La France est aimante parce qu'elle est féminine : c'est de cette prédominance, en elle, de l'élément féminin, qu'elle tient ce charme vainqueur, ce mystérieux appât, cette puissance magique qui la fait irrésistible et souveraine, sans qu'elle paraisse y songer elle-même ni s'en apercevoir ; pouvoir fait de séductions si douces et si peu apprêtées que ses propres enfants se laissent aller à en jouir sans gratitude, semblables qu'ils sont à celle qui les aime ainsi ; mais que l'étranger, moins habitué à la douceur d'une telle caresse, sent fondre délicieusement en lui et dont sa reconnaissance surprise crie volontiers la suave griserie.

Mais de ce que la France est surtout féminine, il s'en suit aussi que cet amour si fin, si nuancé, si pur et si ingénieux, n'est point pour cela, un amour de tête et de raison seulement.

Si la France est bonne, douce, consolatrice et compatissante, ce n'est pas seulement par devoir et par une vertu qui lui serait d'ailleurs facile.

C'est le propre des femmes de mêler le sentiment, et le sentiment jusqu'à la passion, dans ce qu'elles font de plus merveilleux et d'être encore personnelles et comme tout entières dans leurs désintéressements les plus sublimes.

Aimante jusqu'à l'idéalisme le plus subtil, la France demeure toute féminine quand même et par suite amoureuse autant qu'aimante, spontanée autant qu'avisée, excessive même, si vraiment la mesure de l'amour n'était

pas d'aimer sans mesure, humaine plutôt, indivisément telle que Dieu fit l'être humain et l'a voulu, esprit et chair, si divinement fondu en ses éléments que bien présompteux serait celui qui voudrait proposer les soudures et bien habile qui les saurait trouver !

La France ne se perd point en ces recherches oiseuses : elle n'établit point de limites arbitraires pour condamner plus facilement ce qui serait chair au profit de ce qui ne serait que pur esprit ; elle aime non seulement avec toute son âme, mais elle aime avec tout son être ; elle est aimante et tout ensemble amoureuse comme l'âme de Rodrigue qui est une âme... française.

C'est pourquoi l'amour de France n'est pas d'une sentimentalité fade : l'amour de France est jeune et franc, et de la jeunesse il garde la merveilleuse allure, une sorte d'allégresse sans remords, sans retours compliqués sur soi, sans minuties de scrupules qui n'arrivent qu'à fausser et à pervertir la saine nature sous prétexte de la corriger et de la rendre plus fine. L'amour de France est joyeux. En d'autres pays il semble quelquefois que l'amour pleurniche sans cesse, qu'il se décolore et prend des poses maladives.

La France a pu connaître un instant ces beaux « ténébreux ». Ce fut le mal du siècle dernier à son aurore : ce mal passager peut s'expliquer par de certains malheurs. Ce n'est pas impunément qu'on a grandi sous l'œil hagard de la guillotine ; ce mal s'aggravait aussi de certaines importations des pays d'Outre Rhin où l'amour semble osciller sans cesse de la pudibonderie à la luxure, sans pouvoir se fixer dans la saine liberté de la morale divine.

Saules pleureurs ! guitares ! myosotis déteints, tresses d'un blond fané, incarnat qui s'empâte très vite dans les bajoues des « gretchens »: Pas de France, c'est amour

d'un faux idéalisme ; laissons-le à ses romances et à ses nuages ; le vrai soleil lui manque ; il semble dormir ; s'il dormait seulement ; mais Dieu sait quel brutal réveil il peut avoir, et quels ruts de bêtes fauves montrent ces troubadours d'Outre Rhin !

Ne serait-ce point plutôt hypocrisies, ces attitudes, ces poêmes, et ces rêves d'une sentimentalité qui risque de séduire, même les âmes loyales de chez nous.

L'amour de France, lui, n'a pas de ces hypocrisies-là, il fleurit au plein soleil, il se colore, il mûrit, il est savoureux et fondant comme la chair même de France. Il donne son jus comme la vigne pressée; il donne son grain comme les blés ; il ignore les fausses pudeurs comme les perversités ; il ne rougit point des mots, mais il saurait rougir de certaines choses. Si le platonisme en ses excès le fait volontiers sourire, c'est qu'il sait que l'amour est aussi un devoir providentiel; c'est que le platonisme pourrait bien n'être rien d'autre qu'un charmant égoïsme et le moyen gracieux d'esquiver les charges de l'amour pour n'en garder que les agréments.

Ce n'est point rire de la vertu que de railler avec Molière les théories des « *Femmes Savantes* » et de ne pas vouloir se marier seulement à la philosophie. Les circonstances matérielles de l'amour se réalisant selon la loi divine n'ont rien qui doive offusquer et ce serait vraiment bien mal apprécier les grâces que le Créateur a faites aux hommes que d'y voir des hontes et des bassesses.

L'amour de France rompt volontiers avec cette pudibonderie plus ou moins sincère qui déforme la vraie pudeur et qui tend à déconsidérer le plus beau privilège dont soit doué un être : le privilège admirable et sacré de collaborer avec Dieu même en transmettant la vie qu'il nous a dispensée.

Les yeux baissés, les attitudes guindées, les airs effarouchés, les réticences et les tons embarrassés ont toujours eu le ton de réjouir les garçons de France, et aussi bien ces manières ne sont-elles venues qu'à mesure que le sentiment religieux baissait.

Madame de Maintenon disait déjà aux jeunes filles de Saint-Cyr qu'elle voyait chuchotter et rire niaisement au mot de mariage : « Saint Paul n'avait point de ces délicatesses ; il en parle ouvertement ».

Et certes, c'est ainsi qu'il en faut parler ; c'est ainsi seulement qu'on en peut parler utilement et convenablement.

C'est parce que la France comprend ainsi et aspire à goûter ainsi l'amour complet que sa littérature sentimentale est tout à la fois spirituelle et sans complication.

Nulle part, mieux qu'en France, les poètes n'ont su parler d'amour et en chanter, au cours des âges, les divers aspects, non seulement, quand il s'adresse, comme tout à l'heure, et tout sentiment, aux nobles idées, ou à la souveraine réalité qui est Dieu, mais encore lorsqu'il se fait l'écho de l'attrait mutuel de deux êtres ou des aspirations vers un bonheur entrevu que l'homme devine résider en lui.

Rien de plus doux et de plus touchant que l'amour dans certaines chansons des Troubadours de France :

Les oiselets de mon pays
Ai ouis en Bretagne,
A lor chant m'est-il bien avis
Qu'en la douce Champagne
Les ai ouis !

Gace Brûlé ne reconnaît plus en Bretagne aux mêmes oiseaux le même chant qu'en Champagne où il les a entendus près de ceux qu'il aimait.

Un autre troubadour dira délicieusement :

Ni vous sans moi : ni moi sans vous !

L'allégorie emprisonnera bien l'expression de l'amour au Moyen-Age ; mais tout de même, que de fois il s'échappera en vives saillies pour apparaître entre damoiseaux et pastourelles tel en effet qu'il était, en dépit des formes trop maniérées du langage.

Aucassin et Nicolette demeurent le couple immortel et charmant des amoureux, aux temps féodaux et bardés de fer. En ce temps-là, les amoureuses savent déjà construire des cabanes de feuillage et les amoureux invoquent les étoiles et c'est un délicieux verbiage. « Je te vois, petite étoile que la lune attire à elle, Nicolette est est avec toi, mon amie aux cheveux blonds ; je pense que Dieu a voulu l'avoir pour que la lumière du soir soit par elle rendue plus belle. Oh ! mon amie, écoute-moi ; comment que je dusse retomber, plût à Dieu que je fusse là-haut avec toi ». Et le récit continue :

« Aucassin, le beau, le blond, le gentil, l'amoureux est sorti du bois, son amour entre les bras, devant lui sur un arçon. Il lui baise les yeux et le front et la bouche et le menton. Elle lui dit : Aucassin, mon bel ami, en quelle terre irons-nous ? — Douce amie, que sais-je ? il ne m'importe où nous allons, dans la forêt ou par les chemins détournés, pourvu que je sois avec toi ».

La poésie sentimentale de la France est exquise et variée, tous les siècles et tous les genres ont contribué à l'enrichir... Tout y est à l'amour, pourrait-on dire, à cet amour qui sonne franc et qui prend l'homme tout entier, qui s'épanouit et se donne sans arrière pensée et sur lequel ni le puritanisme ni le jansénisme n'auront jamais prise parce qu'il suit, tout joyeux et tout déluré,

la voie providentielle et ne sépare pas ce que la nature et Dieu même ont voulu tenir uni.

A la fin du Moyen-Age qui fut si naïvement et si librement amoureux, Clément Marot, dans un « élégant badinage » chante *L'amour au siècle antique.* Le rondeau est délicieux.

Au bon vieux temps, un train d'amour régnait
Qui sans grand art et don se démenait ;
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde
C'était donné toute la terre ronde,
Car seulement au cœur on se prenait,
Au bon vieux temps.
Et si, par cas, à jouir on venait,
Scavez-vous bien comme on s'entretenait :
Vingt-ans, trente ans ; cela durait un monde
Au bon vieux temps!

Ronsard qui tenta de rendre particulièrement savante la poésie française, n'a jamais été si bien inspiré qu'en puisant aux vraies sources de France, et qu'en chantant l'amour. Qu'il s'adreese à Cassandre Salviati, à Marie du Pin, à Hélène de Surgères, c'est toujours du sentiment qu'il cisèle dans des sonnets.

On connait ce pastel littéraire de Marie déjà morte, mais qui n'a point cessé d'être fraîche et belle, ce merveilleux sonnet qui rime en « rose » comme pour imprégner les yeux de l'incarnat de la jeunesse et le cœur des fragrances de son parfum.

Comme on voit sur la branche, au mois de mai, la rose,
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'aube, de ses fleurs au point du jour l'arrose,

La grâce, dans sa feuille et l'amour se repose,
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur ;
Mais battue ou de pluie ou d'excessive ardeur,
Languissante elle meurt, feuille à feuille déclose.

Ainsi en ta première et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel admiraient ta beauté,
La Parque t'a tuée et cendre tu reposes.

Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,
Afin que vif et mort ton corps ne soit que roses.

Et à Cassandre Salviati, il chantera

Mignonne, allons voir si la rose...
Cueillez, si m'en croyez, les roses de la vie.

C'est païen, diront d'aucuns ! non, c'est jeune, c'est insouciant et sans arrière pensée, c'est gracieux surtout, et c'est français.

Le XVIIe siècle si grave, si préoccupé de grandeur et de raison, est traversé par un vaste courant d'amour. Il s'ouvre avec la chanson du roi Henri.

Pierre Corneille a pour ainsi dire ébloui d'amour Paris et la France : à l'étincelante apparition de Rodrigue et de Chimène, si glorieux de leur mutuelle tendresse qu'ils la sacrifient pour ne la point ternir et qui donnent le vertige de l'héroïsme amoureux. On pourra dire que le Cid est espagnol, mais nul ne niera que ses Stances ne soient vraiment françaises.

Elle est française aussi cette gloriole, cette furie de l'amour triomphant qui ne connaît plus d'obstacle, quand Rodrique sûr enfin du consentement de Chimène, part en guerre contre l'univers entier.

Paraissez Navarrois, Maures et Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a compté de vaillants.

Le *Cid*, avec ses extases d'amour, ses contemplations mutuelles de l'amante et de l'amant...

Rodrigue, qui l'eût cru ? — Chimène qui l'eût dit ?

est une œuvre d'amour français. Ce sont les mots d'un Français et qui traduisent bien toute l'idée que la France entière se faisait de l'amour, au temps de Louis XIII, en pleine misère et en plein désarroi politique.

On s'extasiait d'amour ; on pâmait d'amour.

Et cet amour, vainqueur de tout, arrivait à se vaincre lui-même par un ressaut d'énergie et de volonté.

Deux amants se retrouvaient face à face dans *Polyeucte*. C'étaient Pauline et Sévère, et tous les deux aussi, ils se chantaient l'un à l'autre un hymne admirable, non pour se ressaisir, mais pour se séparer.

SÉVÈRE. — *Puisse le juste ciel, content de ma ruine,*
Combler d'heur et de jours Polyeucte et Pauline !
PAULINE. — *Puisse trouver Sévère, après tant de malheur,*
Une félicité digne de sa valeur !
SÉVÈRE. — *Adieu, trop vertueux objet et trop charmant !*
PAULINE. — *Adieu, trop malheureux et trop parfait amant.*

Différent de l'amour chanté par Corneille, l'amour peint par Racine est aussi bien français ; il a des mélancolies charmantes, il a des admirations extasiées ; les héroïnes pâment d'amour, non seulement à la vision de ceux qu'elles aiment, mais au seul rêve qu'elles en font.

C'est Hermione qui confiante en l'amour de l'inconstant Pyrrhus en fait avec complaisance ce portrait qui n'est pas plus fidèle que celui qu'elle veut peindre, mais qui déborde d'un amour passionné et embellisseur, à la française.

Sais-tu quel est Pyrrhus ? T'es-tu fait raconter
Le nombre des exploits ? Mais qui les peut compter ?
Intrépide, et partout suivi de la victoire
Charmant, fidèle enfin... Rien ne manque à sa gloire !

Bérénice parle avec plus d'enthousiasme encore de

Titus qu'elle aime et qu'elle voit dans tout l'appareil d'un imperator romain. Mais Bérénice, c'est Marie Mancini ou Henriette d'Angleterre, revoyant Louis XIV dans les splendeurs de Versailles; mais Bérénice, Marie Mancini ou Henriette d'Angleterre, c'est la jeune fille française, princesse, bourgeoise ou même midinette de nos jours, évoquant avec une ingénuité touchante l'image du Prince Charmant qui l'a fascinée et qu'elle ne voit qu'en beauté.

Titus m'aime, il peut tout ; il n'a plus qu'à parler...
De cette nuit, Phémie, as-tu vu la splendeur ?
Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur ?
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces Consuls, ce Sénat,
Qui, tous, de mon amant empruntaient leur éclat,
Cette pompe, cet or que rechaussait sa gloire
Et ces lauriers encor témoins de sa victoire
Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts
Confondre sur lui seul leurs avides regards,
Ce port majestueux, cette douce présence...

. . . .

Parle ; peut-on le voir, sans penser comme moi
Qu'en quelqu'obscurité que le sort l'eût fait naître
Le monde en le voyant eût reconnu son maître.

Et ce maître du monde... il aime Bérénice. C'est là tout le ravissement de l'amour.

Ce tableau de pompe impériale, toute jeune française l'a vu, en quelqu'obscurité aussi que le sort l'ait fait naître et son imagination, épanouie au ciel de France, a su revêtir le plus modeste garçon du manteau des Césars et du prestige du Roi-Soleil.

Et celles-là même que la passion mauvaise domine et entraîne, ne peuvent, avec plus de regret encore que de colère, s'empêcher d'évoquer les suaves et libres amours

des jeunes fiancés qui passent, non point seulement au long des portiques ioniens, sur le rivage de Trézène avec le chasseur Hyppolyte et la svelte Aricie, mais au long des rues et des sentiers de France.

Hélas ! ils se voyaient avec pleine licence,
Le ciel, de leurs soupirs approuvait l'innocence,
Ils suivaient sans regret leur penchant amoureux,
Tous les jours se levaient clairs et sereins pour eux !

La tragédie racinienne, si remplie, sous ses airs d'élégance, des pires catastrophes des passions de l'amour, ouvre, à chaque tournant dramatique, comme une perspective d'exquise fraîcheur sur les vraies amours de France, amours idylliques, sentimentales, où l'on s'aime sans se tuer, mais où volontiers l'on meurt de s'aimer.

Le siècle le plus pompeux et le plus compassé de notre histoire n'a point ignoré ces tendresses charmantes et sous des noms grecs et romains, ce ne sont pas seulement des courtisans français qui parlent, qui soupirent et qui aiment ; c'est le peuple français tout entier, c'est le cœur de France qui chante !

Et au cours de ce XVIIIe siècle, si sceptique d'aspect et si sec en ses théories, comme sous le fastueux décor du siècle de la Raison, c'est le même frais amour qui transparait à qui veut se pencher vers lui, avec toute sa spontanéité, toute sa grâce, sous cette fraîcheur de sentiment à son aube, qui ne se connaît point, qui ne se soupçonne point encore, qui s'entr'ouvre timidement, se trouble et rougit un instant à son propre aspect, et qui rougissant, chante sa joie émerveillée de se sentir exister. Le XVIIIe siècle n'est pas seulement le siècle de l'esprit, de l'amour de tête et de la polissonnerie élégante. Marivaux, réaliste à sa manière, nous a révélé, entre Voltaire et Beaumarchais, entre les Cupidons de boudoirs et les

Lovelaces de boulevard, les couples ingénus qui s'extasient en se découvrant amoureux.

C'est qu'en effet l'amour de France, s'il n'est pas sottement platonique, se plait surtout dans les hauteurs sereines du rêve et aux replis les plus discrets du cœur. Il ne méprise point les charmes extérieurs, il s'en prend aux yeux et au teint, mais il possède une merveilleuse faculté d'idéalisation ; il sait tout embellir et il arrive ainsi à spiritualiser en quelque sorte la chair elle-même sans l'éteindre ni la décolorer.

Lamartine est le plus grand poète du bel amour de France. Nul ne fut plus caressant, plus humainement tendre, plus voluptueusement énivré d'amour et cependant nul n'a enveloppé d'une plus claire auréole de pureté celles qu'il a passionnément aimées ; nul n'a chanté l'amour avec une conviction plus émue et en des termes plus voilés de respect, nul n'a mieux senti l'influence de la femme, mais nul n'a élevé la femme plus haut dans son propre cœur et dans le culte attendri de sa génération.

Elle paraît et tout soupire,
Tout se trouble sous son regard.

L'amour, chez Lamartine, — d'aucuns le lui ont reproché comme une niaiserie et d'aucuns comme une profanation, — se fond dans une sorte de mysticisme très prenant. Dieu même est invoqué, pour en bénir les élans et pour le purifier de sa présence toujours sentie, et d'autant mieux sentie, pourrait-on dire, que le poète est plus épris de l'être humain qu'il aime.

Il faut savoir par cœur cette hymne incomparable où le poète évoquant les amants célèbres, met le génie au service de l'amour pour éterniser la mémoire de l'être cher, pour emporter en plein ciel de l'histoire et

faire passer triomphants de génération en génération les amants heureux.

Oui, l'Anio murmure encore
Le doux nom de Cynthie aux rochers de Tibur,
Vaucluse a retenu le nom sacré de Laure
Et Ferrare au siècle futur
Murmurera toujours celui d'Eléonore.
Heureuse la beauté que le poète adore
Heureux le nom qu'il a chanté !
Toi qu'en secret son culte honore
Tu peux, tu peux mourir ! Dans la postérité
Il lègue à ce qu'il aime une immortelle vie,
Et l'amante et l'amant, sur l'aile du génie,
Montent d'un vol égal à l'immortalité !
Et les siècles auront passé sur ta mémoire
Elvire! et tu vivras toujours.

Qui donc a chanté de la sorte l'amour avec cette force et cette plénitude de confiance en l'enlevant ainsi au delà des siècles, en lui faisant, des ailes du plus pur génie, comme un escabeau miraculeux et le trône d'une impérissable gloire.

D'autres s'élèvent moins haut dans leurs conceptions amoureuses, mais de quelle grâce un peu espiègle, de quel esprit charmant ils rachètent cette infériorité d'envol !

A cet égard, Musset est français comme il n'est guère possible de l'être plus, français d'Ile de France, c'est-à-dire du cœur de France !

Amour primesautier, sincère et mouillé de larmes, mais qui rit quand même et ne laisse point d'être spirituel; ici l'esprit ne nuit point au cœur, il le rassérène et il le réconforte, encore un peu il le consolerait.

Adieu, Suzon, ma rose blonde
Qui m'as aimé pendant huit jours,
Les plus courts plaisirs de ce monde
Souvent font les meilleurs amours.

Sais-je au moment que je te quitte
Où m'entraîne mon astre errant?
Je m'en vais pourtant, ma petite,
Bien loin, bien vite
Toujours courant.
Que notre amour, si tu m'oublies,
Suzon, dure encore un moment,
Comme un bouquet de fleurs pâlies
Cache-le dans ton sein charmant.
Adieu, le bonheur reste au gîte,
Le souvenir part avec moi.
Je l'emporterai, ma petite,
Bien loin, bien vite,
Toujours à toi.

Cela est de la fantaisie un peu légère. Voilà qui est plus profond, mais non moins aimable ni moins facile.

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer!
Je ne saurais, pour un Empire,
Vous la nommer.
Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez,
Que je l'adore et qu'elle est blonde
Comme les blés!
Mais j'aime trop pour que je die
Qui j'ose aimer
Et je veux mourir pour ma mie,
Sans la nommer!

C'est encore la berceuse immortelle qui oppresse le cœur de tous les adolescents de France, aux soirs du printemps de la quinzième année; c'est la pudique et inoubliable élégie à Lucie.

Nous étions seuls, rêveurs, et nous avions quinze ans!

Ce sont enfin les *Nuits* incomparables, où l'amour n'apparait plus que sous les traits de la Muse conso-

latrice, où le chant du poète n'est plus qu'un sanglot désespéré; mais dont chaque mot a des vibrations qui gagnent jusqu'au tréfonds de l'être et en réveillent les fibres les plus secrètes et que l'on croyait désormais assoupies.

Cet amour est d'une finesse et d'une ténuité de psychologie qui fait le charme des délicats.

Mais l'amour de France sait se faire encore plus accessible à tous et populaire : il se chante en hymnes presque sacrées, mais aussi en légères et rieuses chansons. Musset lui-même en a écrit de charmantes comme celle de *Mimi Pinson*, mais Théodore Botrel est bien celui qui a su donner une expression à l'amour des petits, marins, ouvriers, paysans ; il a retrouvé la manière ancienne, honnête et libre tout ensemble, il a dit les mille détails qui plaisent à l'amour et qui l'entretiennent : les baisers que l'on va cueillir à Plougastel Daoulas ou même ailleurs, les brins de lilas qui fleurissent aux fenêtres de Paris, mais aussi de province, les châtaignes et le cidre doux qu'on aime à déguster aux Pardons de Bretagne, mais aussi sous les tonnelles de Normandie et qu'on remplacerait avec le même amour, dans le midi, par le vin de pourpre et les beaux fruits dorés.

On peut dire que si la jeunesse populaire avait pu oublier tout à fait la joliesse très fine de l'amour de France, Botrel la lui aurait vite réapprise avec un tact aussi franc que léger, sans mièvrerie et sans fausse pudeur, en lui chantant l'amour qui part des accordailles avouées pour aboutir au berceau dont on parle sans embarras.

Rien de chaud et de révulsif, rien de sainement, mais aussi de vraiment amoureux, comme les chansons de Botrel, quand joignant l'exemple à la parole, le cher barde les chantait en tenant par la main sa jeune femme si digne de lui et que, tous les deux, ils se présentaient à la

jeunesse française comme l'amour de France incarné.

Mais sous quelque aspect qu'elle l'envisage, le chante ou le pratique, tantôt tout à fait sublime et presque divin, sans cesser d'être accessible et naturel, tantôt, plus modeste d'essor et seulement humain, parfois mélancolique mais sans amertume, la France sent et aime l'amour. Elle n'en a point la honte pharisaïque ou le dédain mensonger ; elle va vers lui, très franche, elle le proclame le prix et la beauté, elle y convie, pourrais-je dire, par tous les attraits qu'elle y découvre, ou qu'elle lui prête, et même quand elle s'en abstient, on peut dire encore qu'elle l'estime à sa vraie valeur et qu'elle l'honore.

Le clergé français, si digne en son célibat volontaire, n'affiche point un ascétisme rigide ; s'il sacrifie l'amour, ce n'est point comme un objet de rebut et qui serait sans prix.

Français, il devine tout le charme, toute la grâce de cet amour de France et comme autrefois Abel, c'est de ce qu'il juge le plus précieux qu'il se prive pour Dieu. Son sacrifice dont il n'affecte pas de mépriser la valeur n'en est que plus méritoire et on peut dire sans paradoxe que cette renonciation à l'amour pour pouvoir être tout à Dieu est un dernier et magnifique hommage à l'amour qui chez un Français occupe tant de place.

Ainsi aime la France dans les chansons joyeuses, mais aussi dans le sacrifice total de soi.

Ainsi chez elle tous les arts, musique, peinture, poésie, sont au service et pour la glorification de l'amour. C'est comme une atmosphère d'amour qui enveloppe l'âme et qui peu à peu l'imprègne pour allumer en elle et pour clarifier, en l'intensifiant, cet amour qui sommeille en tout homme.

La France est inspiratrice et éducatrice d'amour, car

en l'excitant, elle sait le régler et le conduire. En nul pays, l'amour n'a, par suite, plus libre et plus charmant langage. Il sait toutes les nuances, toutes les délicatesses, tous les raffinements. Il est précieux comme nulle part, et comme nulle part aussi il est ingénieux et hardi, et ce qui tout d'abord peut paraître trop vif d'expression n'est souvent qu'une trouvaille de l'esprit et qu'un sens de pittoresque qui ne saurait vicier le sentiment.

L'amour, en France, fait guirlande de tout; il s'approprie toutes les images, toutes les comparaisons pour se mieux faire entendre, il frappe au cœur, mais il séduit les yeux, il charme les oreilles.

Aussi bien, en France, parler d'amour s'appelle « conter fleurette ».

Oui le parler d'amour en France est tout menu, tout flexible, de coloration délicate : il est enlaçant et multiple; il sait tout faire comprendre, même en ne disant rien et il arrive à tout dire sans paraître y toucher. Toute la gamme des mots est à son clavier, toutes les fleurs de la nature sont à son bouquet. Il a les violettes des secrets soupirs qui embaument sans que l'on sache d'où ; il a le lis virginal et officiel des fiançailles avouées, il a toute la variété des roses violentes ou pomponnées, il a les lilas pâles des affections mélancoliques, il a le volubilis des liaisons sentimentales aux capricieux détours où l'on se perd.

Nul ne dira jamais toutes les ressources du langage de l'amour en France pour se faire accepter de qui tout d'abord n'osait pas même l'entendre.

Et toi, tu es bien vraiment un fils accompli de cette France aimante et amoureuse. Tu aimes avec toute ton âme, mais aussi avec tout ton être. Tu ne te dédoubles pas : tu ne sépares pas ce que Dieu a uni en toi. Tu comprends l'amour sans sacrilège, mais aussi sans ambi-

guité et sans hypocrisie. Tu as la crânerie de tes sentiments. Tu ne caches point comme une honte ce que la nature et Dieu t'ont donné comme une gloire. Tu as la légitime fierté de tes aspirations et de tes aptitudes à l'amour.

Tu as appris l'amour en France et la France t'a appris, en amour comme en tout, la loyale hardiesse, mais aussi l'élégante courtoisie du geste, la netteté caressante des mots, la profonde sincérité d'un sentiment qui n'est entreprenant que dans les rêves indéterminés, mais qui se fond dans le respect, dès qu'il se précise, et que, dans son culte de la femme, il a trouvé une femme.

XIII

LA FRANCE EST LARORIEUSE

Sommaire. — Elaboration de la nationalité françaises. — Les Capétiens et le corps de la France. — Les évêques et l'âme de la France. — Le langage de la France. — Travail agricole et industriel. — Les ballons. — Caractères du travail de France.

Mais si la France rit, chante et aime, ce n'est pas par je ne sais quelle nonchalance qui la tiendrait au-dessus ou en dehors de travail méritoire. La France, si spontanée et si ingénue, dont on pourrait dire quelle ne paraît penser à rien de sérieux, la France est laborieuse, elle aime le travail pour le travail, elle s'y applique, elle s'y complait, elle peine aussi.

La France a dû peiner pour se constituer comme nation. Virgile disait de la genèse de Rome :

Tantæ molis erat romanam condere gentem.

On en pourrait dire autant de l'élaboration de la France, se constituant peu à peu avec sa personnalité très originale, à même les peuples les plus disparates qui s'étaient succédé sur le territoire où elle devait fleurir et qui, par

leurs cendres souvent ennemies, semblaient se battre encore en se mélangeant dans la tombe commune.

La France a pour ancêtres les Celtes aux yeux bleus, race rêveuse et fougueuse à la fois batailleuse et amie d'une certaine faconde de langage, indépendante et crâneuse, n'ayant peur de rien et menaçant le ciel de le recevoir sur la lance dressée de ses guerriers, s'il s'avisait jamais de tomber sur eux, impatiente de discipline, risquant jusqu'à son indépendance par amour de la liberté : mais elle a aussi pour ancêtres les Romains, race disciplinée au contraire et pratique de paysans, administrateurs minutieux et têtus, regardant plus volontiers les sillons que les astres, nullement poètes ni artistes, raisonnant, pesant, marchandant les Dieux comme les hommes, et qui se substitua aux Celtes sur le territoire tassé, nivelé, et impitoyablement cadastré de la Gaule : mais elle a encore et surtout pour ancêtres, les Francs, la meilleure, la plus fine des peuplades germaniques dont ils se sont séparés assez tôt pour se faire leur destin à part, race éprise très vite et tous à la fois de ce qu'il y avait de raison chez les Romains et de fantaisie chez les Celtes, adoptant le Christianisme avec enthousiasme, sans encore bien le comprendre, sinon comme une élégance morale et comme un élément d'ordre, de stabilisation et d'unité nationale.

Mais le Franc hanté sur le Gallo-Romain ne fait pas encore le Français complet.

Il y a de la gaieté chez les Celtes, mais leur imagination reste embrumée des mystères de l'Océan et du Septentrion : il y a de la raison chez les Romains, mais cette raison est lourde et n'admet guère d'échappées sur l'initiative.

Voici qu'apparaissent un instant dans la lourdeur mérovingienne, toute la fantaisie cruelle mais aussi raffi-

née de l'Orient, la couleur, la chanson, la science, avec les Arabes. Cette civilisation, extérieurement brillante, pleine de poésie et chevaleresque à sa manière, est entée — et elle en mourra — sur une religion de mort et de fatalité. La France qui s'est assimilé la gaieté celtique et la gravité romaine saura butiner sur cette effloraison exotique, elle en sauvera le culte des arts et un minimum de sciences exactes qu'elle fera merveilleusement valoir.

Ainsi dans le Français se fondront et s'harmoniseront les races les plus différentes de tempérament et d'idéal. Tout un travail, en partie inconscient, mais en partie aussi bien maître de soi, s'opérera qui fera la France.

Il y faudra cinq siècles. Au XIe siècle, la France s'est élaboré une âme : elle a pris conscience de son génie et de ses destins, mais cette âme ne s'est pas encore incarnée, pourrait-on dire. Par deux fois déjà le sol a manqué sous elle. La France n'a point où poser son âme. La monarchie de Clovis avait cru faire l'unité nationale, l'empire de Charlemagne avait cru le reconstituer plus fortement en l'appuyant sur le souvenir imposant de l'empire romain et, Charlemagne mort, la terre a de nouveau manqué à l'âme française et voici que naît la troisième race de ses rois : les Capétiens. On peut bien dire qu'à cette heure la France n'est qu'un nom et une âme. Les Capétiens commencent avec cinq villes, en l'Ile de France ; le royaume s'étend de Noyon, au nord, à Orléans, au midi.

Certes, les Capétiens sont gens de France, ils ont la netteté, la ténacité, l'optimisme : leur valeur personnelle importe assez peu ; ils sont l'âme de France, ils semblent qu'ils en aient conscience ; cela suffit, un nouveau labeur commence. Les rois dégagent peu à peu le terrain autour d'eux, ils suscitent les Communes, ils s'en servent contre les seigneurs ; les châteaux tombent et font de l'air.

Philippe-Auguste, Saint-Louis, Philippe le Bel, s'ils n'ont pas en souveraineté directe toute la France, sont au moins suzerains de l'ensemble et tôt ou tard les provinces encore séparées s'agglutineront au centre d'attraction, à l'Ile de France qui va s'arrondissant. Le labeur ne sera pas d'un jour ; le progrès ne sera pas continu ; il y aura même des régressions. L'Anglais foulera le sol de France et menacera de ruiner cet édifice à peine cimenté ; après bien des convulsions, à l'appel d'une bergère qui incarne merveilleusement cette patrie, prête encore à se méconnaître, la France a elle aussi comme sa révélation, et pour jamais la France est.

Mais la France ne vit pas seulement de sa vie propre, elle vit aussi d'une vie supérieure qui la soutient et la déborde.

La France est religieuse et les rois l'ont formée avec une patience admirable au point de vue national ; on peut dire aussi, avec le protestant Guizot, que ses évêques, au point de vue religieux, l'ont façonnée comme les abeilles façonnent leur ruche.

La France seule est née catholique. Les Barbares arrivaient comme une marée et s'ils ne submergeaient point tout d'abord l'Eglise, c'est qu'ils s'arrêtaient à ses portes, s'installant plus commodément dans l'hérésie d'Arius. Les Francs, entés en Gaule, entrèrent tout neufs dans l'Eglise et celle-ci put les façonner en effet comme des nouveaux-nés.

De cette première rencontre, l'Eglise a toujours gardé cette idée que la France lui appartient plus étroitement comme par droit d'enfantement. Il y a lien de famille entre la France et l'Eglise ; c'est pourquoi sans doute les heurts peuvent être fréquents, mais c'est aussi pourquoi ces heurts ne brisent jamais rien complètement.

Les évêques ont fait la France à Reims avec Clovis

et aussi à Soissons avec Pépin et aussi à Noyon avec Hugues Capet. Ce sont eux aussi qui, par l'institution et la liturgie très spéciale du sacre, ont donné jusqu'en 1825 à la monarchie française, ce caractère si particulier qui faisant du roi une personne inviolable, faisait de son pouvoir comme un mandat divin.

C'est ainsi que la France laissait se tempérer de respect religieux son amour pour l'indépendance politique et s'accommodait d'une discipline qu'elle pouvait croire un hommage à Dieu-même.

La France qui avait trouvé son âme et son corps a trouvé une expression, un langage digne d'elle; mais sa littérature est elle-même une suite d'efforts pour dégager les règles de son verbe et de sa poésie. C'est peu à peu que sa langue, sortant du bas latin bâtardé de mots Germains, a fondu ces éléments divers pour donner avec la langue d'oil et dans la langue d'oil, avec le dialecte parisien, le pur langage français qui transparait si limpide et qui sonne si clair qu'aujourd'hui encore les nations qui ne le parlent point d'ordinaire ne peuvent guère s'entendre entre elles qu'en le parlant. C'est peu à peu que son vers, qui sera le vers de Corneille, de Racine et de Victor Hugo, se tire laborieusement des inversions trop contournées, des assonnances insuffisantes, et marche, en s'assouplissant, à la rime de plus en plus distincte, de plus en plus riche, de plus en plus sonore. La rime, en dépit de tentatives passagères, vouées à l'impopularité et à l'insuccès, demeure la caractéristique de la poésie française.

La langue française ne s'est pas faite, elle non plus, en un jour, ni arbitrairement : elle s'est faite d'elle-même, à la sueur des écrivains faisant patiemment et artistement entrer les idées qui ont des ailes, dans les mots qu'on dirait opaques et qui pourtant peuvent seuls

faire les idées lumineuses et les emporter de siècle en siècle.

Or à coté de ce travail littéraire qui révèle l'activité inlassable de l'âme de France, un autre travail, non moins intense et non moins varié, se produisait dans toutes les branches de l'activité matérielle.

Bien avant que Sully ait proclamé que paturage et labourage sont les deux mamelles de la France, la terre française était cultivée avec méthode. Les moines, si tournés fussent-ils vers le royaume céleste, ne négligeaient rien pour améliorer la demeure transitoire des hommes : ils furent les premiers défricheurs de la terre de France : on le sait assez autour des vieilles abbayes neustriennes. Boscherville, Jumièges, Saint Wandrille.

C'est qu'autour de ces abbayes, les paysans se groupèrent et ainsi se forma une population rurale assidue au travail, avec la régularité, la résignation, la majesté même un peu somnolente de ses grands boeufs.

Rien ne découragea cette race vaillante. Ceux-là même qui venaient des fiords de Scandinavie et qui semblaient ne devoir aimer que les expéditions maritimes, ceux qui sortaient des forêts noires de la Franconie germanique, furent saisis peu à peu par la terre : ils en prirent le culte en même temps qu'ils en faisaient la culture.

Les guerres de la féodalité ruinaient les moissons, les invasions étrangères saccageaient les villages, les pestes dépeuplaient les campagnes, rien n'y put faire. Fût-il noir comme l'a vu la Bruyère ou ployant sous la ramée, fût-il rançonné par les corvées, la dîme et mille servitudes, le paysan de France reprenait imperturbablement le sillon interrompu, achevait le « geste auguste » du semeur, fécondait de sa sueur âcre et grattait de ses mains ce sol qui d'ailleurs ne demandait que

la paix pour répondre au centuple à ses efforts, et faire germer à son tour, avec le blé dru, une moisson de gas robustes et sains, intrépides défenseurs de la patrie en danger.

Mais la terre de France si attachante soit-elle ne saurait retenir tous ses fils, issus du mélange des Celtes hantés par l'Océan, des Romains qui avaient parcouru l'univers, des Francs migrateurs à travers les steppes de l'Europe centrale et même de Northmans, avides de suivre la route des Cygnes, toujours disposés à aller où les poussait la vague. Les Français qui aiment la terre tranquille sentent aussi l'attirance des flots, et l'ondulation vermeille des récoltes les fait songer au moutonnement des mers, à l'ondulation des vagues océaniennes.

Aussi bien avant que Colomb ait découvert, sans y songer, l'Amérique et que Vasco de Gama se soit orienté vers le cap des Tempêtes, les Dieppois découvraient les Côtes d'Ivoire et de Guinée, les Malouins abordaient au Canada ; plus tard, Ango, de son manoir de Varengeville, traitait d'égal à égal avec les souverains portugais; les Honfleurais, laissant l'estuaire séquanien, se lançaient à l'inconnu vers les mers occidentales ; Champlain fondait Quebec, Cavalier de la Salle colonisait de nouvelles Frances. La mer n'avait plus de secrets, et le voyage « aux Iles » devenait l'excursion classique de quiconque voulait simplement mener à bien une maison de commerce. La mer, sillonnée et explorée en tous sens, le sol de France s'ouvrait à son tour aux explorations hardies ; il se perforait de puits et de couloirs ; les mines se creusaient : la France noire révèlait des trésors inestimables et fournissait à la mise en route des usines et des ateliers.

La Patrie ne se laissait plus seulement tondre de ses moissons, dépouiller de la chevelure séculaire de ses

chênes, elle se laissait, pour ainsi parler, extraire les entrailles.

Ce travail des mines, particulièrement laborieux et pénible, rebutant pour un peuple de spontanéité, a été pousuivi avec une patience inlassable; on a compris que le charbon est un diamant d'une valeur autrement pratique que le diamant de luxe et de vanité, et tout un peuple a consenti à descendre dans les profondeurs et les obscurités du sol de France, pour en rejeter à la surface le combustible et l'aliment des ateliers et des chemins de fer.

Et quand le sol et le sous-sol de France furent ainsi mis en exploration, quand la mer eût été sillonnée par ces vaisseaux qui sont eux aussi la France, ce furent les airs qui tentèrent l'audace du labeur français.

Aujourd'hui, c'est par milliers que s'envolent dans l'espace les aéroplanes aux multiples plans, les dirigeables imposants et les avions aux sveltes membrures.

Par un travail patient, la France a tiré ces merveilleux oiseaux de la vieille montgolfière du XVIIIe siècle. Mais cette vieille montgolfière était déjà tout un poème de travail français.

Il faut applaudir avec un enthousiasme attendri aux exploits des Blériot, des Garros et des Guynemer; on ne saurait sans ingratitude ne point célébrer éternellement leur gloire. Ce que leur vol représente de travail, de calcul, d'harmonisations, est incroyable.

Mais ces prodigieux résultats ne sauraient faire oublier, ils rappellent au contraire les origines modestes et charmantes de cet art arrivé maintenant à un si vaste épanouissement.

Il n'est point d'histoire plus poétique que celle de l'invention des ballons, car il n'est pas d'invention qui

soit plus révélatrice du génie de la France, à une certaine époque de son évolution.

Tout semble charmant et en effet tout ne fut pas sans charmes dans ces années qui suivirent la guerre de l'indépendance américaine et qui précédèrent la Révolution française. C'est l'époque où l'on s'attendrissait sur tout, où l'on ne vivait que par sensibilité, où l'on avait l'enthousiasme facile, la politesse exquise et l'esprit toujours prêt. Ce fut à cette époque, en 1783, que naquirent les montgolfières.

Le 4 juin 1783, sur la petite place d'Annonay en Vivarais, les frères Montgolfier laissèrent partir le premier globe de papier rempli d'air chaud, qui après une miniature de raid, alla s'abattre, au coucher du soleil, sur les collines avoisinantes.

Le 27 Août suivant, un ballon fermé s'élevait du Champ de Mars, à Paris, devant trois cent mille spectateurs qui, à sa disparition dans un nuage, tombaient d'attendrissement général dans les bras des uns les autres.

Le 19 septembre, le roi Louis XVI voyait partir de la Cour de Marbre à Versailles une montgolfière qui emportait dans un panier d'osier quelques animaux domestiques que l'on retrouvait vivants, derrière Viroflay.

Enfin le 21 novembre, Pilastre des Roziers, un chimiste, et le marquis d'Arlandes, un grand seigneur, s'embarquaient, malgré le roi, et aux applaudissements de la reine, dans la galerie instable d'une montgolfière fleurdelysée; ils exécutaient la première ascension dans les airs et trouvaient aussitot des poètes pour célébrer sur le rythme léger des chansons, leurs audaces renouvelées d'Icare.

On connait la chanson qui relate le voyage aéronau-

tique du physicien Charles, parti des Tuileries, le 1er décembre 1783, cette fois dans la nacelle d'un ballon à oxygène, et la proclamation toute paternelle du bon roi Louis XVI, avertissant les paysans de Gonesse et autres lieux que s'ils voient tomber un « globe » dans leurs champs, il ne faut pas le prendre pour la lune !

Deux ans après, le ballon de France traversait la Manche avec Blanchard et la même année, 15 juin 1785, Pilastre des Roziers s'écrasait avec son appareil sur la plage de Boulogne ; mais les muses pleuraient la mort du premier martyr des airs.

Montgolfières, ballons, aéroplanes et avions, tous oiseaux du labeur de France, tous envolées de colombes blanches, symboles de cet essor inlassable de la patrie vers les hauteurs, vers la lumière et vers la liberté, coups de génie qui se jouent de l'imprudence, qui étonnent et éblouissent avant de servir et qui volontiers renonceraient aux avantages pour garder la gloire ; ascensions harmonieuses et baignées de lumière : cette montgolfière qui évolue lentement et qui monte en présentant aux baisers du soleil ses flancs égayés d'attributs amoureux et des fleurs de la royauté, cette nacelle peinte d'azur et en laquelle se complait tout l'art délicat du XVIIIe siècle et que suivent des chansons.

Ce travail de France, si varié, a un trait bien caractéristique qui demeure commun à chacune de ses manifestations.

Si Gabriel Hanotaux a pu célébrer — et avec quel talent convaincu et documenté — l'Energie française, ce travail que chaque province, chaque ville de France a fourni dans le passé ; la perpétuité de la France à travers tant de siècles si mouvementés, après tant de guerres civiles et étrangères, est bien un miracle d'énergie.

Qu'il s'agisse de creuser un port comme le Hâvre, de

capter et d'utiliser la houille blanche des Alpes, de coloniser un vaste territoire africain, la France qu'on dit assez volontiers nerveuse, et qui l'est en effet, ne s'est point lassée dans son effort. Ses rois, son peuple, ses magistrats, son clergé, tous successivement ou simultanément et même quand ils se combattaient mutuellement, ont fait preuve d'une énergie sans brutalité, mais indéfectible.

Cependant l'énergie n'est pas le seul caractère du travail de France. Ce travail est encore ingénieux; il a le sens de la beauté qui sait mettre une grâce à ce qui est seulement utile, qui ne veut rien de lourd, mais qui volontiers complique un peu.

Ce travail est raffiné : l'artisan de France, si humble soit sa tâche, ne la fait point à moitié; il se plaît au détail, il y mettra le temps; il y perdra peut-être même de l'argent, mais il ne voudra point gâcher l'ouvrage. Rien n'est « fini » comme une œuvre française, de quelque nature qu'elle soit.

Le paysan « soignera » sa terre; il y apportera une minutie touchante, excessive seulement pour qui n'aime point la terre. Si l'ouvrier des villes a moins de patience, il a plus de dextérité, et en un tour de main, il vous aura, comme il dit « posé ça ». Presque pas de matière, c'est fait de rien et cela vous a « un chic » particulier. C'est travaillé et cela ne sent pas le travail. Racine faisait difficilement des vers faciles ; cette méthode n'est point particulière au poète. Plus d'un artisan est racinien à sa manière, parce qu'en définitive la manière racinienne est la manière de France.

Et ces résultats du labeur ne s'obtiennent point dans la tristesse ou la mélancolie; le travail de France est joyeux, celle-ci chante en l'accomplissant : les œuvres les plus graves sont faites sans morosité ; rien qui sente

la contrainte, le servage ou même une discipline trop étroite. D'aucuns se plaindraient même d'un certain flottement, d'un excès d'initiative qui peuvent nuire à la marche d'ensemble et au rendement. Oui ; il se peut que la France soit si riche qu'elle gaspille un peu son bien, qu'elle ne tire point de son travail tout le profit qu'elle pourrait.

C'est là l'excès d'une qualité, l'excès est dommageable, mais il ne doit pas faire dédaigner la qualité.

La France laborieuse a le goût du travail, l'habileté du travail, la coquetterie du travail. Pour bien affirmer qu'elle travaille parce que cela lui plait, elle affectera à certains moments de travailler comme il lui plaît, hostile à toute réglementation qui pourrait être interprètée comme une servitude ; l'obligation lui répugne ; c'est pourquoi sa législation du travail fut assez longtemps arrièrée, insuffisante et surtout inappliquée. S'il lui plaît de peiner et d'être battue comme à la femme de Sganarelle, de quel droit un protecteur interviendrait-il, l'indiscret ?

Mais même à défaut d'organisation très serrée, le labeur de France reste fécond.

Qu'il s'agisse de labeur pénible et de transformations douloureuses ou seulement d'ouvrages faits en se jouant, la France n'a cessé de travailler avec ardeur et avec entrain dans toutes les branches de l'activité.

Depuis un certain temps d'ailleurs, il semble qu'instruite par l'expérience, elle ait apporté dans son goût du travail un sens pratique plus avisé.

Revenue des erreurs sociales de la Révolution individualiste, elle a compris que l'ordre et la liberté ne sont point incompatibles ; elle a élaboré toute une législation du travail qui peu à peu s'implantera dans les mœurs. La loi sur les syndicats, (1884), la loi sur les sociétés de

Secours Mutuels et sur les accidents du travail (1898), les lois sur la limitation des heures de travail des femmes et des enfants, la loi sur les retraites, sont des initiatives qui trahissent le souci que prend la France, d'organiser et de protéger l'initiative.

Un labeur immense de reconstitution générale s'offre à la France ; elle ne le récusera pas : elle sera de taille à l'entreprendre et à le mener à bien, comme elle fit toujours au cours des siècles et dans les circonstances les plus angoissantes, pour les œuvres qui lui furent proposées, car la France est laborieuse.

XIV

LA FRANCE EST ARTISTE

SOMMAIRE. — L'art de France unique au monde, Amérique et Allemagne. — Combinaison des éléments celtiques, grecs et Romains. — L'art classique, Racine et Bossuet. — La peinture et Poussin. — Le style ogival. — La grâce de l'art français.

Ce travail de la France, si tenace, si profond et même quelquefois si laborieux, n'est jamais lourd et opaque : l'air y circule, l'âme y transparaît ; l'initiative d'où il sort le fait très personnel, alors même qu'il doit concourir à un ensemble étroitement coordonné ; une sorte de vie intérieure l'anime : le travail de France est artistique.

La France est une des grandes patries artistiques ; si elle n'arrive pas première dans la série des temps, si la Grèce antique et l'Italie de la Renaissance, favorisées par un climat plus doux encore, ont pu lui fournir des modèles, on peut dire que la France, en s'inspirant de ce que d'autres nations ont pu trouver avant elle, a si bien transformé les données premières qu'elle s'est créé un art tout à fait nouveau et une originalité caractéristique.

Il y a un art de France qui s'applique même à ce que la France n'a pas inventé, qu'elle a reçu d'ailleurs, mais auquel, seule, elle a su mettre un charme particulier.

Et cet art de France est unique au monde, et le monde l'apprécie et s'en enthousiasme.

Les nations neuves comme l'Amérique ne croient pas en payer trop cher, à coups de dollars, les œuvres très fines. Volontiers l'Amérique en transporterait chez elle avec piété, les moindres spécimens ; elle voudrait réédifier chez elle avec exactitude et un respect quasi liturgique, nos monuments, numérotés pierre à pierre, se sentant pour ainsi dire incapable de faire aussi bien en faisant autrement.

Ses plaines sont trop vastes et ses villes aussi, pour pouvoir former un cadre assorti à ces fines miniatures de l'art de France si bien proportionné aux horizons français. Objets d'art et même cathédrales semblent de trop délicats et trop fragiles bibelots, transposés sur les piédestaux gigantesques du Nouveau-Monde.

Mais si les œuvres d'art de France enviées par l'étranger le plus sympathique, nous semblent dépaysées chez lui, malgré le soin qu'il prend de les entourer de respect, n'est-ce pas que l'art de France serait quelque chose de si particulier, de si adéquat au génie français et d'un équilibre si parfait de proportions que les œuvres d'un tel art font vraiment corps — et uniquement — avec l'âme de France.

On peut acheter l'art de France ; mais si c'est là un hommage sincère et une reconnaissance flatteuse, l'acheteur n'en est pas moins trompé, s'il croit que cet art de France peut être mis en exacte valeur, autre part qu'en France.

L'Amérique, si avisée par ailleurs, est trop vaste pour de telles délicatesses.

L'Allemagne était trop lourde : on sait combien elle a maladroitement essayé de singer l'art de France. Depuis les piteuses reconstitutions de Versailles dans les capitales engoncées de ses mille petites principautés, depuis ces pesantes constructions qui prétendent reproduire nos palais aériens, depuis ces potiches, comme boursoufflées de bière qui seraient sœurs de nos porcelaines, depuis ces parcs colossaux et ennuyeux qui ont voulu se dessiner sur les plans de Lenôtre, depuis ces cathédrales mêmes qui croient reproduire les cathédrales de France, l'Allemagne prétentieuse comme une parvenue a cru revêtir le manteau artistique si allègrement porté par la France.

La maladresse est évidente et la gageure est perdue; mais cette tentative même, si palaude qu'elle soit, est un hommage à l'art français. L'Allemagne ne pouvait pas l'atteindre parce qu'elle ne pouvait pas le comprendre.

Ce n'est pas la première fois que le Germain est ébloui par le génie d'une race latine.

Le roi Sigebert de Metz, grand buveur d'hydromel, mal dégagé encore de la gangue ancestrale, voulut avoir à ses noces le poète Fortunat pour lui chanter l'épithalame et rien ne fut plaisant comme cet anachronisme des jolis vers latins enchâssant cette pierre du Rhin encore mal polie.

Qu'on l'achète loyalement ou que, sans rien payer et sournoisement, on essaie de le reproduire, la différence de méthode marque seulement la différence d'âme, mais la certitude de l'admiration est égale : l'art de France, vraiment inaliénable et inimitable, reste à la France.

Il a pu s'assimiler, c'est-à-dire transformer en lui, certains éléments et leur donner ainsi leur expression suprême, mais nul ne saurait se l'assimiler à son tour. Il est et il demeure inaltérablement lui-même et cet

art de France comme le paysage français dont il reçoit un peu de sa beauté et qu'il embellit de sa part, est fait de proportions justes, de modération : il a l'équilibre, la grâce et l'harmonie, ce *ne quid nimis*, ce rien de trop, si cher aux Anciens, et que seule, la France semble avoir hérité d'eux, tant elle sait se garder de tout excès, tant elle conserve dans les caprices mêmes de sa fantaisie, une sapience raisonnable, tant elle sait tempérer de bon sens l'imagination des Grecs et mettre à la gravité romaine ce sourire d'enfant qui lui vient des aieux Celtes.

Ce tact si personnel qui ne heurte ni ne dépasse rien, qui sait sauver d'une grâce les hardiesses et mettre un charme au geste qui chez d'autres paraitrait déplacé, se manifeste d'abord dans l'art littéraire de France.

La littérature française qui s'est épanouie au XVII[e] siècle est devenue l'expression même et le symbole de la littérature classique, c'est dire qu'elle a harmonisé en elle tous les genres de beauté, qu'elle a butiné, laborieusement, mais avec un instinct très averti, les meilleures fleurs de toutes les littératures qui l'avait précédée et qu'elle s'est fait ainsi un tempérament d'un parfum très spécial et révélateur d'une santé parfaite.

La littérature d'un pays est le reflet de sa pensée et de son génie. On pourrait dire du génie de la France ce que Tacite disait déjà de Marseille, future ville française : *locum comitate græcâ et provinciali parsimonia, mixtum ac bene compositum.*

En le génie de France et par suite en l'art littéraire de France en son plein épanouissement et la possession consciente de lui-même, se fondent aussi dans une combinaison et dans une mixture admirablement dosée, la politesse, le raffinement des Grecs et cette modération de la province romaine, cet ensemble de qualités issues du bon sens et qui règlent l'imagination sans l'obscurcir,

la disciplinent sans la brider et ne donnent que plus de force à son essor en le dirigeant droit au but.

Il serait intéressant, mais il serait trop long, de suivre le développement de cet art, de sa genèse un peu confuse mais déjà bien caractérisée, jusqu'à sa pleine maturité.

Tu verrais une fois encore comment sur le fonds Gaulois, terrain qui donne comme spontanément les fabliaux et les contes du Moyen-Age et dont la flore persistera toujours, s'est facilement acclimatée la science romaine par excellence, la science du droit, et a fleuri, d'abord avec une folle exubérance, puis, après le sarclage nécessaire, la variété élégante d'aspect, de coloris et de parfums des genres poétiques éclos d'abord en Grèce.

Tu verrais Corneille, normand de naissance, romain d'éducation, héroïque d'ambiance, romanesque et pratique tout ensemble, créer la tragédie française et d'un seul coup lui donner, sous des noms espagnols et romains un caractère tout à la fois chevaleresque et sage.

Corneille a un fond de gaulois amoureux ; nul n'a mieux dit l'allégresse, l'emballement, la folie joyeuse de l'amour, nul n'en a saisi mieux la mélancolie, mais nul ne s'est moins livré jusqu'au bout et sans réflexion à ce maître capricieux. Corneille est prudent, il a le sens des réalités, il sait que si l'amour peut être quelquefois un plaisir, l'honneur est toujours un devoir et aussi le patriotisme et même aussi le martyre.

Sans cesser d'aimer ni d'estimer l'amour, voici que ses héros, non sans regret, mais sans hésitation, le sacrifient résolument, joyeusement au devoir supérieur et marchent au sacrifice, non pas seulement résignés, ni seulement convaincus, mais avec un entrain d'apôtres qui les fait entraîner après eux ceux là mêmes qui tout d'abord en parraissaient ni capables ni dignes.

Mais Corneille trahit encore une certaine gaucherie

et inexpérience dans la manière; il va au delà des qualités qu'il affirme si puissamment, il atteint le défaut opposé; il complique croyant seulement bâtir, il subtilise en ne voulant que mieux raisonner; son imagination pour se jouer, tombe dans l'extravagance, et ses personnages, de grandeur surhumaine, déconcertent un peu et pourraient décourager ceux qui les admirent le plus.

Racine aura un tact plus délicat, plus subtil, un génie plus fin, une souplesse et une hardiesse d'analyse autrement averties. Nul ne sera plus réaliste dans la conception et même dans l'expression de ses caractères que ce tendre qu'on accuserait presque d'être un peu mièvre. Mais si cette hardiesse ne choque pas et si ce réalisme ne paraît que la simple nature, c'est que Racine est au suprême de l'art français : on pourrait dire qu'il l'incarne, si ce mot n'était trop matériel pour donner une juste idée de l'incomparable dextérité de cet analyste.

Racine est lui-même un chef-d'œuvre de complexité psychologique ; en lui semblent aboutir toutes les traditions les plus chargées de pensée. Cet homme du XVIIe siècle qui porte perruque, est un grec comme nul ne sut être grec avant et sans doute après lui : la simplicité d'Homère le ravit ; et c'est aussi un janséniste qui, dans les manifestations de la pensée païenne, sait retrouver le fond austère de son propre christianisme. Racine créera *Andromaque* et *Phèdre* : la mère française et l'amoureuse française ; il les prendra à la source grecque et on sait ce qu'elles seront devenues comme complexité d'âme quand il les présentera sur les scènes de Paris.

Et cette admirable dextérité, cette mesure jusque dans la peinture de l'immodéré, cette clarté qui se projette sur le trouble des passions et qui les sonde jusque dans le subconscient, c'est l'art français en sa maturité, c'est

l'art classique dans toute son impeccable et invariable beauté.

Et ce n'est pas seulement dans l'analyse des passions humaines que l'art français apportera ce tact et ce sens de la mesure, c'est encore dans l'exposé du dogme religieux le plus universel.

Bossuet n'est pas si différent de Racine. Comme Racine, il sait fondre en soi les traditions apparemment les moins semblables. La conception religieuse de la théocratie juive et la conception romaine de l'autorité du sens commun ne se heurtent point en lui. Les grandes images de la Bible qu'il aime et qu'il reproduit ne déforment point les réalités précises qu'elles revêtent. Bossuet évêque français est aussi évêque classique. En doctrine, en morale, en éloquence et en direction, ce qui le caractérise, c'est le bon sens, la raison.

Si Dieu dépasse la raison humaine, il ne saurait y contredire et la raison nous peut mener à la foi : la foi qui nous saisit ensuite nous prend aux limites et non au dehors de la raison : elle repose sur la raison.

Pas de subtilités pour expliquer les mystères, pas de complications pour diriger la vie, pas d'exagération dans le mysticisme ni amour si peu humain de Dieu qu'on accepte volontiers la damnation éternelle pour être plus assuré de ne le point aimer par intérêt. Bossuet n'est pas quiétiste. Pas de crainte non plus si excessive de Dieu qu'on renchérisse à plaisir sur les rigueurs de l'Evangile et qu'on pèse encore sur le poids de la Croix que Dieu nous impose. Bossuet n'est pas janséniste.

Il ne met point de coussins sur les coudes des pécheurs commes certains laxistes de son temps, mais comme certains rigoristes de son temps, il ne traîne pas non plus toujours l'enfer après soi.

Bossuet a pour ainsi dire un catholicisme classique et c'est bien aussi le catholicisme français ; j'allais dire c'est tout l'art du catholicisme, qui répugne à l'extravagance qui demande pénitence et sacrifice, mais qui, à l'exemple du Christ, repousse le pharisaisme et veut que l'on se parfume, surtout le jour qu'on jeûne.

La littérature religieuse classique et la littérature profane classique se reconnaissent à ce coin commun de modération et de bon sens.

Sculpteurs et peintres ont le même sens de la mesure, le même souci de rien outrer : aucune exagération de geste, aucune truculence. Les artistes français étudient l'antique, ils ne le reproduisent pas servilement : ils le modèrent pour ainsi dire en le modelant ; en le dessinant ils l'atténuent.

Nicolas Poussin est le maître de l'Ecole Française des peintres au XVIIe siècle. On peut dire de cette école qu'elle est psychologique. Poussin essaie de rendre l'âme d'un paysage comme les sentiments d'un personnage pour susciter une émotion dans le spectateur. Pour lui, « la fin de la peinture est la délectation ».

Mais cette délectation, ce plaisir délicat et conscient de lui-même, ne vient point d'une fantaisie débridée ou d'une copie servile de la nature. Cette délectation idéale vient de la raison qui ordonne tout le tableau. Poussin corrige l'imagination, mais il corrige aussi la nature.

Tout, sous son pinceau, même les catastrophes, prend comme une sérénité : ses désolations ne hurlent point, la ligne des rochers reste harmonieuse, ses arbres ne heurtent point leurs molles frondaisons ; c'est bien l'art classique et français transporté dans la peinture.

Poussin est Normand, des Andelys, par sa mère, et Champenois, du côté paternel ; c'est dire qu'il résume en soi le bon sens normand et la mesure française.

Et ce Normand transforme et harmonise à sa manière l'Italie elle-même où il se plaît.

Car l'Italie a des colorations très vives; son ciel est parfois d'un bleu très cru, l'ocre de ses montagnes offusque les yeux, ses ruines flamboient, calcinées par le soleil. C'est là l'Italie de tous les jours, ce n'est pas surtout celle que Poussin reproduit, parce que cette Italie est trop spéciale.

Les paysages de la campagne romaine peints par Poussin, ne sont pas franchement romains, une brume en tamise l'éclat. Poussin ne peint les ciels d'Italie que s'ils sont par hasard nuageux, comme sont communément et classiquement nuageux tous les ciels.

On a dit que Poussin « voit gris ». Cela pourrait dire que Poussin a le sens de l'harmonieux et du fondu, qu'il sait généraliser le particulier comme faisaient les auteurs dramatiques du même temps. Poussin est l'humaniste de la peinture; il prend de chaque paysage ce qu'il a d'humain, pour ainsi parler, et cette faculté de généralisation, cette adaptation au type des traits particuliers, c'est bien la caractéristique du génie et de l'art français en sa période classique.

Mais s'il est un art où le génie français se sait épanoui à l'aise et se soit révélé absolument original et personnel, c'est l'art architectural avec le style des cathédrales.

Ce que le XVII[e] siècle, mal avisé par une fois, a dénommé dédaigneusement le style gothique, doit s'appeler le style français.

Dans ce style, en effet, la grâce se fait si hardie et le colossal demeure gracieux; la solidité des pierres énormes n'a rien d'opaque, elle se sculpte, elle se fleurit, elle s'évide, elle se fait transparente, légère, aérienne. Féne-

lon le disait, croyant signaler un défaut: « tout est en fenêtres, tout est en l'air ! »

Oui, le style gothique réalise le triomphe du génie français, il en donne la caractéristique suprême; il combine la force et la sveltesse: des tours pesantes et larges, mais en même temps si hautes qu'elles se fusèlent à l'horizon, des murailles si écrasantes qu'il les faut soutenir d'arcs-boutants, mais ces arcs-boutants semblent des ornements, ciselés qu'ils sont comme des bijoux et projetés hardiment de toit en toit comme des guirlandes de pierres. — Les piliers doivent être trapus et inébranlables pour soutenir la lanterne centrale; mais ces piliers se dédoublent, se décuplent en faisceaux de colonnettes si bien qu'on n'en discerne point l'épaisseur au long de ces fines baguettes.

Et toute cette masse, en effet, capricieusement perforée de fenestrages tient comme par un miracle d'équilibre, et ces fenestrages ogivaux à travers lesquels la pierre court, se courbe, serpente, se replie, s'épanouit en roses, rayonne en soleils, flamboie en langues aigües, ces fenestrages se tamisent de vitraux, aux tons multicolores et qui eux aussi sont bien de nationalité et d'art français.

Ces vitraux de France mettent littéralement en lumière toute l'histoire du ciel et de la terre, avec un réalisme de détails et un luxe de symboles qui déroutent un peu au premier abord et qui, ensuite, séduisent et retiennent pour jamais l'admiration.

Par ces vitraux qui laissent le regard et l'âme s'égarer au delà des limites de la cathédrale, tout le monde extérieur semble pénétrer dans la cathédrale même, multicolore et irisé. Toute barrière tombe et c'est le ciel, ciel du monde et ciel de Dieu qui s'accolent et s'harmonisent dans la mince et fragile verrière, qui se

déroulent à même les triforiums, courent en rondes de lumière au long des flèches évidées elles-mêmes, comme des bijoux d'ivoire.

Or c'est en l'Ile de France, et aux alentours qu'ont fleuri, rayonné, flamboyé ces manteaux blancs d'églises que saluait le moine Glaber au lendemain de l'an mille, ces Notre-Dames, drapées de neige et qui s'appellent Notre-Dame de Paris, Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame de Rouen, Notre-Dame de Reims, Notre-Dame d'Amiens, ces chefs-d'œuvre d'artistes foncièrement français, Roulland le Roux, Jean d'Orbais, Robert de Coucy, Maurice de Sully.

C'est surtout l'inimitable bijou de la Sainte-Chapelle de Paris, ce reliquaire si finement ouvragé, cette miniature enluminée de « gueule et d'azur » pour parler blason, ces galeries de vitraux d'une telle intensité de ton. La Sainte-Chapelle du roi Loys, au cœur de la Cité, cœur de Paris, cœur de la France, c'est bien le point précis où tout le génie architectural du Moyen-Age français, pour ainsi dire, s'est condensé, minuisé, miniaturé, pour donner la figure la plus exquise et la plus expressive de la France au XIIIe siècle, au sommet de son art ogival comme de sa foi religieuse, chapelle ciselée par un roi flexible lui-même et ployant comme les lis qui le symbolisaient, pour servir d'écrin à la couronne d'épines d'un Dieu, ami des Francs, et dont il se déclarait lui-même le bon sergent pour en écrire les gestes parmi nous.

Ce sont là de nobles et graves œuvres : il en est de moindres, mais qui sont aussi françaises, le génie de France étant une harmonisation de contrastes.

A côté de l'art français, il y a le « chic » français ; le goût français qui ravit l'étranger devant nos meubles, notre orfèvrerie, nos étoffes, nos tapisseries, nos bijoux

et même ces menus bibelots, qualifiés articles de Paris et qui n'ont pas de prix parce que c'est toute l'âme française qui transpire en eux; le chic français qui fait que ces mêmes objets ne peuvent vraiment pas être démarqués, et qu'il faut les laisser en leur propre lumière pour ne les point déparer ; le chic français qui fait qu'une parisienne sera admirablement habillée d'une jupe ou d'un corsage dont une étrangère ne saurait que se fagotter abominablement.

La manière française sauve tout, met à tout une grâce : il semblerait qu'elle se joue des difficultés; elle fait les femmes jolies avec des modes qui partout ailleurs les font affreuses. Il faut voir les marquises « à paniers », les duchesses « empire », les grandes dames à « crinolines », tout ce qui est laid en soi se transforme et s'embellit dès qu'une française l'adopte; il n'est rien de si laid qui puisse enlaidir un joli visage de France.

La preuve est de tous les jours.

Et cet art aimable qui sait tirer parti de tout et mettre une grâce à l'objet le plus vulgaire se retrouve jusque dans la « montre » des magasins, la composition des gerbes de fleurs des bouquetières de la rue, l'achalandage de la moindre échoppe, le dessin des jardins, la disposition des appartements, l'ornementation même des églises dont la liturgie se reconnaît française à je ne sais quelle souple gravité, toute aussi éloignée de la raideur anglaise que de la trop grande nonchalance italienne.

La France est artiste en tout : elle a le sens de la beauté et celui plus rare peut-être, dirait La Fontaine...

De la grâce plus belle encor que la beauté.

L'art de France est donc un art essentiellement fran-

çais; il l'est d'éducation quand il ne l'est pas d'origine.

Il peut se faire qu'il s'incorpore des éléments étrangers, mais il les transforme et les fond parce qu'il vit par lui-même et qu'il possède un suc original et vigoureux, capable de tout purifier en l'élaborant.

XV

LA FRANCE EST IMMORTELLE

SOMMAIRE. — Le passé de France, garant de son avenir. — Les guerres étrangères et les guerres civiles. — Les conflits d'idées. — Robustesse de la France. — Immortelle parce que nécessaire, nécessaire à la démocrtie, nécessaire à l'Eglise.

Ainsi constituée par la nature, par Dieu et par elle même, la France est immortelle. Elle est immortelle parce qu'il semble manifeste qu'elle a une mission à continuer dans le monde.

Les nations égoïstes peuvent disparaître, elles n'étaient utiles qu'à elles-mêmes; la France est altruiste et expansive; c'est ce fond d'humanisme si vivace et si persévérant en elle qui assure sa pérennité glorieuse. Le monde entier a besoin de la France, il l'a senti dans ces derniers temps et de même que la France avait lutté seule pour la liberté du monde, le monde a enfin compris qu'il lui fallait, pour sauvegarder sa propre liberté, se lever et combattre pour la liberté de la France.

Le passé même de la Patrie répond de son avenir.

La France, en effet, avec sa complexion féminine,

n'est point exempte de faiblesses et de défauts. Si elle avait dû mourir, ces défauts et ces faiblesses l'auraient tuée bien des fois au cours des siècles.

Rarement pays a été plus jalousé, plus attaqué, plus envahi, plus proche de la ruine. Toutes les grandes invasions ont passé sur la terre Gauloise, comme pour la raviner jusqu'au fond, et quand les invasions cessèrent par l'Est, quand le torrent se fût tari des Goths, des Burgondes, des Vandales et des Huns, les invasions commencèrent par le sud, les Arabes montèrent comme une marée jusqu'au cœur de la France pour la submerger. Charles Martel arrêta l'inondation sarrazine à Poitiers, comme Clovis avait arrêté la première invasion allemande à Tolbiac. Barbares idolâtres de l'Est, barbares fatalistes du Midi avaient mis par deux fois en question l'existence même de la France.

Celle-ci commençait à respirer et voici les hommes du Nord, l'invasion maritime de Norwège qui s'engouffre aux embouchures de la Seine et de la Loire et qui fait refluer les fleuves ensanglantés. Le Suzerain de France est le jouet du jarl Rollon : la Neustrie sous le nom de Normandie semble devoir se séparer, en fait, de la France féodale, et la Neustrie, c'est la province entre toutes riche et plantureuse.

Trois siècles plus tard, la Normandie est redevenue française, mais il semble que ce soit pour attirer sur la France l'invasion du peuple qu'elle a elle-même conquis. Les rois d'Angleterre prétendent à la couronne de France; les léopards veulent paître les lis; ils se jettent dessus comme dans une jungle, ils les piétinent, ils vont les écraser: jamais rivalité d'idéal ne fut mieux symbolisée que par cette lutte entre la Bête et la Fleur, entre le fauve et le lis mystique. Le Moyen-Age n'aura pas su trouver meilleure allégorie, et c'était une réalité.

L'idéal courageux, mais violent de l'Angleterre, l'idéal flexible et berceur de la France étaient aux prises et pour les départager et pour sauver le monde, une Vierge.

Jehanne la Pucelle, une bergère de dix-sept ans voilà qui fut le champion de la France, le sauveur de son territoire et de son génie; le poème est complet et tel que nul peuple n'en a qui puisse en être rapproché.

Sortie une fois de plus de l'épreuve sanglante, la France se ressaisit et recommence à vivre : mais nouveau conflit, nouvelle invasion. Ce sont les Impériaux à l'aigle double qui multipliant les pointes d'incursion, essaient d'encercler et d'étouffer la France par le Nord, par l'Est, par le Sud.

Pendant tout le seizième siècle, de Louis XII à Henri IV, les troupes allemandes et espagnoles tentent la trouée par le Roussillon, par la Provence, par le Rhin, par l'Artois.

Comme, un instant, les Anglais, au XV[e] siècle, ils ont des complices au cœur même de la patrie. Si les Bourguignons ont travaillé naguère pour les Anglais, la Ligue semble bien maintenant travailler pour les Espagnols. La guerre civile se mêle une fois de plus à la guerre étrangère et cette guerre civile est à mobile religieux. Ce ne sont plus seulement des intérêts matériels opposés qui peuvent disperser momentanément le corps de la France, ce sont des conceptions philosophiques et religieuses qui, bien plus pénétrantes, tendent à dissoudre pour jamais son âme.

Mais le sursaut populaire et le bon sens du Béarnais d'accord sauvent la patrie une fois de plus, et voici l'aube du grand siècle avec le rayonnement du royal soleil. C'est l'apogée : tout est ordonné, tout semble devoir durer éternellement, et peu à peu tout s'effrite et se décompose. La France passe au creuset sanglant

de la Révolution. Tout ce qui la constituait depuis des siècles et qui semblait essentiel à son existence : monarchie, aristocratie, art, religion, tout disparait, entraîné du même mouvement.

Pendant dix années, le monde entier est secoué d'épouvante, au fracas de tout ce qui tombe en France : une telle poussière monte de ce débris qu'on ne voit plus rien. Aussi bien quelque chose peut-il subsister encore qui soit vraiment la France ?

Oui : le corps a été mutilé, l'accessoire a disparu, l'âme survit, et c'est l'Institut pour l'esprit, et c'est le Consulat pour l'organisation politique et judiciaire et c'est le Concordat « pour l'heureux rétablissement de la religion catholique », rien d'essentiel n'a péri. Au Roi Soleil succède le soleil d'Austerlitz ; mais le nouvel « Impérator » monté trop vite au faîte travaille inconsciemment à détruire ce qu'il vient d'édifier. Il promène un instant de capitale en capitale ses aigles victorieuses ; puis « le grand coup de vent » dont parle Victor Hugo lui casse les deux ailes ; c'est une chute lamentable, aussi rapide qu'avait été l'essor, et par deux fois la France est envahie sur une longueur de cent kilomètres. C'est 1814 encore glorieux, c'est 1815, avec la catastrophe de Waterloo.

A ce moment les Alliés peuvent dépecer la France : personne ne résistera ; les pouvoirs publics ont fondu. Pourquoi les Alliés n'osent-ils pas ? pourquoi, ayant flairé la France, se retirent-ils en grognant sans y mordre.

C'est que la France, meurtrie et exsangue, vit toujours et qu'à se l'incorporer les rois de l'Europe ont peur de ramener avec elle la liberté chez eux

Et enveloppée un instant du drapeau blanc de ses anciens rois, non comme d'un linceul, comme a dit Mus-

set, mais comme du drap de la convalescense, la France renaît.

Enfin, c'était l'année, que, jusqu'à la guerre mondiale de 1914, on appelait l'Année Terrible, et où la pauvre France, abandonnée de tous, parut râler sous la botte prussienne et se vît arracher en pleine chair vive, l'Alsace et la Lorraine.

Or la France tant de fois à la merci de ses ennemis du dehors, chaque fois rénovée dans son sang et purifiée par l'épreuve, a, pour ainsi dire rechippé plus vigoureusement et a repris, avec une orientation toujours raffermie, le cours de ses destinées.

Mais finalement victorieuse des autres, la France n'est pas moins venue heureusement à bout du fléau bien plus grave des convulsions et des dissentiments intérieurs.

Cette spontanéité qui la caractérise, cet idéalisme qui la transporte et ce culte de la liberté qui parfois l'enivre, toutes ces qualités qui peuvent être aussi des causes de faiblesse, ont souvent mis la France en conflit avec elle-même. La gestation des plus nobles idées n'est pas toujours paisible et la France a connu ces soubresauts si douloureux qui précèdent certains enfantements.

La France, dès l'origine, a connu les guerres civiles, Neustriens et Austrasiens, d'abord; puis pendant tout le Moyen-Age, luttes féodales et perpétuelles de château à château, de vassal à souverain, de monastère à monastère. L'Arbre de Discorde a poussé ses branches à chaque degré de la hiérarchie civile et religieuse. Un esprit de particularisme étroit a armé les communes contre les communes, comme les Seigneurs contre les Seigneurs. Nul ne paraissait plus comprendre qu'il faisait partie d'un ensemble : chacun tirait à soi au moyen des alliances les plus compromettantes et les plus criminelles.

Au moment même que l'Anglais débarquait à Harfleur et conquérait si rapidement la Normandie, Armagnacs et Bourguignons s'entr'égorgaient dans Paris et si, en principe, les Armagnacs restaient fidèles à la France on peut dire qu'ils la trahissaient, en fait, par leurs folies, leur indiscipline et leur sot orgueil.

Puis ce furent, au XVIe siècle, ces horribles guerres de religion où il semble bien que ce n'était plus le corps de la France, mais son âme qui se perdait au machiavélisme d'une italienne sans scrupule, Catherine de Médicis. Alors on voyait les protestants piller, saccager, détruire les monuments du passé de la patrie; on voyait les catholiques répondre par le massacre des protestants, et les uns comme les autres, au nom du Dieu d'amour, poursuivre effrontément la domination politique, et impuissants à faire aimer leur foi par la persuasion ou par l'exemple, tacher à l'imposer par force en livrant les uns et les autres la patrie à l'étranger; puis ce furent les discordes honteuses, parce que sans le moindre idéal et toutes d'intérêts mesquins ou de sotte vanité, qui marquèrent les régences des reines étrangères. Marie de Médicis et Anne d'Autriche, ces princesses sans hauteur de vue et livrées à leurs favoris, Concini et Mazarin.

C'est enfin le cataclysme formidable de la Révolution qui voulut faire délibérément table rase du passé et de toutes les traditions nationales. Le couperet sanglant nivela les têtes après que le couperet légal eût voulu niveler les institutions.

Que de fois a paru devoir se réaliser pour la France la parole du Maître: Tout royaume divisé contre lui-même périra! Mais on dirait que Dieu a voulu une fois de plus pour la France faire exception aux lois posées pour tous.

Jamais il n'a voulu que les maladies nationales les

plus mortelles aux autres nations, allât jusqu'à la mort de la nation française.

Après chaque crise d'anarchie, un homme providentiel s'est rencontré juste à point pour reconstituer l'unité féconde et restaurer la paix.

Après le choc de Testry en 687, c'est Charlemagne qui devient empereur d'Occident. Après chaque période troublée du Moyen-Age, c'est un roi centralisateur, Philippe-Auguste, Saint-Louis, qui prend en main le gouvernail du vaisseau de Paris ballotté. Après Crécy, Poitiers, c'est Charles V ; après Azincourt, c'est Louis XI, après les guerres de religion, c'est Henri IV. Richelieu succède à Concini et Louis XIV, l'ordre majestueux, aux illustres brouillons de la Fronde. Après la grande Révolution qui a tout mis à bas, c'est Bonaparte qui reconstitue avec méthode et puissance l'administration, les finances, les codes, la religion elle-même.

Et ces résultats heureux ne suivent pas seulement les luttes à main armée : les conflits d'idées aboutissent eux aussi à une rénovation morale, à un progrès de civilisation qui, de la France, passe à l'univers entier.

Les fautes sociales et politiques de la France, les vices de ses constitutions successives, les défauts, les timidités, les incohérences mêmes de ses divers systèmes économiques, le relâchement des mœurs à certaines époques, l'invasion d'une littérature qui confond volontairement l'art avec l'immoralité et que l'étranger soudoie hypocritement en la dénonçant officiellement avec indignation, tous ces virus corrupteurs qui contaminent la pureté de la veine nationale, ne peuvent entraîner que des dépressions passagères, la morbidesse d'un instant : ce qui en naît surtout, c'est un nouveau et plus puissant sursaut dans l'idéal.

Les erreurs religieuses elles-mêmes qu'une conception

mal avisée de la liberté permet de voir s'infiltrer en France, ne peuvent y tuer l'esprit ancestral qui est l'esprit catholique. Ce qui logiquement devrait y tuer la vie religieuse, l'y renouvelle et l'y surrexcite. Les lois peuvent être anti-catholiques, la foi persiste en dépit des lois; le bon sens national réagit dès qu'il en est temps, et les séparations officielles d'avec l'Eglise ne font que rapprocher pratiquement la France de l'Eglise.

La robuste santé de la France lui permet de survivre à tout et ce qui devrait la faire mourir et semble plutôt, par je ne sais quelle ordonnance du ciel, la vacciner contre la mort.

La France a, en elle, des ressorts secrets qu'elle ne se connaît pas toujours elle-même au moment qu'ils jouent comme spontanément pour son salut et sa résurrection. Une vitalité mystérieuse circule en elle et lui charrie dans les veines, aux heures d'apauvrissement ou de contamination, comme la réserve merveilleuse d'une sève de printemps.

Après seize siècles d'une vie glorieuse, mais aussi singulièrement mouvementée, après des tentatives osées sur tous les terrains ouverts à son activité, la France n'offre aucun symptôme de décrépitude rabougrie ou même de vieillesse qui tende au repos. Elle garde comme une perpétuelle jeunesse.

La France est immortelle, et elle est immortelle à la manière d'un être vivant; c'est dire que si son corps venait un jour à disparaître, elle a amassé assez de mérites et de gloire pour survivre dans son âme: ses œuvres la suivraient dans la postérité. Rien ne pourrait entraver le vol de son esprit. La France s'est amassé des trésors que ni la rouille de l'oubli ni le rapt des voleurs ne pourront jamais anéantir.

C'est qu'en effet la France n'a pas agi seulement d'un

geste matériel, toujours à recommencer, et dans un domaine où tout se désagrège dès qu'on ne le soutient plus directement, la France a pensé, elle a pensé noblement et les nobles idées, une fois émises, ne meurent plus ; elles ignorent toute régression et elles poursuivent interminablement leur vol.

La France a pensé et elle a fixé sa pensée dans un art plus immortel qu'elle ne saurait être elle-même immortelle.

La France est la preuve la plus tangible, au point de vue humain, de la force impérissable et de l'éternelle jeunesse du Verbe ; elle est la revanche vivante de l'esprit sur la matière, et c'est cet esprit dont elle se fait spontanément et inlassablement le champion qui la vivifie elle-même.

Les ennemis de la France, on l'a vu, peuvent envahir son territoire, raser ses villes, lacérer ses tableaux, abattre ses statues, mutiler ses cathédrales ; il y a quelque chose que ses ennemis n'auraient jamais pu lui prendre, c'est le génie qui lui a inspiré toutes ces merveilles et qui, insaisissable à l'étranger, inassimilable à qui n'est pas français, permet à la France de réparer elle-même ses brèches en vivant.

Il y a surtout quelque chose que la France n'aura jamais besoin de défendre et encore moins de refaire et de réparer, c'est son trésor littéraire. Le *Cid* de Corneille, l'*Athalie* de Racine, les *Méditations* de Lamartine, planent au zenith de la pensée humaine. Dans ce raid idéal, nul avion ennemi ne saurait atteindre la France, nulle fumée de bataille ne saurait obscurcir cette gloire.

Quand bien même la France n'aurait plus de territoire, plus une cathédrale, plus une usine, elle vivrait encore avec ses poètes. Un livre de mince papier, quelques lignes de lettres harmonieusement combinées pour

illustrer une idée généreuse, lui suffiraient à braver l'orgueilleuse agression des brutes et à continuer, sans canons et sans fusils, à dominer la pensée de l'univers qui se croirait victorieux d'elle et qui, sans elle, périrait lamentablement de pénurie intellectuelle et d'inanition morale.

C'est qu'en effet la France n'est pas seulement une nation de luxe en laquelle se complairait Dieu même par une faveur spéciale. Si la France a survécu à tout, même à ses propres fautes, c'est parce quelle est nécessaire au monde comme conservatrice d'idées.

D'autres nations avaient paru appelées à cette mission au cours des siècles. La Grèce et l'Italie, chacune à son tour, ont étendu partiellement sur le monde quelques rayons de l'intégrale vérité : mais elles n'avaient reçu, sur beaucoup d'idées, qu'une révélation estompée d'ombre.

La France a recueilli ce que les civilisations d'Athènes et de Rome contenaient d'humanisme et d'immortalité, et à la lumière docilement reçue de l'Evangile, elle a tout merveilleusement condensé en elle.

Elle a nuancé de mélancolie l'imagination trop riante des Grecs, elle a adouci de suavité la raison trop rigide des Romains ; elle a tout fondu, même sa gaieté gauloise, dans la charité du Christ, si prenante et si ordonnée en même temps. Elle est devenue une personnalité unique au monde et cependant elle a incarné le monde, grâce au dosage tout divin et à l'exquise combinaison des éléments qu'elle possédait d'origine ou qu'elle s'est insensiblement assimilés.

La France s'est constitué une âme, qui, sans cesser d'être elle-même, répond admirablement à l'âme des autres et la comprend par tout ce qu'elle contient de profondément humain et voici qu'elle est immortelle

parce qu'elle est humainement indispensable à tout ce qu'il y a de divin sur la terre.

La France est en effet utile à l'expansion de la Raison humaine. Nul plus qu'elle n'est jaloux des droits de la raison, rayon de Dieu même dans l'homme; elle ne saurait se plier longtemps au joug de l'arbitraire et si la raison lui fait accepter l'autorité, ce n'est qu'après que l'autorité elle-même lui a fourni ses raisons. Pour elle « la raison de l'autorité c'est l'autorité de la raison. »

C'est ainsi quelle s'est élevée contre toute les tyrannies qui prétendaient accaparer l'autorité et qu'elle avait pensé depuis longtemps ce qu'a écrit Victor Hugo :

Je hais la tyrannie,
Qu'elle vienne d'en haut, qu'elle vienne d'en bas :
Elle est la tyranie et je ne l'aime pas !

Mais la raison de France n'est pas la froide raison seulement raisonnante et qui déduit tout au fil d'une logique inexorable; tempérée en tout, la France ne va point au terme d'une raison qui dans son ensemble ne saurait être tout entière qu'en Dieu. Tête lucide, la France est aussi un cœur chaud et son cœur a lui aussi des raisons que la raison ne connait pas. La France sans jamais nier la raison et même en la suivant, ose aller au delà d'un bond du cœur et d'un acte de foi en la beauté.

La France a la foi : la foi en elle même. On disait des Romains ; ils peuvent parce qu'ils paraissent pouvoir : *possunt quia posse videntur*. On le dirait encore plus justement des Français. Mais la France a foi en son succès par ce qu'elle a foi en les idées supérieures qu'elle défend ou qu'elle tend à propager. La France se sent une mission ; elle ne va pas aveuglément à des destinées qu'elle ignorerait ; elle a comme une intuition de l'avenir, comme un commerce mystérieux avec l'invisible et l'im-

pondérable; en un mot, elle se sait plus vraiment et plus totalement que tout autre, l'élue même de Dieu pour l'œuvre de civilisation, et cette foi en son idéal et en Dieu n'est pas fondée seulement sur la raison et le sentiment. La France l'assure aussi sur une expérience séculaire. Ce n'est pas pour rien qu'elle a reçu le titre de fille ainée de l'Eglise. La vie de l'Eglise chez elle est la démonstration quotidienne de sa foi. La France réalise ce miracle d'être à la fois, raison éclairée et foi confiante, d'être religieuse et indépendante, catholique et démocratique.

Ce qui ailleurs apparaît comme contradictoire ou tout au moins opposé, arrive à se fondre et à s'entresoutenir chez elle. Nulle nation n'est plus jalouse de la liberté civile : nulle ne réclame plus énergiquement le droit de disposer de soi, d'établir la constitution et le gouvernement de son choix; mais même au temps où les rois étaient absolus en fait, le Parlement et le Clergé protestaient de ce droit intangible de la nation et quand le moment parut propice, aux Etats généraux de 1789, ni évêques, ni seigneurs, ni peuple ne furent étonnés d'avoir à donner une constitution à la France. Ils rentraient dans l'exercice d'un droit qu'ils n'avaient jamais cru inexistant ou périmé.

Mais nulle nation non plus que la France n'est docile à l'autorité purement religieuse ; nulle ne sent mieux l'absolue nécessité de demeurer, en matière dogmatique et dans le domaine de la révélation, fortement attachée au centre de l'unité.

Mainte fois l'autorité civile a voulu séparer la France de Rome, créer, en flattant extérieurement le Clergé français, une église française. La Pragmatique sanction de Bourges sous Charles VII, en 1438, la Déclaration et les Quatre articles de 1682, sous Louis XIV, l'essai de

Constitution civile du Clergé en 1790, la Séparation, en 1905, ont échoué dans cette tentative.

Il y eut, plus ou moins brillante, une Eglise de France; il n'y eut jamais une Eglise Française.

Or, on peut le dire, cette sagesse de la France à ne point séparer l'autorité de la raison, ni la liberté civique de l'obédience religieuse, cette persévérance à bien distinguer, avec le Christ même, ce qui revient à César et ce qui revient à Dieu, cette harmonisation entre les deux pouvoirs légitimes chacun, en droit, mais souvent rivaux en fait rend à l'Eglise elle-même, si elle en avait besoin, le meilleur service.

La France, — autant que Dieu veut se servir des hommes et des institutions humaines pour l'extension de son règne, — la France n'est pas inutile à l'Eglise.

Elle lui est même positivement utile par la vertu de son clergé, indiscutablement le premier du monde, par l'initiative et la générosité de ses fidèles, par la science, claire, avisée, exempte d'excès en quelque sens, de ses théologiens et enfin par le merveilleux et conscient exemple d'attachement, que dans son ensemble et en dépit de tout, elle a su toujours lui garder.

Et utile humainement, même à l'Eglise de droit divin et monarchique par le vouloir du Christ et par nécessité même d'organisation autoritaire, la France est directement plus utile encore à la démocratie progressante.

Même au temps où elle vivait sous un régime monarchique de fait, la France, avant de songer à se libérer elle-même, travaillait à libérer les autres. On sait avec quelle sollicitude pratique elle présida à la naissance de la grande démocratie américaine.

Si les Français pouvaient l'oublier, l'Amérique les en ferait souvenir. Après plus d'un siècle écoulé, la noble nation libérée par la France, rapporte à celle-ci l'écho

multiplié de son hymne libérateur et le secours amplifié des armes qu'autrefois la France lui avait mises aux mains.

Au cours du dernier siècle, que de nations moins reconnaissantes peut-être, mais tout aussi obligées, ont dû à la France leur liberté politique et leur démocratie sociale. La Grèce et l'Italie, les deux antiques nations dont la France a sauvé le génie en se l'assimilant, pourraient témoigner de ce prosélytisme toujours vigoureux et enthousiaste de notre pays en faveur des opprimés, et si l'Amérique a pu proclamer à son tour et imposer au dernier des tyrans la liberté des peuples, c'est qu'il y a plus de cent ans elle avait elle-même appris la liberté des lèvres de la France, c'est que pendant cinq ans d'une guerre terrible la France a maintenu bien haut le drapeau de la liberté et a su y rallier les autres nations.

Une nation qui rend de tels services et qui se fait, avec tant de qualités diverses, le champion de tout ce qu'il y a d'immortel ici-bas, participe forcément de l'immortalité même de ce qu'elle défend et propage.

Elle survit au mal, du fait qu'elle est nécessaire au bien.

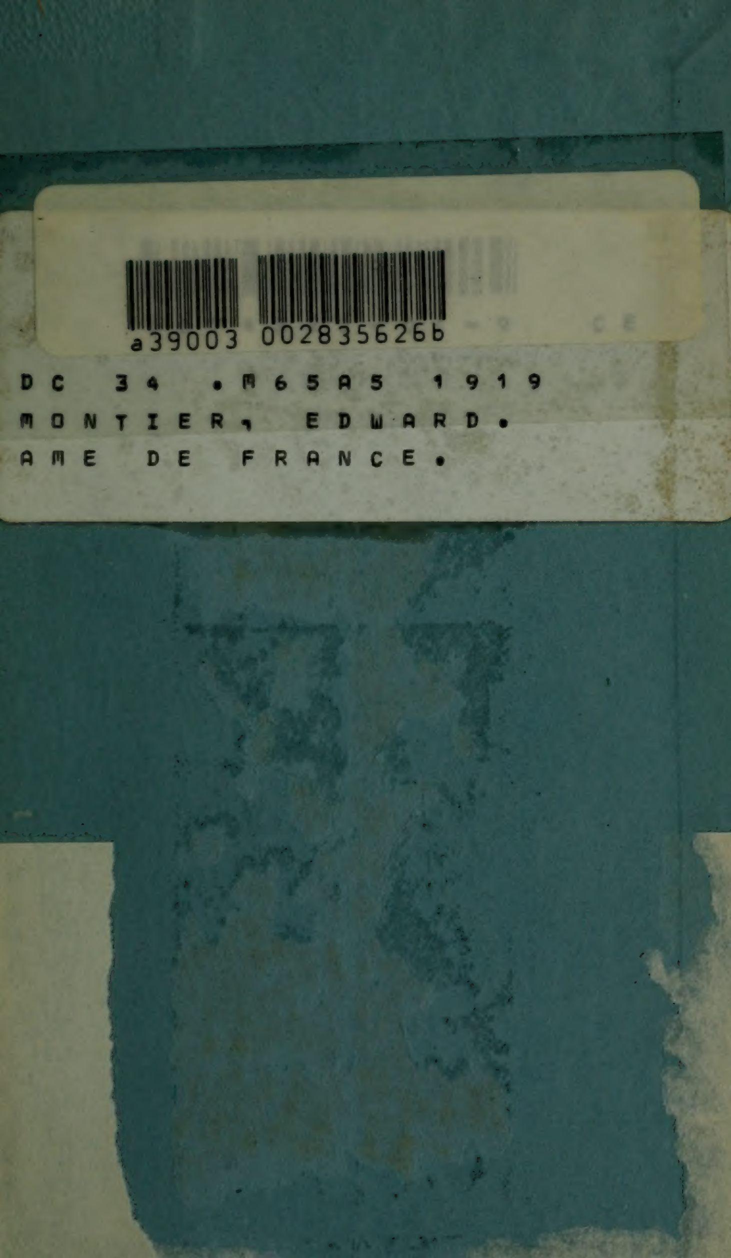
Son rôle dans le passé garantit son rôle dans l'avenir. Dieu qui peut à son gré transporter le candélabre de sa vérité d'une nation à l'autre, mais qui ne fait rien par caprice, ne veut pas en déposséder la France.

Il ne saurait trouver au monde piédestal d'où sa lumière rayonnerait mieux et plus loin.

La France est immortelle comme le Droit et comme la justice, comme l'humanité qu'elle dirige le mieux et, en quelque sorte même, comme l'Eglise qu'elle comprend et qu'elle suit le mieux aussi !

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — Euvrard-Pichat.


a39003 002835626b
DC 34 .M65A5 1919
MONTIER, EDWARD.
AME DE FRANCE.

